
LA PARTICIPATION DES ARMÉNIENS

===== à la =====
GUERRE MONDIALE
= sur le Front du Caucase =
(1914-1918)

Avec 19 Schémas

PAR

LE GÉNÉRAL G. KORGANOFF

Ancien sous-chef de l'État-Major Général du Front du Caucase

W940-913

1927

IMPRIMERIE - MASSIS - ÉDITIONS

208 bis, Rue Lafayette, 208 bis

PARIS

Matériaux pour l'Histoire de la Participation
des Arméniens à la Guerre Mondiale sur le
front du Caucase (1914-1918).

Général G. KORGANOFF

Ancien sous-chef de l'État-Major Général du front du Caucase

La Participation des Arméniens
à la Guerre Mondiale
sur le Front du Caucase
(1914-1918)

— o —
Avec 19 Schémas.

1927

IMPRIMERIE -:- MASSIS -:- ÉDITIONS

208 bis, Rue Lafayette

PARIS

AVANT - PROPOS

La guerre mondiale a prouvé une fois de plus que de quelque façon que n'évolue l'humanité, quelque grande que ne soit la diffusion des idées humanitaires dans le monde, le droit à une existence indépendante des peuples ne peut être soutenu que par la lutte armée.

Ayant perdu son indépendance depuis des siècles, le peuple arménien, qui avait jalousement conservé sa physiologie raciale et sa culture nationale, ne pouvait ne pas prendre part à la grande conflagration, surtout sur le théâtre de guerre russo-turque qui comprenait entre autres le territoire de l'Arménie historique, et du côté des puissances de l'Entente, vers lesquelles le poussaient l'orientation de son histoire, ses intérêts nationaux et ses aspirations politiques.

Dès les premiers jours de la guerre, les Arméniens répondirent avec enthousiasme à l'appel de s'enrôler dans les armées de l'Entente et remplirent leur devoir jusqu'au bout.

Des volontaires affluèrent en grand nombre de tout côté pour se grouper sous les étendards des armées de l'Entente, ou pour former, quand les circonstances le permettaient, des éléments indépendants.

Survint la révolution russe, entraînant à sa suite la débâcle de l'armée russe et son abandon du front de la Transcaucasie. C'est aux seuls Arméniens qu'incombait maintenant la lourde tâche de sa défense, et l'Arménie, ayant

levé ses propres troupes nationales, entra en lice du côté des Alliés comme Etat belligérant.

Privés de tout secours, même de liaison avec ses alliés, les Arméniens soutinrent bravement et avec opiniâtreté la lutte inégale, souvent dans des situations qui paraissaient sans issue, pendant sept mois, et ne succombèrent que deux mois avant la conclusion de l'armistice général, qui mit fin à la guerre mondiale. (Les Turcs entrèrent à Bakou le 15 septembre 1918.)

Cette lutte prolongée, obstinée, isolée, tout en forçant les Turcs à porter de ce côté une partie de leurs forces, retarda de sept mois la perte de la Transcaucasie, ce qui avait sa grande importance pour le théâtre de guerre asiatique.

La guerre, bien qu'elle imposât aux Arméniens des pertes en vies humaines inouïes, eut comme résultat la création d'un Etat arménien, si petit qu'il ne fût et si peu définie que n'ait été son organisation politique.

Les forces vitales du peuple arménien avaient héroïquement subi l'épreuve historique, et la première étape sur le chemin de la résurrection de l'Arménie avait été atteinte.

Pour bien pouvoir se rendre compte des conditions dans lesquelles les troupes arméniennes se sont trouvées durant les événements décrits dans ce livre, il est indispensable de jeter un coup d'œil non seulement sur les opérations militaires, mais aussi sur la situation politique, comme elle se présentait à cette époque.

Toutes les parties de ce récit n'ont pu être traitées avec la même ampleur et documentation, par suite de l'absence, en beaucoup de cas, de matériel des archives, en partie perdu et souvent inaccessible, comme se trouvant sur le territoire des Etats nouvellement formés en Transcaucasie.

Pour cette raison, le présent recueil n'a pas la prétention d'être une narration sans lacunes des événements qu'il traite,

mais il n'y est pas mentionné un seul fait qui ne soit confirmé par des pièces officielles ou des dépositions de témoins oculaires.

Je n'ai pas parlé des opérations d'Andranik en Karabagh, car il les a décrites lui-même dans ses mémoires.

M'étant proposé comme seul but de donner une idée juste de l'importance de la participation de l'Arménie comme Etat belligérant du côté des puissances de l'Entente, je me suis abstenu de décrire des actions héroïques individuelles, considérant que, dans les moments historiques par lesquels passe une nation, c'est la manifestation de volonté, d'unité, de sacrifice de tout le peuple et non les exploits de certains de ses représentants qu'il importe d'étudier.

En outre, en décrivant les actions d'éclat de telles et telles personnes, et passant sous silence d'autres non moins glorieuses que je puis ignorer, j'aurais pu être taxé de partialité.

Je considère néanmoins de mon devoir de citer le fait que beaucoup d'officiers russes, de nationalité russe, nous ont aidé, avec une abnégation admirable, dans notre lutte inégale. Il m'est impossible de ne pas faire mention des noms du général Vichinsky qui a accepté le poste de chef d'état-major du corps arménien, après avoir été chef d'état-major de l'armée du Caucase, du général Décff, commandant de la forteresse de Kars, du colonel Morel, ancien attaché militaire à l'Ambassade russe à Tokyo, qui, lorsque les troupes russes se retiraient du Caucase, se trouvait à Erzindjan au moment de la crise fatale, du colonel Zinkévitch, ancien chef d'état-major des généraux Andranik et Silikoff, et enfin du colonel Efrémoff et de son détachement d'officiers, où des officiers de mérite servaient comme simples soldats. Je regrette de ne pouvoir énumérer, dans une courte préface,

tous les noms, tous dignes de la plus grande gratitude de la part des Arméniens.

J'ai nommé mon livre : « La Participation des Arméniens à la guerre mondiale », mais mon récit n'a pas la prétention d'être une œuvre historique complète ayant épuisé tout le sujet, et je serais heureux si les matériaux dont je me suis servi puissent être de quelque utilité aux historiens futurs pour l'étude de l'époque historique durant laquelle la nation arménienne a passé par de si cruelles épreuves et fait preuve de tant de vaillance et d'abnégation.

Paris.

G. KORGANOFF

CHAPITRE I

Formation de Légions Arméniennes.

Les Arméniens russes, astreints au service militaire obligatoire depuis 1886, participèrent en masse à la grande guerre, dans les rangs de l'armée russe.

Pendant toute la durée de la guerre ils fournirent près de 13 % de leur population entière.

Accomplissant leur devoir en sujets loyaux, les Arméniens, dans leur ensemble, définirent leur attitude envers les événements qui se déroulaient et envers la guerre mondiale qui commençait.

La participation de la Turquie à la guerre, à côté des Empires Centraux, ne laissait plus aucun doute sur le choix de cette attitude.

L'expérience historique de 1877-1914 avait clairement démontré que toutes les réformes concernant les Vilayets arméniens en Turquie et visant à la sauvegarde de l'existence physique et de la culture de la nation étaient restées lettres mortes, n'ayant comme résultat que des massacres périodiques de la population arménienne.

La victoire des Empires Centraux et par conséquent de la Turquie, aurait signifié l'anéantissement des restes de la population arménienne en Turquie et menacé même l'existence des Arméniens Transcauciens.

Cette situation imposait aux Arméniens un suprême effort de toutes leurs forces. Aussi, ne se contentant pas de participer à la guerre dans les rangs de l'armée russe,

ils demandèrent l'autorisation de former des légions de volontaires sur le front du Caucase.

D'après le plan conçu, ces légions devaient être composées d'éléments exempts, pour diverses raisons, du service militaire, de personnes n'ayant pas encore atteint ou ayant franchi l'âge réglementaire, et des Arméniens arrivés de l'étranger.

Cette proposition fut accueillie par le Haut Commandement du front Caucasienn d'une manière plus ou moins ambiguë.

Si, d'un côté, il y avait avantage à utiliser pendant la guerre des éléments, animés d'une haine farouche envers l'ennemi, connaissant à fond le théâtre de la guerre, parlant les langues et dialectes indigènes et ayant des liens parmi les populations locales, on escomptait de l'autre côté le danger de former des unités nationales, en vue de la possibilité d'un développement de sentiments séparatistes.

Après de nombreux pourparlers, au milieu du mois de Septembre, le « Bureau National Arménien » à Tiflis reçut l'autorisation de former au Caucase 4 légions de volontaires arméniens. Leur formation fut terminée vers la fin du mois d'Octobre 1914, c'est-à-dire au moment même de la déclaration de la guerre par la Turquie. L'effectif de ces légions atteignait 2.500 hommes, ayant 600 hommes en réserve.

Le commandement en fut confié à des héros nationaux arméniens, à Andranik, Dro, Amaspe et Kéri, tous les quatre des partisans éprouvés dans la lutte contre les Turcs.

Les Légions ne furent pas réunies en unités supérieures, mais attachées à divers corps et groupes du vaste front du Caucase, car on les considérait utiles surtout pour le service de reconnaissance ; ceci explique leur répartition presque égale sur tout le front.

CHAPITRE II

La Première Période de la Guerre.

Octobre 1914 - Janvier 1915

Avant de passer à l'histoire des Légions, il est nécessaire d'indiquer dans son ensemble la situation générale sur le front Caucasienn.

L'ordre de bataille de l'Armée du Caucase au début de la guerre contre la Turquie était le suivant :

1^{re} Région de Batoum. — 4 bataillons du Général Liakhoff, couvrant le flanc droit et assurant l'ordre dans le district de Tchorock.

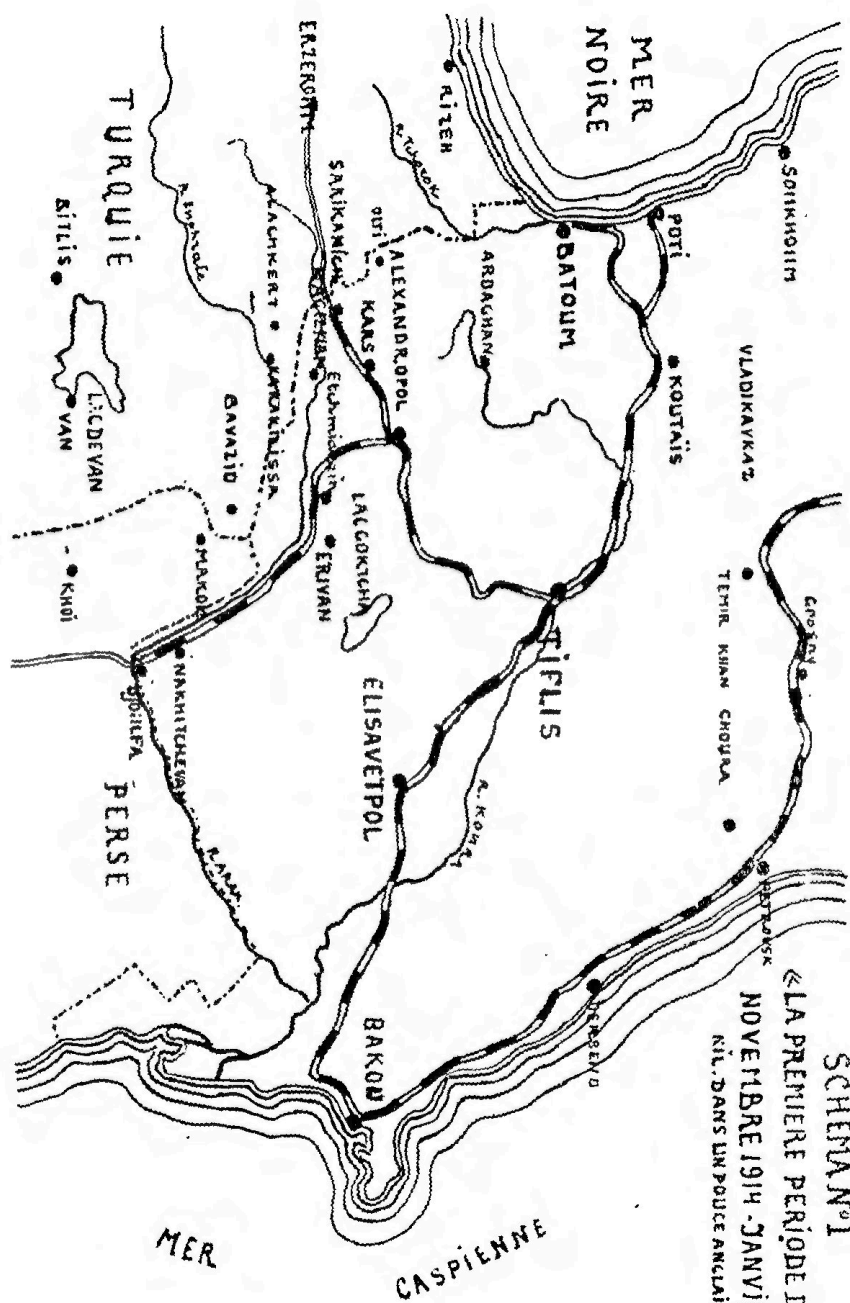
2^{re} Région d'Olti. — Général Istomine : 8 bataillons, 24 canons, 12 sotnias de Cosaques. Direction opérative : Olti-Ide-Erzéroum.

3^{re} Région de Sarikamiche. — Général Berkhman : 24 bataillons, 92 canons, 24 sotnias de Cosaques. Direction opérative : Sarikamiche-vallée de Passène-Erzéroum.

4^{re} Région de Kaghisman. — Général Prjévalsky : 6 bataillons, 6 sotnias de Cosaques maintenant la liaison entre le groupe de Sarikamiche et le détachement d'Erivan.

5^{re} Région d'Erivan. — Général Abatsieff : 14 bataillons, 32 canons, 24 sotnias de Cosaques devant pénétrer dans la vallée d'Alachkert et couvrir la ligne de communications Erivan-Dilijan-Tiflis.

6^{re} Région de Makou. — Général Nikolaïeff : 1 bataillon, 12 sotnias, 4 canons. Direction opérative : Makou-Bayazid-Van.



7^e Région d'Azerbaïdjan. — Général Tchernozouboff : 7 bataillons, 24 canons et 24 sotnias de Casaques, pour maintenir en ordre l'Azerbaïdjan persan et couvrir le flanc gauche de l'armée.

Le jour même de la déclaration de la guerre, les troupes des groupes de Sarikamiche, de Kaghisman et d'Erivan franchirent la frontière et rejetèrent les troupes d'avant-garde turques, qui terminaient leur concentration en se basant sur Erzéroum.

Le 8 Novembre les troupes russes, après de vifs combats à leur avantage, occupèrent toute la vallée de Passène et une partie de la vallée d'Alachkert. La ligne du front passait de Ide, par le mont Djilik-Gheul, Khopik, Mindighvan, Déli-Baba, à Karakilissa d'Alachkert.

Les Turcs, ayant terminé leur concentration le 10 Novembre, déclanchèrent une contre-attaque dans la direction opérative Erzéroum-Sarikamiche. Après quelques jours de combats, qui durèrent jusqu'au 19 Novembre, le groupe de Sarikamiche du Général Berkman se retrancha sur la ligne Khoroum-Akhalik-Khorassan-Tarkhodja.

Au cours des premiers combats dans cette direction, les légions ne participèrent pas aux opérations, mais dès le 19 Novembre la 4^e légion fut incorporée dans le 2^m Corps du Turkestan qui était arrivé à Sarikamiche et Karaourghan pour renforcer le flanc droit du groupe Sarikamiche.

De Karaourghan la légion fut dirigée sur Aghvéran et ensuite sur Ide, vers lequel s'avancait en même temps la colonne du Général Istomine, venant d'Olti.

Le 29 Novembre la légion s'empara, après un vif combat, du village de Liavsor et continua son avance vers Ekrek, situé à 10 km. au sud de Ide, tout en maintenant la liaison entre le flanc droit du 2^m Corps du Turkestan et le groupe du Général Istomine, qui, pendant ce temps, avait occupé Ide.

Dès le commencement du mois de Décembre l'ennemi avait déployé une activité fiévreuse, et le 22 du même mois il attaqua le groupe de Sarikamiche et le détachement d'Olti.

Menant l'attaque de front contre le groupe de Sarikamiche et le maintenant ainsi à ses positions, l'ennemi déclencha simultanément son offensive contre le détachement d'Olti, avec l'intention évidente d'atteindre la ligne Kars-Sarikamiche et de couper par cette manœuvre le gros de l'armée du Caucase de sa base.

Le 22 Décembre la 4^{me} légion, pressée par les Turcs, reçut l'ordre de se retirer sur Ide, mais comme cette ville avait déjà été évacuée par les troupes russes, elle dut se frayer à la baïonnette un chemin à travers les détachements ennemis, qui avaient déjà occupé en partie cette région montagneuse.

Arrivée à Nariman, la légion fut obligée de se diviser en deux colonnes et subit des pertes sérieuses avant de pouvoir atteindre Sarikamiche et Merdénék.

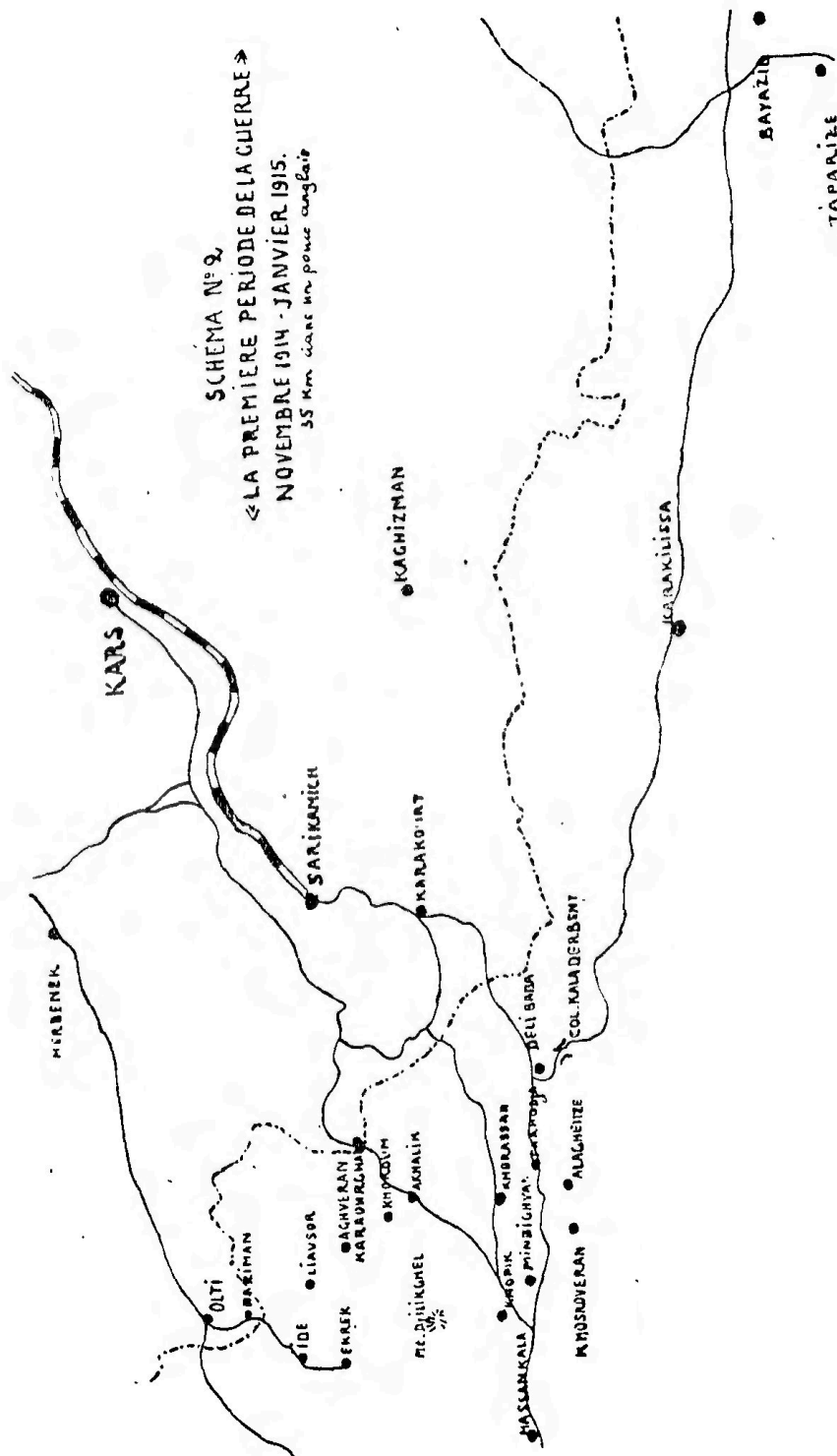
Après le renforcement du groupe de Sarikamiche par le 2^{me} Corps du Turkestan, le détachement de Kaghisman du Général Prjévalsky reçut l'ordre de se porter en avant vers Déli-Baba, les troupes du Général Abatsieff ayant déjà occupé Karakilissa d'Alachkert.

Après l'occupation de Déli-Baba, la 3^{me} légion, qui faisait partie des troupes du Général Prjévalsky, forma avec d'autres unités un détachement spécial, ayant comme objet la garde du passage de Kara-Derbent pour assurer la liaison avec la vallée d'Alachkert.

Le 19 Novembre la légion eut sa première rencontre avec l'ennemi près du village d'Alagheuze; elle refoula ensuite successivement les hordes kurdes et occupa après de vifs combats les villages de Pirsahan, Kapanak et Khosrovéran, se rendant ainsi maîtresse du massif qui couvrait le passage du sud.

SCHEMA N° 2

LA PREMIERE PERIODE DE LA C
NOVEMBRE 1914 - JANVIER 1915.
35 Km dans un pays anglais



Le 24 Novembre la légion étant jugée trop avancée, fut rappelée à Alagheuze, où elle resta jusqu'au 31 Décembre, pour garder l'extrême aile gauche du groupe de Sarikamiche, prenant part à des rencontres locales avec l'ennemi et à des reconnaissances.

Pour caractériser la tenue des légions devant l'ennemi pendant cette période, il est intéressant de citer, comme exemple, le certificat officiel délivré par le Commandant de la 2^{me} Brigade des Plastounes, le Général Gouliga, à la 3^{me} légion qui se trouvait sous ses ordres :

Ce certificat est délivré au Commandant de la 3^e légion arménienne, Amaspe Servanstian. Sous son commandement, cette légion a pris part, du 5 au 28 Décembre 1914, à tous les engagements livrés par les troupes qui m'ont été confiées, et elle s'est surtout distinguée au cours des reconnaissances faites le 15 Décembre à Sangmane, Mirkhasané et Kapanak. La nuit du 19 Décembre les troupes arméniennes ont opposé une résistance opiniâtre à l'attaque turque du village d'Alagheuze, en perdant 30 tués et 40 blessés; le 23 Décembre, lors de notre marche sur Kapanak, la légion d'Amaspe a rendu des services tout particuliers. Je certifie qu'en général les soldats de la légion arménienne ont combattu avec bravoure dans tous les combats, même les blessés encore en état de combattre ayant pris part aux attaques.

En foi de quoi nous apposons le sceau officiel et signons :

Le 19 Février 1915.

(Signé) GOULIGA,
Général de brigade, commandant
de la 2^{me} brigade du Kouban.

BOUKRITOFF

Colonel, Chef de l'État-Major.

CHILNIKOFF

Lieutenant, Aide de Camp.

Ainsi, dans la direction principale d'Erzérourm (groupe de Sarikamiche), les 3^{me} et 4^{me} légions prirent part à toutes les opérations de ce groupe sur les deux

flancs et participèrent à la bataille de Sarikamiche du 22 Décembre 1914 au 16 Janvier 1915, qui finit par la débâcle de l'armée turque et la capture du 9^m corps turc.

La 2^m légion, avant-garde du détachement de Bayazid (Général Nikolaïeff), marchant sur Van, livra un rude combat de deux jours (le 12-13 Novembre) sur le col de Taparize, en perdant son commandant Dro, grièvement blessé.

Attachée ensuite au détachement du Général Abatsieff, opérant dans la vallée d'Alachkert, elle prit part à sept batailles qui furent livrées durant la période de l'année 1914 et servit de couverture à l'exode de la population arménienne vers la frontière russe.

Enfin, la 1^{re} légion, affectée au groupe d'Azerbaïdjan du Général Tchernozouboff, prit part à l'occupation de la région de Kotour (du 18 au 30 Novembre). Les 1 et 9 Décembre elle prit part à la prise de Saraï et d'Assourli, ayant à soutenir ensuite jusqu'au 15 Décembre des combats avec les Kurdes qui défendaient la direction de Van.

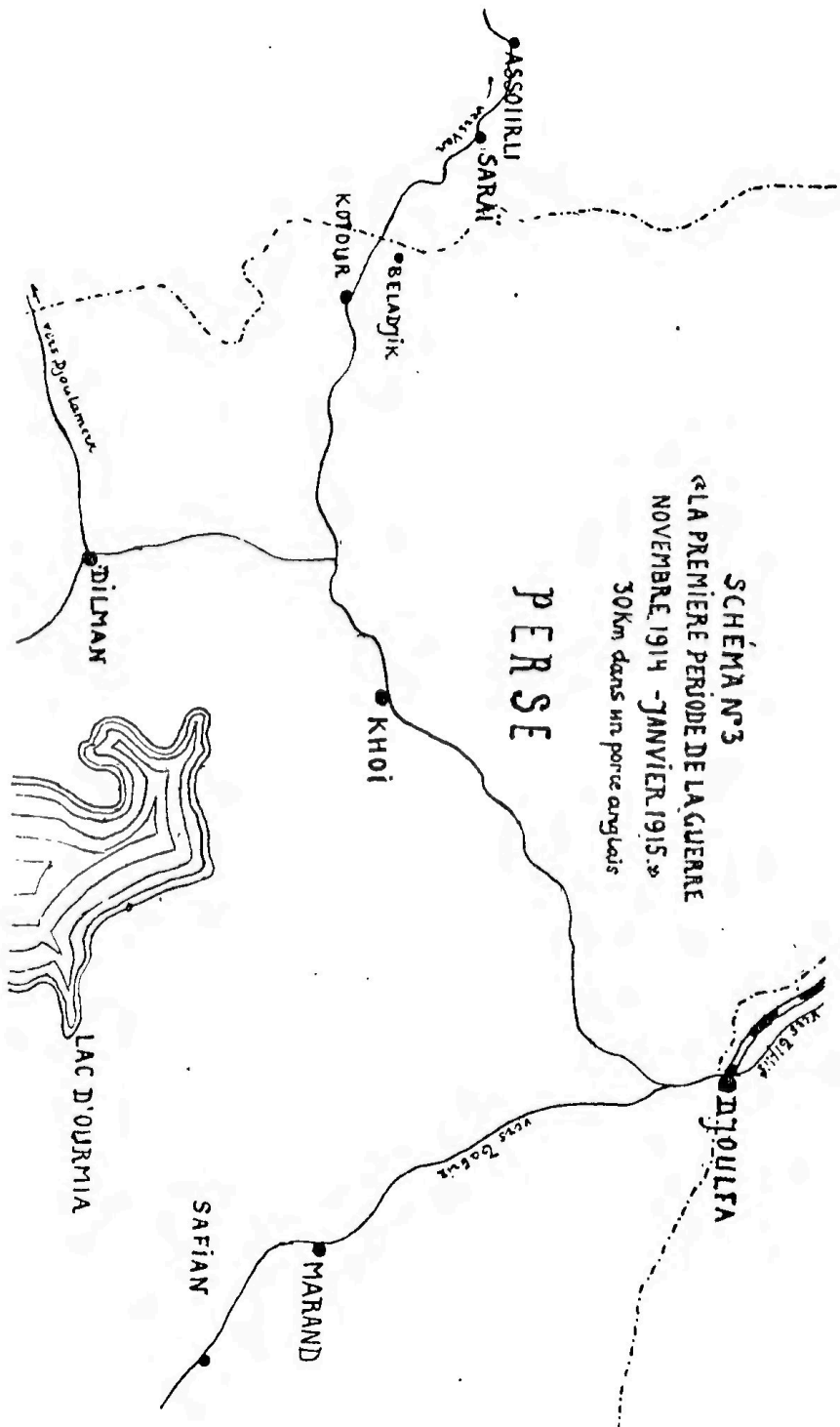
Le 15 Décembre la légion fut rappelée pour être opposée à des forces ennemies considérables, qui avaient réussi à pénétrer derrière ses positions dans la région de Kotour.

La légion participa ensuite, le 18 Décembre, à la bataille qui fut livrée près du village de Béladjik par la 4^m Division de Cosaques du Caucase contre les Kurdes et la gendarmerie turque, qui menaçaient la ligne de communication de cette Division avec Khoï.

Comme suite à la marche des opérations de Sarikamiche et à l'apparition de forces turques considérables dans la direction de Tabriz, la légion, en compagnie d'autres unités, reçut l'ordre de se retirer par Khoï sur Djoulfa, où elle arriva le 15 Janvier, couvrant l'exode de la population arménienne de la région de Dilman.

SCHÉMA N°3
« LA PREMIÈRE PÉRIODE DE LA GUERRE
NOVEMBRE 1914 - JANVIER 1915 »
30 km dans un porc anglais

P E R S E



Le 24 Janvier la légion se porta vers Safian pour renforcer les troupes qui se retiraient de Tabriz, pressées par une division turque. Elle y arriva le 28 Janvier, au moment même où la bataille de Safian se terminait par une complète déroute des Turcs, qui se retirèrent en hâte vers la rive sud du lac d'Ourmia.

Le calme qui s'était établi sur le front du Caucase vers la fin du mois de Décembre 1914 et le commencement de 1915, offrit la possibilité de retirer du front les légions et de leur donner un repos bien mérité dans le Gouvernement d'Erivan et le District de Kars, où elles pouvaient en outre terminer leur formation.

La première légion fut placée à Marande, en Azerbaidjan persan.

Quel fut le travail des légionnaires dans cette première période de la guerre ?

Voici l'appréciation du Commandant du 1^{er} corps du Caucase :

Au Commandant de la 3^e légion arménienne, Amasaspe Servanstian.

Sur l'ordre du Commandant d'Armée, le 3^{me} légion arménienne cesse de faire part des effectifs qui me sont confiés et a reçu une nouvelle destination. Dès le début des hostilités avec la Turquie la 3^{me} légion fut incorporée au détachement de Sarikamiche, inscrit ensuite dans le détachement du Colonel Koulébiakine. La légion s'est particulièrement distinguée dans les combats du 22 Novembre, du 23 Décembre et du 5 Janvier. Le 19 Décembre elle soutint, à Alagheuze, le premier choc des Turcs, prélude des opérations de Sarikamiche, qui devaient se terminer par une victoire éclatante; pendant le combat acharné à Alagheuze les Arméniens perdirent 30 hommes de tués et 40 de blessés, mais ils opposèrent une résistance opiniâtre à l'ennemi, jusqu'à l'arrivée de renforts, en compagnie desquels ils infligèrent à l'ennemi une cruelle défaite. C'est à regret que je me sépare du vaillant commandant de la légion et de ses braves soldats. Cependant je me fais un plaisir, au nom de l'armée, de les remercier pour leur abnégation, les ex-

cellents et utiles services rendus dans les troupes de Sarikamiche. Je leur souhaite, dans la nouvelle tâche qui leur est échue, du bonheur, de brillants succès et de nouvelles actions d'éclat.

Durant trois mois le 3^{me} légion arménienne a rempli avec honneur la lourde tâche, pleine de responsabilités, de couvrir le flanc gauche du détachement de Sarikamiche, de faire le service d'informations dans les gorges et les abruptes montagnes de Palantékène, combattant bravement, côte à côte avec les brigades des généraux Gouliga et Prjévalsky, et enfin dans les troupes du Général Baratoff.

Avec Dieu, soutenus par la confiance en nous-mêmes et en notre cause sacrée, en avant vers la victoire!

KALITINE, Général de Brigade,
Commandant du 1^{er} Corps d'Armée du Caucase.

TÉLÉGRAMME

A SA SAINTETÉ LE CATHOLICOS DE TOUS LES ARMÉNIENS
Djoulfa, le 22 Novembre

Dans le combat du 22 Novembre la légion des volontaires arméniens d'Andranik a fait preuve de beaucoup de bravoure et d'abnégation. Je suis heureux d'en informer Sa Sainteté dont j'implore la bienveillance et les prières pour nos succès futurs.

TCHERNOZOUBOFF

Si cette première période de la guerre sur le front caucasien a relevé quelques défauts ayant trait à l'organisation des légions, elle a permis en même temps d'apprécier leurs qualités combattives, leur capacité de résistance, leur volonté de vaincre malgré toutes les pertes éprouvées.

Au cours de cette période les légions arméniennes perdirent 156 légionnaires tués et 743 blessés, sur un effectif de 2482 hommes, ou 36 %, sans que leur moral fût ébranlé, preuve de l'excellent esprit guerrier qui les animait.

Le Haut Commandement du Front apprécia à sa juste valeur la belle tenue des légions arméniennes et

autorisa la formation de deux nouvelles légions : de la 5^{me} de Vartan et de la 6^{me} d'Avcharian.

Chaque légion comptant 1.000 hommes, l'effectif total des légions arméniennes représentait une force de 6.000 combattants. Complétées et renforcées pendant leur court répit, elles furent de nouveau envoyées au front de l'armée, quatre d'entre elles (les 2, 3, 4 et 5^{me}) entrant dans le détachement de Van.

Une telle répartition de quatre légions dans le même détachement s'explique premièrement par la tâche imposée à ce dernier. C'est à Van que la population arménienne s'était soulevée contre les Turcs et se défendait héroïquement; mais, entourée de tous côtés d'ennemis mieux organisés et armés, elle demandait d'urgence d'être secourue. Ensuite, par la composition de ces légions qui, originaires de cette région, connaissaient à perfection le terrain sur lequel les opérations militaires devaient se dérouler. La 1^{re} légion resta, comme auparavant, attachée au détachement d'Azerbaïdjan du Général Tchernozouboff, tandis que la 6^{me}, de nouvelle formation, fut incorporée dans le détachement du Général Baratoïff (groupe de Sarikamiche).

A la fin de l'hiver de 1915, les Turcs déployèrent une activité toujours croissante sur le front du détachement de l'Azerbaïdjan persan.

La 1^{re} légion se trouvait à ce moment en repos à Marande. Ayant reçu le 2 Mars l'ordre urgent de marcher sur Khoï, elle fit partie du groupe du Général Nazarbékoff(*) à la bataille livrée le 4 Mars près de la montagne de Douz-Dagh. Elle resta jusqu'au 28 Avril dans la région de Khoï et ne participa plus à aucun combat, le calme s'étant établi sur tout le front.

Vers le milieu d'Avril, l'offensive déclenchée du côté d'Ourmia par une division de Khalil Bey dans la

(*) Général de l'armée russe, d'origine arménienne.

direction de Dilman, menaçait l'aile gauche du front du Caucase, ce qui, en cas de réussite, aurait ouvert aux Turcs l'accès direct au chemin de Djoulfa et mené comme conséquence ultérieure à la perte de la voie ferrée Tiflis-Bakou et de toutes les lignes de communication du front caucasien.

Le 28 avril, la légion, mandée d'urgence à Dilman, arriva le 30 et participa à la bataille du 1^{er} Mai, tenant la clef des positions avec un bataillon du 8^e régiment de tirailleurs.

Dans cette bataille la légion perdit 3 officiers et 16 légionnaires tués et blessés.

S'étant heurté à une résistance énergique et inattendue, rejeté en désordre et ayant subi de lourdes pertes, Khalil Bey se retira en hâte dans la direction de Djoulamerk pour sauver les restes de sa division, vivement poursuivi par les troupes du général Nazarbékoff, ayant en tête, comme avant-garde, la 1^{re} légion arménienne.

CHAPITRE III

Les Opérations de Van.

Mai-Juillet 1915

Comme nous l'avons dit plus haut, les 2^e, 3^e, 4^e et 5^e légions avaient été dirigées sur Van au printemps de 1915, et nous avons indiqué les raisons d'une pareille concentration de ces quatre légions dans un même groupe et du choix d'une direction opérative déterminée d'avance.

Les légions formèrent un détachement indépendant, appelé détachement de l'Ararat, commandé par Vartan. Peu de temps avant sa rentrée en campagne, la 5^e légion fut dissoute, ses cadres servant à compléter et renforcer les 2^e, 3^e et 4^e légions.

Parti d'Erivan le 28 Avril, le détachement de l'Ararat franchit le 4 Mai le col de Tchinghil (sur l'ancienne frontière russo-turque) et atteignit le même jour les approches de Kizil-Diza, situé au pied du mont Tapariz, sur la route de la vallée de Bayazid à Van.

Le 11 Mai ce détachement, formant l'avant-garde du détachement du Général Nikolaïeff, s'empara de Beghri-Kala.

Le 14 Mai le détachement passa de nouveau à l'offensive, le lendemain elle emporta le village de Djanik et entra le 18 Mai dans le village Alour, où la population de Van, libérée d'un long siège, fit un accueil

enthousiaste au détachement. Les troupes turques se retirèrent en toute hâte le long de la rive sud du lac de Van, dans la direction de Vostan.

A l'occasion de la prise de Van, le Commandant du 4^e Corps d'Armée envoya un télégramme de félicitations au Catholikos de tous les Arméniens, conçu en ses termes :

ETCHMIADZINE. SA SAINTETÉ LE CATHOLIKOS DE TOUS LES ARMÉNIENS. — LE 25 MAI 1926.

Je vous remercie de tout mon cœur des ferventes prières que vous avez adressées au Très-Haut dans la cathédrale d'Etchmiadzine en ce jour mémorable où Van a été délivré de l'ennemi historique de la chrétienté et le peuple arménien du joug séculaire, grâce aux troupes valeureuses et victorieuses et aux courageuses légions arméniennes du IV Corps d'Armée, qui m'est confié. 53052.

Général OGANOVSKI.

Après l'occupation de Van il était indispensable de nettoyer des Turcs et des bandes kurdes la région au sud du lac de Van, afin de pouvoir s'y établir solidement. Dans ce dessein la 2^e légion reçut le 21 Mai l'ordre d'occuper Chatakh, et ensuite Mokouse.

Le 23 Mai, après un court combat, la légion s'empara de Chatakh, libérant du joug de leurs oppresseurs la population arménienne de cette région, qui s'était soulevée contre les Turcs.

Après y avoir laissé une faible garnison comme mesure de précaution, la légion continua sa marche en avant, dans la direction de Mokouse, qu'il occupa le 31 Mai. Dans la nuit du 4 au 5 Juin les Turcs tentèrent une contre-attaque dans le but de reprendre les lignes abandonnées qui couvraient la direction de Sghert, mais furent repoussés, avec l'aide de la population arménienne locale.

Le 29 Mai la 4^e légion reçut l'ordre d'occuper Vostan. Après un engagement, qui dura six heures, elle



SCHÉMA N° 4
 « LES OPERATIONS DE VAN. MAI - JUILLET 1915 »
 40 Km. DANS UN POUCE ANGLAIS

s'empara de la ville, en rejetant les Turcs au-delà du col de Vostan et après leur avoir pris 3 canons. Elle fut ensuite renforcée par la 3^e légion, arrivée de Van, en compagnie de laquelle elle brisa toute résistance de la part des Turcs. Le 7 Juin, après un combat acharné, Sévan fut occupé et le 12 les deux légions firent leur entrée à Sorp.

Cependant les Turcs, ayant reçu de nouveaux renforts, passèrent le lendemain à l'offensive, ce qui obligea les légions de Sorp de se replier d'abord sur Sévan et ensuite sur la ligne Norkev-Mokouse.

Ainsi, le 13 Juin, la ligne du front russe, au sud du lac de Van, passait par Norkev, Mokouse et Chatakh. Il est à remarquer que toute cette ligne avait été occupée exclusivement par les légions arméniennes et par des formations de volontaires arméniens de la région.

Pendant l'accalmie, qui suivit ces événements et dura jusqu'au 27 Juin sur ce front, la 2^e légion, ainsi que la 1^{re}, venue de l'Azerbaïdjan persan, furent réunies avec les 3^e et 4^e dans la région de Norkev, la première nommée laissant à Mokouse et à Chatakh des petites garnisons.

Profitant de cette période de répit temporaire, une compagnie de la 2^e légion, sous les ordres de Mesrope, fit un raid hardi dans la région de Sparkert, à l'ouest de Mokouse, et libéra 4.000 Arméniens, capturés par les Kurdes.

Le 28 Juin toutes les légions furent incorporées dans le groupe du Général Troukhine (1 bataillon de gardes-frontières, 4 légions arméniennes, 1 escadron de gardes-frontières, 12 sotnias de Cosaques, 6 canons de campagne, 6 canons de montagne).

Ces troupes devaient s'avancer le long du bord sud du lac, pour couvrir du côté de Bitlis l'aile gauche du IV^e corps de l'Armée du Caucase.

Ce corps opérait sur le front de Meliazghert-Akhlat, ayant comme objet l'occupation de la ligne Khnis-Kala-Mouche.

Le commandement de l'armée considérait cette opération comme très importante : l'occupation de la ligne Khnis-Mouche devant servir de base pour les opérations futures, qui aboutirent à la prise d'Erzérourm.

Après la concentration de toutes les forces du Général Troukhine dans la région de Norkev, elles prirent Sévan après un combat de deux jours (29-30 Juin).

Pendant leur marche en avant elles se heurtèrent à une résistance opiniâtre des Turcs, renforcés, près de Sorp, par une brigade d'infanterie.

Khalil Bey avait décidé de passer à son tour à une contre-attaque contre le 4^e corps russe, mais, pour garder son flanc droit menacé par l'avance du Général Troukhine, il laissa à Sorp les 44^e, 106^e, 107^e régiments turcs.

Mais à la bataille, qui fut livrée le 12 Juillet, toutes les positions des Turcs furent enlevées et les deux tiers de leur artillerie tomba entre les mains des vainqueurs. Le 14 Juillet les troupes du Général Troukhine atteignirent la route Meliazghert-Bitlis, à l'extrémité sud-ouest du lac.

En félicitant les troupes de leur brillant succès, le Général Troukhine, dans son ordre du jour du 15 Juillet, signala leur bravoure et endurance, couronnées par la victoire :

Les légions d'Andranik et de Dro attaquèrent avec impétuosité les positions ennemies sur le flanc gauche, tandis que la légion d'Amazaspe, dans des conditions exceptionnellement difficiles, et sans pouvoir être soutenue par l'artillerie, gravit des montagnes couvertes de neige. Les légions, malgré leur fatigue, poursuivirent vigoureusement l'ennemi, qu'elles avaient délogé.

Simultanément avec ces combats au bord sud du lac de Van, commencèrent les opérations du 4^e corps sur

la ligne Kope-Karmoundj, couronnées de succès. Le groupe du Général Troukhine reçut l'ordre de se tenir prêt pour continuer sa marche en avant.

Mais déjà le 17 Juillet la situation avait changé.

Le 15 Juillet, sur le front du 4^e corps, les Turcs, ayant reçu des renforts importants, déclenchèrent une contre-attaque.

Le corps russe dut se replier à la défensive, tandis que le groupe du Général Troukhine reçut l'ordre de se retirer le 17 Juillet sur les positions au sud-ouest de Sorp.

Ces positions furent attaquées par les Turcs le 19 Juillet dans l'intention de briser la résistance du groupe de Van du Général Troukhine pour s'assurer de la région de Bitlis et la fermer à une invasion de troupes russes.

Ces attaques furent victorieusement repoussées par les troupes le 19 et 20 Juillet et aboutirent à une défaite complète des Turcs.

Le 21 Juillet le groupe du Général Troukhine réoccupa la région sud-ouest du lac et se mit en contact avec le flanc gauche du 4^e corps d'armée.

A la bataille du 19 Juillet, chargeant avec sa cavalerie, le vaillant Khétcho, du détachement de l'Ararat, trouva la mort.

A l'occasion de cette victoire, dans son ordre du jour du 21 Juillet, le Général Troukhine s'exprime dans les termes suivants :

Après un combat de deux jours, les 19 et 20 Juillet, les troupes du groupe qui m'est confié ont chassé l'ennemi des positions qu'il occupait.

La victoire est due principalement au tir précis de notre infanterie, composée pour les trois quarts de légions arméniennes.

L'ennemi a été définitivement repoussé grâce à la précision du tir de l'artillerie. L'histoire appréciera votre victoire, valeur

reuses troupes. De mon côté je félicite les chefs, ainsi que les simples soldats, de la victoire remportée sur l'ennemi, et je vous remercie de vos efforts.

GÉNÉRAL DE DIVISION TROUKHINE

Mais le mouvement tournant des Turcs contre le 4^e corps d'armée près de Meliazghert et le percement du front russe à Prkhousse changèrent complètement la situation. L'offensive turque sur tout le front du 4^e corps força celui-ci et en même temps le groupe du Général Troukhine à une retraite générale.

L'occupation de Meliazghert par les Turcs leur ouvrit la route la plus courte vers la vallée d'Alachkert, en séparant les unités du 4^e corps et en menaçant la Transcaucasie. Le Commandement de l'armée se vit contraint à donner l'ordre d'évacuer la région de Van et de concentrer les éléments du 4^e corps, qui se retiraient par la rive nord du lac, dans la vallée d'Alachkert, par Beghri-Kala et le col de Tapariz.

Les 1^{re} et 2^e légions, après avoir effectué leur jonction avec la colonne du flanc gauche du 4^e corps, se retirèrent par le bord nord du lac, tandis que les 3^e et 4^e, tout en restant incorporées dans le groupe du Général Troukhine, se replièrent le long du bord sud de ce lac, servant de couverture à la population arménienne, obligée d'évacuer la vaste région de Van.

La retraite du détachement du Général Troukhine commença le 24 Juillet à 2 h. de l'après-midi, sans être inquiétée par les Turcs; seuls les Kurdes déployèrent de l'activité sur le front Mokouse-Chatakh, et attaquèrent Mokouse, tenu par une compagnie de la 2^e légion, dans la nuit du 23 au 24 Juillet. Mais cette attaque échoua, les légionnaires ayant perdu 1 tué et 26 blessés.

Le matin du 26 Juillet le détachement du Général Troukhine arriva à Sévan et continua sa retraite vers Van, ayant reçu l'ordre de défendre cette ville et toute sa région.

Les 1^{re} et 2^e légions marchèrent à l'arrière-garde de la colonne du flanc gauche du 4^e corps d'armée; c'est à elles qu'incombait la lourde tâche de défendre le défilé de Beghri, par lequel devait passer la nombreuse population arménienne de Mokhouse-Chatakh et de toute la région de Van.

Le groupe du Général Troukhine, se trouvant isolé du reste de l'armée du Caucase, évacua Van le 4 Août avec l'intention de se retirer vers le nord, mais dut changer de direction vers le sud-est et la Perse, la route de Beghri-Kala ayant été interceptée.

La retraite de l'armée russe sur tout le front, au mois de Juillet 1915, laissa les 1^{re} et 2^e légions arméniennes à Igdir, les 3^e et 4^e à Dilman.

CHAPITRE IV

La Réorganisation des Légions.

La nouvelle de la retraite des troupes russes du villayet de Van tomba comme un coup de foudre sur la malheureuse population arménienne et porta indirectement atteinte au moral des légions.

Des légionnaires quittaient les rangs pour aller à la recherche de parents dans le flot immense d'Arméniens, qui refluaient vers la frontière russe et vers l'inconnu.

Le Bureau National Arménien prit des mesures pour mettre fin à la désertion et décida, coûte que coûte, à compléter les légions et à continuer la lutte contre la Turquie.

Cette décision fut facilitée par la présence de deux nouvelles légions (6^e et 7^e), formées à Erivan pendant l'été et prêtes à se porter sur le front.

A la suite de pourparlers avec l'État-Major de l'Armée du Caucase, il fut décidé que 1^{re} les 3^e et 4^e légions resteraient à Dilman et seraient immédiatement complétées par 750 légionnaires, prélevés sur les 6^e et 7^e légions. 2^{re} Les 1^{re} et 2^e légions seraient complétées dans le plus bref délai et envoyées d'Igdir de nouveau au front.

Pour caractériser cette résolution héroïque de continuer la lutte inégale contre les Turcs, nous citons ici l'appel d'Andranik, chef de la 1^{re} légion, à la population arménienne :

Je vous somme à venir immédiatement à Erivan pour vous enrôler dans la légion, dont la réorganisation doit être terminée le 13 Septembre au plus tard.

Mes amis, pendant dix mois de suite nous avons souffert dans les montagnes et les défilés, supportant toutes les privations, franchissant des distances énormes, souffrant souvent de la faim et manquant de chaussures. Mais il ne faut pas désespérer. Le moment est arrivé pour faire preuve de courage et de force. Le but que nous chérissons et poursuivons tous, doit nous mener vers notre patrie, qui demande d'être libérée et vengée.

La réorganisation des légions dura plus de trois mois, Août, Septembre et Octobre. Par un ordre du jour du 4^e Corps d'Armée caucasien, toutes les légions arméniennes « formées et en état de formation » furent placées sous les ordres du Commandant de la 1^{re} Brigade Territoriale (*Ordre du jour du Commandant du 6^e Corps d'Armée, 16 Août 1915, N^o 61*), ce dernier étant investi des pouvoirs d'un Commandant de Division.

Cet ordre du jour était en complet accord avec les intentions du Bureau National Arménien, qui voulait réunir en une unité compacte toutes les légions et leur donner une direction unique.

Mais à l'encontre de l'ordre précité, au moment de la reprise des hostilités, ces légions furent de nouveau éparpillées, en partie sur le front du 4^e Corps, en partie sur celui du groupe d'Azerbaidjan-Van.

CHAPITRE V

La Réoccupation de la Région de Van.

La résistance du 4^e Corps d'Armée, qui, après s'être replié vers la frontière russe, avait fait face à l'ennemi sur les positions des versants sud de la chaîne Aghri-Dagh, passant ensuite à son tour à l'offensive, tandis que les troupes du général Baratoïff du groupe Sarikamiche opéraient sur le flanc gauche des Turcs, eut pour résultat l'arrêt net de l'attaque des Turcs d'abord, et ensuite leur retraite précipitée qui se changea bientôt en débandade.

La 6^e légion faisait partie des troupes du général Baratoïff ; son commandant, le lieutenant Avcharoff, trouva la mort d'un héros dans ces combats.

Le butin des vainqueurs consistait en 5.000 prisonniers et une quantité considérable d'artillerie, de munitions, de trains etc.

Le plan du commandement turc, conçu avec le dessein de percer le front du 4^e Corps, occupant l'aile gauche de l'armée du Caucase, pour envahir ensuite la province d'Erivan et séparer les deux théâtres de guerre, le turco-caucasien du persan, échoua, tandis que les troupes russes, poursuivant leur avantage, rétablirent à la fin du mois d'Août leur front dans le vilayet de Van.

Au bord sud du lac de Van, pour couvrir la ville de Van, un détachement fut envoyé en avant, avec ordre d'occuper les positions à l'ouest du village de Vostan, qui défendaient les approches dans la direction Bitlis-Van.

Le 20 Septembre des demi-compagnies des légions 3^e et 4^e furent incorporées dans ce détachement. Ces légions se trouvaient à Dilman où, comme nous avons vu plus haut, elles avaient été placées lors de la retraite des troupes russes du vilayet de Van au mois de Juillet.

Les faibles unités des légionnaires arméniens prirent part le 10 Octobre à la défense du col de Vostan, la nuit du 13 Octobre à celle des positions en avant de Van contre les Turcs, venant du bord sud du lac, et le 14 Octobre elles furent du nombre des troupes qui s'emparèrent de nouveau des positions de Vostan.

Le calme s'établit peu à peu dans cette région et les hostilités d'importance cessèrent jusqu'au commencement du mois de Janvier 1916.

Durant cette période d'accalmie le groupe de Van occupait par une faible avant-garde les villages de Vostan et de Khan, situés au sud du massif d'Artos et fermant la route sur Chatakh.

Khochab, un grand village kurde à l'ouest de Van, fut surveillé par la cavalerie.

Les légions arrivèrent à Van dans l'ordre suivant :

Le 22 Octobre, la 7^e légion du Prince Arghoutian, le 25, la 3^e légion Amaspe de Dilman et le 27, la 1^{re} légion, commandée temporairement par Sembat.

Une demi-compagnie de la 4^e légion fut envoyée le 23 Octobre à Dilman pour y rejoindre sa légion.

Le 20 Novembre, la 1^{re} légion fut envoyée de Van à Ardjich, et c'est à elle qu'incomba la rude tâche d'occuper presque tout le littoral nord et ouest du lac de Van.

La 3^e légion restait jusqu'au milieu du mois de mars 1916 à Van ; la 7^e reçut, vers le commencement de décembre, l'ordre de passer dans la direction d'Ourmia.

Comme nous venons de le dire, la 1^{re} légion quitta Van le 20 Novembre et fut incorporée dans le groupe d'Ardjich.

Le groupe d'Ardjich, composé de 3 sotnias de Cosaques, la légion arménienne, 1^{er} bataillon d'infanterie et 2 canons de campagne, reçut comme tâche de disperser les Kurdes dans la région Zélian-Déré, au nord d'Ardjich, habitée par une population kurde guerrière.

Menaçant le groupe d'Ardjich par le nord, les Kurdes, commandés par des officiers turcs, présentaient en même temps un danger pour les troupes du 4^e Corps, à Patnos, où se trouvait aussi la 2^e légion. Les Kurdes, s'enfonçant entre Patnos et Ardjich, empêchaient la liaison entre le groupe d'Azerbaidjan, Van et le 4^e Corps d'Armée par Ardjich-Patnos.

Envoyée le 25 Novembre d'Ardjich en reconnaissance, la légion nettoya des Kurdes le secteur le plus proche d'Ardjich et constata leur concentration dans le défilé de Zilian-Déré-Sou.

La situation s'étant ainsi éclaircie, le commandant du groupe de Van chargea le groupe d'Ardjich de pousser une pointe contre les Kurdes, ce qui fut effectué le 13 Décembre, la 1^{re} légion arménienne faisant partie du détachement avec deux sotnias de Cosaques et 2 canons.

Soutenue par l'artillerie, la légion s'empara des positions kurdes qui commandaient le défilé de Zilian-Déré-Sou, nettoya complètement des partisans indigènes la route Patnos-Ardjich et, comme punition, conformément à un ordre reçu du commandant du Corps, détruisit 15 villages kurdes au nord d'Ardjich.

Dans cette affaire la légion perdit 4 tués et 8 blessés; parmi ces derniers, l'adjoint du chef de la sotnia Archak.

Vers la seconde moitié du mois de décembre la communication avec Patnos fut de nouveau menacée par des incursions kurdes, et, par ordre du commandant de l'armée, des expéditions, formées d'unités prélevées sur l'effectif du 4^e Corps, furent dirigées du côté de Patnos ainsi que de celui d'Ardjich.

Du côté d'Ardjich s'avancait une colonne, composée de la 1^{re} légion, 1/2 bataillon d'infanterie, 2 sotnias de Cosaques et 4 canons; du côté de Patnos, la 2^e légion arménienne, 1/2 bataillon d'infanterie, 1 sotnia de Cosaques et 2 canons.

Le 11 Janvier ces deux colonnes se portèrent en avant, nettochèrent toute cette région des Kurdes et, comme punition, détruisirent 7 de leur villages.

Elles effectuèrent leur jonction le 13 Janvier à midi au col d'Agha-Giadouk et rétablirent les communications entre Patnos et Ardjich, après avoir dispersé des bandes kurdes, fortes quelquefois de 1.000 hommes.

Les pertes de la 1^{re} légion, durant cette période de deux mois dans le rayon d'Ardjich, s'élevèrent à 5 tués et 17 blessés.

CHAPITRE VI

Les Opérations de Bitlis.

Février-Avril 1916.

Le commencement de l'année 1916 fut gros d'événements sur le front du Caucase, qui débuta par la prise d'Erzéroum, de Bitlis, de Trébizonde sur le théâtre turc et de Kermanschah sur le théâtre persan.

L'opportunité d'une opération décisive, ayant pour objet Erzéroum, Mouche et Bitlis, sautait aux yeux après l'occupation par les troupes russes de Keupri-Keuï et Khnis-Kala.

La prise d'Erzéroum et l'occupation de la vallée de Mouche donnaient aux Russes la possibilité de poursuivre leur offensive dans les directions de Sivas, Kharpout et Diarbékir, en coupant les Turcs de leur base d'opérations contre la Transcaucasie.

Le Commandant du 4^e Corps, ayant reçu l'ordre du commandant de l'Armée de prendre Mouche et Bitlis, porta en avant, dans cette direction, la colonne du Général Abatsieff (6 1/2 bat., 10 canons et 3 sotnias cosaques).

A la fin du mois de Janvier 1916, cette colonne occupa la région de la montagne Nimroud (rive ouest du lac de Van), d'où elle déclencha son attaque sur Bitlis.

Pour soutenir les opérations de la colonne du Général Abatsieff, le commandant du groupe de Van, le Général Koulébiakine, reçut l'ordre de faire avancer deux colonnes : l'une par la rive nord du lac pour

nettoyer des bandes kurdes le terrain en arrière des forces du Général Abatsieff. Cette colonne devait ensuite le rejoindre en s'avancant par Akhlat et Karmoundj, tandis que l'autre arriverait par le bord sud du lac.

La 1^{re} légion faisait partie de la colonne qui contourna le lac par le nord, ayant comme cavalerie 3 sotnias de Cosaques et deux canons de campagne.

Le 2 Février la colonne partit d'Ardjich et culbuta les bandes kurdes, qu'elle avait rencontrées à 10 km. à l'ouest de cette ville, en les poursuivant dans la direction nord-est jusqu'au col de Zéraklou et du village de Norchen, qu'elle occupa le soir du même jour.

La colonne fut maintenue ici durant 8 jours, et ce n'est que le 11 Février qu'elle reçut l'ordre de s'avancer dans la direction d'Adeldjivaz.

Les Kurdes, de leur côté, étaient résolus à s'opposer à l'offensive russe et occupèrent les positions entre les versants sud de la montagne de Sipane et le lac; mais par une attaque énergique de la cavalerie de la légion et d'une sotnia de Cosaques d'Andranik, l'aile gauche des Kurdes fut culbutée et rejetée vers Adeldjivaz. En même temps l'infanterie de la légion s'empara, sur le flanc droit de l'adversaire, du village de Kotcherer, qu'elle enleva après un vif combat.

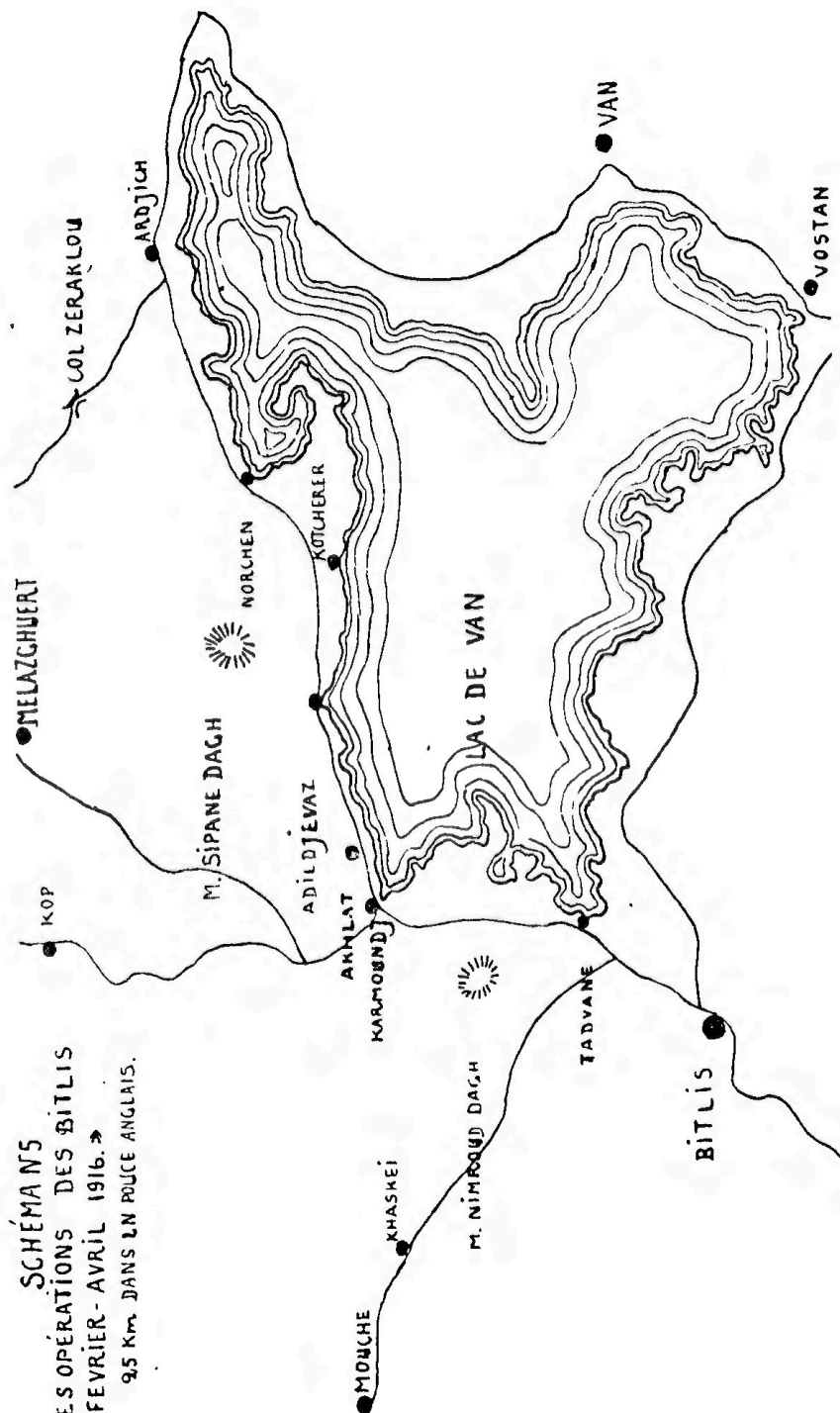
Cette défaite ébranla à un tel point le moral des Kurdes, que dans la suite ils furent incapables d'opposer une résistance sérieuse à l'avance russe, et le 12 Février la légion occupa Adeldjivaz et ensuite Akhlat.

Le 19 Février la colonne fut incorporée au groupe de Bitlis du Général Abatsieff, et reçut l'ordre d'occuper le village de Tadvane, situé sur la rive sud-ouest du lac. Cette opération fut terminée le 20 Février.

Une des colonnes, ayant dans son effectif la 2^e légion, occupa le 15 Février Mouche.

Ainsi, vers la fin du mois de Février, le groupe du Général Abatsieff occupa le front passant par Mouche-

SCHEMAS
 LES OPERATIONS DES BITLIS
 FEVRIER - AVRIL 1916. »
 95 km DANS UN PAYS ANGLAIS.



Khaskeuï-Tadvane. A cet endroit il fut rejoint par la colonne qui avançait le long de la rive sud du lac.

Pour s'assurer de la position d'où devait être déclenchée l'attaque des retranchements turcs de Bitlis, le Général Abatsieff ordonna à la 1^{re} légion arménienne, soutenue par un bataillon d'infanterie et 2 canons, d'occuper le défilé de Bitlis.

Malgré la supériorité des forces turques, qui occupaient avec 8 bataillons les positions à l'entrée du défilé, le 21 Février la légion tenta de se frayer un chemin vers la route Mouche-Bitlis, mais sans succès.

L'attaque générale commença le 28 Février, les troupes étant groupées en 3 colonnes, la 1^{re} légion faisant partie de celle du centre et la 2^e de celle du flanc droit.

L'adversaire se retira de ses positions avancées pour occuper les hauteurs de la rive sud du fleuve Bitlis-Sou, qui fermaient l'accès à Bitlis.

La colonne du centre engagea le combat de grand matin le 29 Février, s'avancant dans une neige profonde sur des pentes abruptes, mais malgré ses efforts désespérés, elle ne réussit pas à s'emparer du secteur ennemi qui lui avait été désigné.

Le combat cessa à la tombée de la nuit, la légion ayant perdu 15 tués et 55 blessés.

La nuit du 2 au 3 Mars la résolution fut prise d'enlever les positions ennemies par une attaque nocturne. La légion continuait, comme avant, de faire partie de la colonne du milieu.

Elle s'approcha silencieusement, sans tirer un coup de fusil, du secteur qui lui avait été indiqué, puis se rua sur l'ennemi, qui, pris au dépourvu, lâcha pied en abandonnant 2 canons de montagne.

La ligne des fortifications turques était rompue et la colonne du milieu, talonnant vigoureusement l'ennemi en débandade, pénétra à ses trousses dans la ville.

Après l'occupation de Bitlis la 1^{re} légion fut chargée de la garde de la route Mouche-Bitlis contre les incursions kurdes.

Partie de Bitlis le 7 Mars, la légion s'acquitta avec succès de cette tâche, repoussant de nombreuses attaques kurdes.

Le 25 Mars elle fut mandée d'urgence à Bitlis, car on s'attendait à une attaque turque du côté de Sghert.

Arrivée à Bitlis le 29 Mars, elle prit part à de nombreux combats dans la région du village de Karpe, situé à 10 km. à l'ouest de cette ville.

En même temps, à 20 km. vers l'ouest de Bitlis, des bandes kurdes se rassemblèrent, interrompant par leurs incursions périodiques toute communication sur la route Mouche-Bitlis.

D'après des renseignements, fournis par nos agents, le 5^e Corps turc opérait sa concentration à Diarbékir et une division était en train de marcher sur Bitlis et Mouche par Sghert. Pour défendre les approches de Bitlis dans cette dernière direction, un détachement spécial installa son avant-garde (1 bataillon) sur les positions près du village d'Elnef, environ 6 km. au sud de Bitlis.

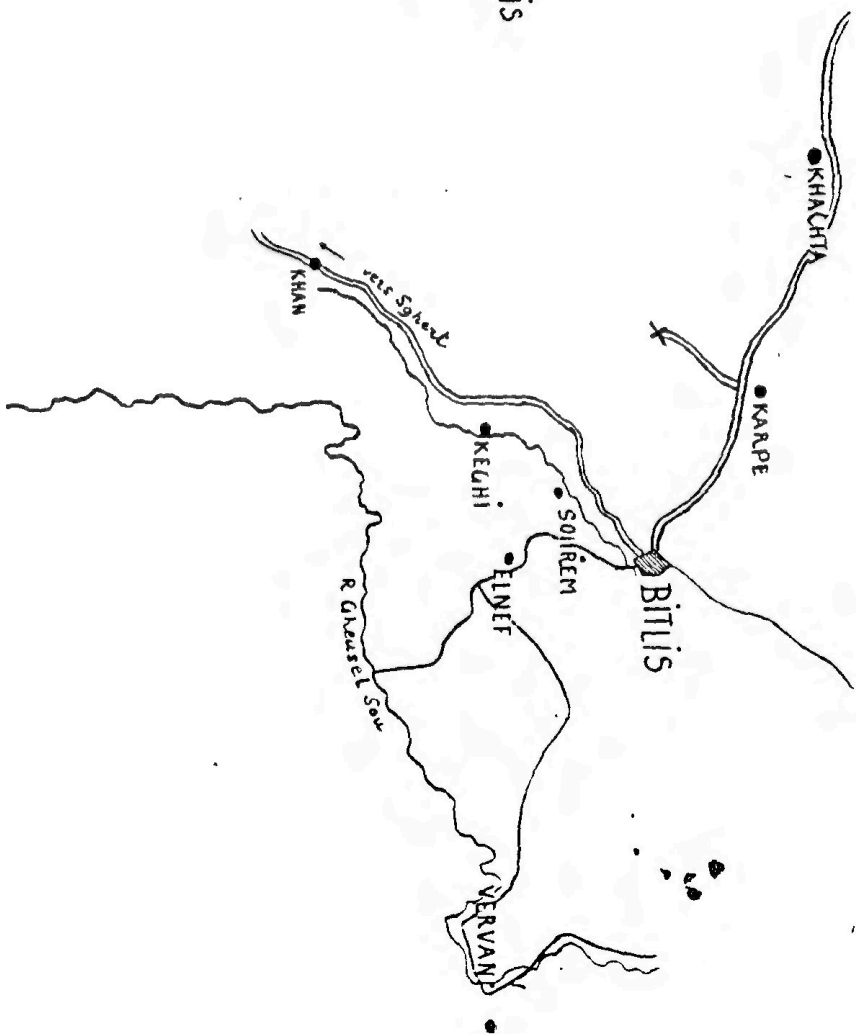
Un bataillon fut envoyé dans la région montagneuse à l'ouest de Bitlis, que les Kurdes avaient envahie, pour couvrir la ville du côté de l'ouest ; il prit position près du village de Khachta, à 20 km. de la ville.

La 1^{re} légion reçut l'ordre de quitter Bitlis le 6 Avril avec mission de nettoyer des Kurdes la région au nord et sud de la route Karpe-Khachta.

Au moment de l'arrivée de la légion sur place, l'offensive turque au sud du côté de Keghi (15 km. au sud de Bitlis sur la route Sghert-Bitlis) paraissait imminente.

Le matin du 7 Avril les Turcs déclenchèrent leur offensive, une colonne avançant du côté de Keghi, avec

SCHÉMA N°6
 LES OPÉRATIONS DE BITILIS
 FÉVRIER - AVRIL 1916
 10 km. dans un pouce anglais.



l'intention de tourner les deux flancs de la légion, sur sa position à Karpe.

En considération du danger d'être coupé du reste des troupes, le bataillon, qui se trouvait près de Khachta, reçut l'ordre de se replier sur Bitlis.

Durant toute la journée du 8 Avril une des compagnies de la légion défendit héroïquement le col, au sud de Karpe, mais finalement, menacée d'être enveloppée de ses deux flancs, elle rejoignit la légion sur ses positions de Karpe.

Par une défense obstinée et en se repliant adroitement de position en position sur les lignes principales de la défense, la légion arrêta pendant deux jours l'avance des Turcs, qui voulaient contourner Bitlis du côté ouest.

Ayant échoué dans ses attaques et voyant ses derrières menacées par une colonne, envoyée de Mouche au secours du groupe de Bitlis, l'ennemi se retira vers Keghi dans la nuit du 9 au 10 Avril et la légion occupa de nouveau les positions près du village de Karpe et rétablit sa liaison avec le groupe de Mouche.

*
* *

Au commencement du mois d'Avril le groupe de Bitlis était composé de 14 bataillons, comptant dans cet effectif deux légions arméniennes (*) (les 1^{re} et 3^e), 3 sotnias de Cosaques et 10 canons.

Ce groupe avait reçu l'ordre de défendre à tout prix le débouché de la vallée de Mouche du sud sur le front de Karpe jusqu'au Vervan et, après avoir rejeté l'ennemi de ses positions, de s'emparer des hauteurs qui défendaient l'entrée dans le défilé de Bitlis du côté de Khan.

(*) La 3^e légion fit partie du groupe de Bitlis après l'expédition de Khisan, dont nous parlerons plus loin.

Mais la 1^{re} légion, qui était à bout de forces et avait éprouvé des pertes cruelles, presque tous ses chefs ayant été mis hors de combat, dut être maintenue dans la réserve générale.

La 3^e légion fit partie de la colonne du flanc gauche, composée de 4 bataillons (y compris la légion) et 4 canons, le tout commandé par le Colonel Obrastzoff.

Cette colonne avait pour tâche l'occupation des positions dans le secteur entre les lignes Bitlis-Vervan et Bitlis-Khan, qu'elle devait organiser en vue d'une défense prolongée.

Les Turcs, de leur côté, opposaient à cette colonne 3 bataillons, qui occupaient la chaîne, couverte de neige, au sud de Elnef.

La colonne du Colonel Obrastzoff reçut l'ordre d'attaquer ces positions à la pointe du jour du 25 Avril et de les enlever.

La légion, qui se trouvait à l'aile gauche, devait commencer l'attaque du flanc droit de l'ennemi à 4 h. du matin, en le contournant du côté du défilé de Gheusel.

Mais cette opération échoua, et malgré des attaques réitérées lancées par la colonne contre les tranchées turques au cours des journées du 25 et 26 avril, l'ennemi garda toutes ses positions.

Tout de même la légion avait remporté un succès partiel dans son secteur, qui lui valut une mention honorable dans l'ordre du jour du chef de la colonne, le Colonel Obrastzoff, du 28 Avril 1916, dont nous citons ce passage :

Pendant l'attaque de la chaîne neigeuse près du village d'Elnef, les 25 et 26 Avril, la 3^e légion arménienne attaqua avec un élan remarquable. Les officiers surtout se conduisirent héroïquement, mais malheureusement ils furent presque tous mis hors de combat. Le 25 Avril la légion s'empara, l'une après l'autre, de toutes les lignes de tranchées, d'où les Turcs furent chassés par le feu ou à la baïonnette.

L'impétuosité de l'attaque fut telle que les Turcs n'eurent pas le temps d'évacuer leurs bivouacs, qui tombèrent entre les mains des légionnaires arméniens.

CHAPITRE VII

L'expédition de Khisan.

L'expédition de Khisan, entreprise par la 3^e légion d'Amazaspe, qui dura du 12 Mars au 12 Avril 1916, représente un épisode à part dans la lutte pour la possession de Bitlis.

L'objet de cette expédition avait été défini par un télégramme, que le Commandant du groupe de Van, le Général Koulébiakine, reçut le 11 Mars du Commandant de l'Armée du Caucase, le Général Youdénitch, conçu en ces termes :

Envoyez de suite la 3^e légion, qui doit occuper Khisan et pousser des reconnaissances du côté de Sghert.

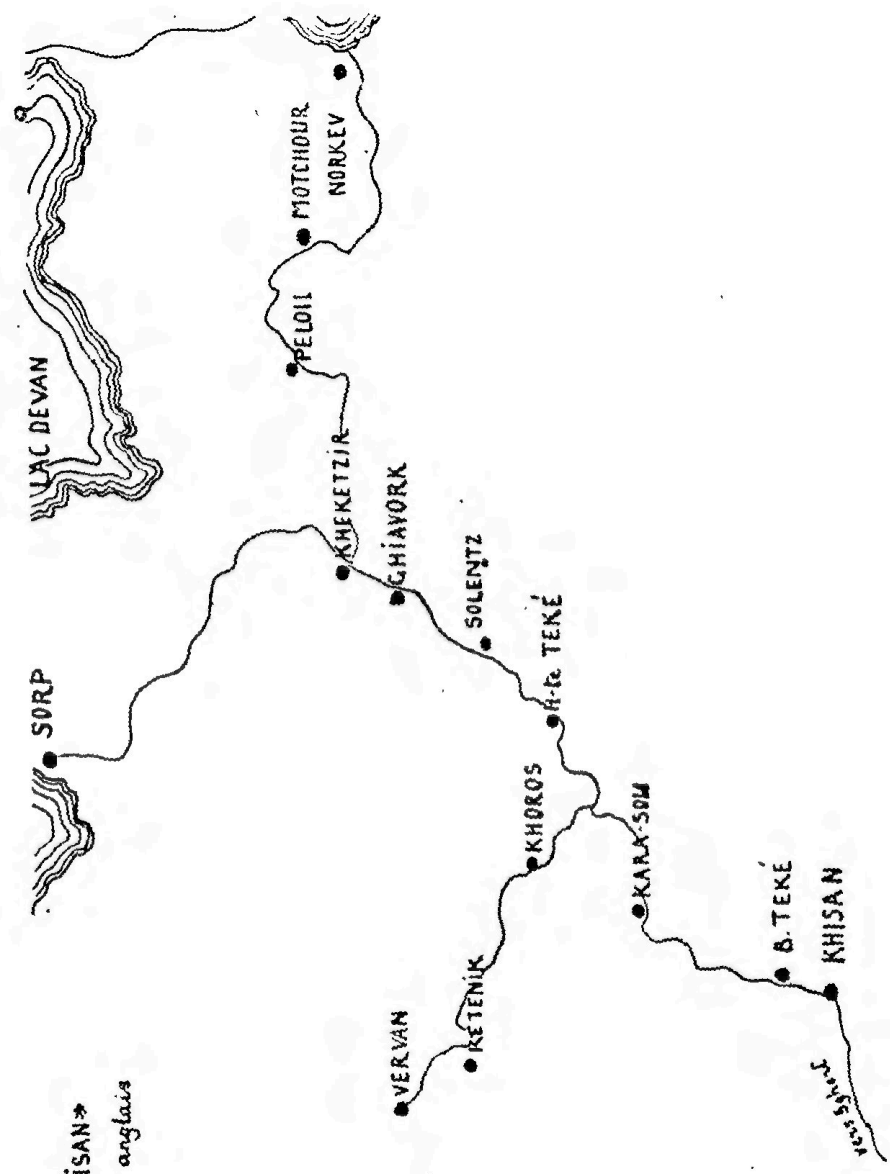
D'après les renseignements reçus, on devait s'attendre à une offensive turque du côté de Sghert, dans le but de reprendre Bitlis.

Une sotnia de Cosaques entraît aussi dans l'effectif de ce détachement, mais absorbée en entier par la garde de la ligne des communications, de la station du T.S.F. et de l'escorte des transports, elle ne put prendre aucune part active dans les opérations qui suivirent.

Le 11 Mars le détachement marcha de Van à Vostan, atteignit le lendemain Norkev, et le 13 Mars les villages de Motchour et Palou, d'où il se dirigea vers Khisan.

La première rencontre avec les Kurdes eut lieu le 15 Mars près du village de Ghiavork, la légion perdant

SCHEMA N°7
L'EXPÉDITION DE KHISAN»
10 km. dans un pouce anglais



11 blessés, mais forçant les Kurdes à se retirer. Elle passa la nuit au village de Solentz.

La route était affreuse, ou, à vrai dire, n'existait pas; rien que des galets, des pentes abruptes, recouvertes de neige, des précipices et des crêtes escarpées, rarement la trace d'un sentier. En surmontant les pentes, hommes et chevaux s'enfonçaient dans des monceaux de neige.

A l'aube du 16 Mars, les Kurdes, ayant reçu des renforts, attaquèrent le village de Solentz, occupé par la légion, dans le but de l'empêcher d'atteindre l'entrée du défilé de Khisan, mais, après un combat de dix heures, ils furent forcés non seulement de se retirer, mais encore d'évacuer le village de Haut-Téké.

Des reconnaissances entre le 17 et 19 Mars constatèrent une concentration de forces kurdes, évaluées à 2.000 combattants, dans toute la région de Khisan.

Le 21 Mars, la légion, poursuivant sa marche en avant, occupa, après un combat de 4 heures, le village de Khoros (à l'ouest du village de Haut-Téké) et établit, par une patrouille au village de Kéténik, la liaison avec le flanc gauche du groupe de Bitlis.

Le 23 Mars la légion s'empara du village de Kara-Sou et continua sa marche en avant vers Khisan.

A 6 h. 1/2 du soir la légion attaqua vivement les Kurdes qui occupaient le village de Bas-Téké, qu'elle emporta malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi, et à la nuit tombante occupa Khisan, où elle libéra 500 prisonniers civils arméniens et fit un butin considérable en munitions, harnachements et vivres.

La légion avait opéré dans une saison très défavorable et dans des conditions exceptionnellement pénibles, à cause du caractère sauvage du théâtre de la guerre, pays montagneux, privé de routes et habité par une population hostile. Mais, par l'occupation de Khisan, elle avait accompli la première partie de la tâche qui lui

avait été assignée par le Commandant de l'armée du Caucase, après avoir franchi, presque sans transports, et en combattant tout le temps, 120 kilomètres en 11 jours.

Le 25 et 26 Mars des patrouilles à cheval furent envoyées dans la direction de Sghert, mais les Kurdes leur opposèrent une si vive résistance, qu'elles ne purent pénétrer dans le terrain; elles furent en conséquence renforcées par des unités de la légion.

La reconnaissance donna des résultats appréciables, qui permirent d'établir que les Turcs se couvraient dans la direction de Khisan par des forces considérables kurdes, pour assurer leur avance sur Bitlis et le flanc gauche du groupe de Bitlis.

Cette dernière manœuvre eut comme suite, le 28 Mars, le repli du flanc gauche du groupe de Bitlis de Vervan vers Bitlis, à la suite de quoi la légion, se trouvant dans une position trop avancée, reçut l'ordre de se retirer à la chute du jour sur Kara-Sou et ensuite vers l'intersection des routes Khoros-Vervan-Kara-Sou.

Le 29 Mars ce dernier point fut occupé par la légion, qui poussa ensuite des reconnaissances vers Khisan et établit la liaison avec le flanc gauche du groupe de Bitlis, qui réoccupa Vervan.

Les reconnaissances du 31 Mars, 1 et 2 Avril permirent d'établir le fait de la concentration de forces ennemies importantes à Khisan, des askers et gendarmes turcs se trouvant parmi les Kurdes.

La situation sur le front du groupe de Bitlis devenait inquiétante, les Turcs, ayant reçu des renforts, passant de nouveau à l'offensive.

Dans ces conditions la légion reçut l'ordre de se retirer à Khéketzir, où elle rallia le 8 Avril. Elle continuait de reconnaître du côté de Kara-Sou-Khisan et était chargée de la liaison avec Vervan, devant s'opposer jusqu'à la dernière extrémité à toute tentative turque de

percer la ligne à l'est de Vervan (flanc gauche du groupe de Bitlis) dans la direction du bord du lac de Van.

La situation du groupe de Bitlis, ayant à soutenir l'offensive de forces turques supérieures, devenait de plus en plus précaire, et le 9 Avril la légion reçut l'ordre de marcher sur Vervan pour renforcer son flanc gauche.

Telles étaient les raisons pour lesquelles la légion était entrée dans l'effectif du groupe de Bitlis et avait pris part aux combats de ce dernier durant le mois d'Avril 1916, décrits dans le chapitre précédent.

Somme toute, en tenant compte de l'insuffisance de ses forces, la légion avait résolu le problème qui lui avait été posé pour l'expédition de Khisan, avec le maximum de résultats auxquels on pouvait s'attendre dans des conditions d'une difficulté exceptionnelle.

CHAPITRE VIII

L'Organisation de Légions Arméniennes

pendant la période Octobre 1914 - Avril 1916.

Nous venons de retracer la marche des opérations des légions durant la période du mois d'Octobre 1914 jusqu'au mois d'Avril 1916, n'ayant que légèrement effleuré leur organisation intérieure. Mais, pour pouvoir se former une idée juste du travail des légions et de la manière qu'elles ont rempli leur devoir, assumé volontairement, il est indispensable de se rendre compte de leur organisation, car c'est de cette dernière que dépendait en grande partie leur degré de combativité.

En autorisant la formation de légions volontaires arméniennes, le Haut Commandement du Front du Caucase n'en avait pas déterminé strictement les effectifs, l'organisation ou le système de ravitaillement.

On se les imaginait plutôt comme des groupements de partisans, isolés et ravitaillés à la manière de guérillas, sans lien organique avec les troupes régulières, errant sur tout le front, passant d'un groupe à un autre, rendant ainsi impossible au commandement supérieur d'entrer en contact direct avec eux, ce qui lui aurait permis de ne leur imposer que des tâches qu'elles pouvaient résoudre ou pour lesquelles elles étaient particulièrement adaptées.

L'armement des légionnaires était très varié; une partie d'entre eux n'en avait aucun. On éprouvait surtout des difficultés pour le ravitaillement en cartouches, ce qui

s'est fait sentir d'une manière inquiétante pendant bien de combats. L'absence ou pénurie de moyens techniques de liaison, d'instruments de génie, de parcs, de cuisines roulantes, de gamelles, de tentes etc., compliquait la situation. Les chaussures et l'équipement d'hiver faisaient constamment défaut.

Les chefs des légions et leurs lieutenants n'avaient pas de grade d'officier. La conséquence en était que quand les légions entraient dans des unités russes, ils se trouvaient dans une situation d'infériorité, ce qui a souvent été cause de pénibles malentendus.

Le manque de médecins et de personnel sanitaire et administratif s'est souvent fait gravement sentir au cours des opérations.

Au lieu d'être ravitaillées et équipées par l'intendance et d'autres institutions militaires compétentes, les légions durent souvent s'adresser, pour pourvoir à leurs besoins, au Conseil National Arménien à Tiflis.

Malgré toutes ces difficultés qu'il fallait surmonter dès le commencement de la formation des légions, malgré toutes sortes d'obstacles, le manque d'expérience des chefs, la malveillance ouverte ou secrète de certains milieux dirigeants, elles furent formées et prirent part aux opérations de l'armée russe régulière, souvent avec des tâches importantes et indépendantes, comme p. ex. celle de l'opération des trois légions arméniennes au bord sud du lac de Van, de 21 Mai 1915 à 27 Juin 1915, dont nous avons parlé.

Ces légions donnèrent-elles tout ce qu'on pouvait leur demander comme unités combattives, furent-elles utiles au front du Caucase ?

On trouve la réponse dans cet aperçu historique et dans les ordres du jour du Commandement supérieur de l'armée du Caucase.

Le Conseil National Arménien à Tiflis attira à plusieurs reprises l'attention des autorités russes sur les

défectuosités de l'organisation des légions, se rendant bien compte que cet état de choses devait avoir une répercussion néfaste sur le moral des légionnaires, sur leur discipline et sur leur efficacité militaire.

Pour ces raisons le Conseil National Arménien avait fait des démarches réitérées auprès du Haut Commandement du front, demandant la réorganisation des légions en bataillons réguliers, nonobstant la probabilité que cette mesure provoquerait la débandade d'une partie des légionnaires et la retraite de plusieurs de leurs chefs.

CHAPITRE IX

Les Légions Arméniennes réorganisées en bataillons de Tirailleurs Arméniens.

Les défauts d'organisation des légions, et les conditions anormales dans lesquelles vivaient les légionnaires, rendaient nécessaire leur réorganisation en unités régulières, en y versant des éléments de troupes régulières et en leur donnant un commandement et des officiers expérimentés, les pourvoyant en même temps de tout le nécessaire prévu par le règlement russe.

Vers la fin de 1915, le Conseil National Arménien fit une nouvelle démarche dans ce sens auprès du Haut Commandement du front du Caucase.

Cette fois la proposition fut accueillie favorablement et déjà au début du mois de Mars 1916 la « Stavka » (Q. G. du Tsar Commandant en Chef) ordonna la réorganisation des légions de volontaires arméniens en six bataillons de tirailleurs arméniens, assimilant leur effectif à celui des unités des Cosaques à pied (Plastounes) composées de quatre compagnies.

Au moment de la publication de cet ordre, les légions se trouvaient disséminées sur tout le front, les 1^{re}, 2^e, 3^e et 6^e en Turquie, les 4^e, 5^e et 7^e en Azerbaïdjan persan.

Au fur et à mesure que la situation au front le permettait, les légions en furent retirées et portées en arrière de la ligne de combat.

La 1^{re} légion, en considération de la modicité de son effectif, fut dissoute et servit à compléter les autres, qui furent formées comme suit :

La 2^e légion en 1 bataillon de tirailleurs arméniens

La 3^e » » 2 » » » »

La 4^e » » 5 » » » »

La 5^e » » 4 » » » »

La 6^e » » 3 » » » »

La 7^e » » 6 » » » »

Pour porter ces bataillons arméniens à un effectif normal, on y versa tous les officiers et soldats arméniens des unités du front du Caucase désireux de servir dans cette troupe nationale, en y ajoutant des éléments tirés des bataillons de marche.

La question du ravitaillement n'avait pu être résolue d'une manière satisfaisante sur tout le front du Caucase et cette circonstance devait naturellement porter aussi atteinte au moral des bataillons arméniens.

De même l'équipement était tout à fait insuffisant et ne permettait pas d'habiller tous les combattants, tandis que la chaussure manquait complètement. Force fut de se contenter de réparer tant bien que mal ce dont on disposait et de s'en servir.

Le harnachement aussi était incomplet et défectueux, tandis que l'armement consistait en fusils des systèmes les plus vartés, surtout de Mausers turcs, pris sur l'ennemi, mais ordinairement en mauvais état et sans baïonnettes.

Pas une seule mitrailleuse et pas de train, les chevaux et les voitures promises n'ayant pas pu être fournis. On était forcé d'adapter au terrain les lourds fourgons enlevés aux Turcs et de requérir ou acheter sur place les chevaux.

Le matériel de génie manquait complètement, ainsi que celui de liaison.

Tout en appréciant les services rendus par les légions, le Haut Commandement du Caucase, pour des raisons de politique intérieure, craignait de réunir ces bataillons dans des unités nationales plus importantes, qui auraient pu encourager des tendances séparatistes, et, comme auparavant, les nouveaux bataillons furent disséminés sur tout le vaste front du Caucase, passant d'un groupe à l'autre et changeant continuellement de commandement supérieur.

Dans le récit qui suivra nous nous bornerons à la description des opérations des bataillons arméniens sur lesquelles nous disposons de documents indiscutables.

Après l'effondrement du front russe au Caucase, les archives des états-majors furent en partie perdus, ou passèrent entre les mains des Bolchéviks ou des nouvelles républiques soviétiques du Caucase. La possibilité de se servir de ces documents historiques est ainsi perdue pour longtemps, sinon pour toujours.

CHAPITRE X

Les Opérations du 1^{er} bataillon de Tirailleurs Arméniens sur le front Turc.

La réorganisation de ce bataillon n'était pas encore terminée, qu'il fut attaché, au début du mois de juin 1916, à la 39^e division d'infanterie, qui occupait à ce moment les positions de Yénikeuï, à 40 km. vers l'est de Mamakhatoune.

Au milieu du mois de Juin la situation sur le front de l'armée du Caucase était la suivante :

Après s'être concentrés dans la région de Goumichkhana-Ardassa (à 80-100 km. au sud-ouest de Trébizonde), les Turcs déclenchèrent leur offensive contre le 5^e Corps d'Armée, qui opérait dans la direction de la côte, et l'obligèrent à un recul de 25-30 km. vers l'est. L'intention de l'ennemi était de contourner par le sud la région fortifiée de Trébizonde et d'atteindre la mer, ce qui aurait coupé la ville de Trébizonde et les troupes russes qui la défendaient de leurs lignes de communication.

Le commandement turc pensait attirer par cette manœuvre les réserves russes vers la région menacée, pour pouvoir ensuite, avec plus de facilité, porter un coup décisif dans la direction principale Oghnotte-Khnis-

kala-Keprikeuï, pour déboucher sur les derrières d'Erzéroum.

Les avant-gardes turques, désignées pour cette opération, furent aperçues à la fin du mois de Juin dans la région de Kighi-Tcholik-Oghnotte.

Ce plan de percer le centre de l'armée russe du Caucase aurait eu, en cas de sa réalisation, comme suite la retraite de ses deux flancs sur les positions initiales du début de la guerre et l'évacuation du territoire turc occupé, rejetant la lutte vers les frontières transcaucasiennes.

Pour contrecarrer ce plan, le commandement de l'armée du Caucase résolut de prévenir l'ennemi en déclenchant de son côté une offensive générale, portant le coup décisif dans la direction de Baïbourt et d'Erzindjian. Cette offensive était envisagée pour la nuit du 8 Juillet 1916.

Le 1^{er} bataillon de tirailleurs arméniens, entrant dans les effectifs de la 39^e division d'infanterie, releva le 5 Juillet le 4^e bataillon de Plastounes du Don sur les positions du village de Kukurtli, et fit partie du détachement du secteur droit (4 bataillons, 14 canons) de la division.

Ce secteur s'étendait de la rivière de Karassoutchaï jusqu'au village de Kukurtli, le 1^{er} bataillon arménien occupant les positions allant du col de Kukurtli jusqu'au village du même nom. Au sud de ce bataillon s'étendaient les positions des autres unités de la division.

Ainsi, à la veille même de l'offensive, le bataillon arménien remplaçait le bataillon de Plastounes du Don, qui avaient eu tout le temps nécessaire pour se familiariser avec leur position et d'étudier les approches aux retranchements turcs, tandis que les tirailleurs arméniens et leurs chefs étaient non seulement ignorants du terrain sur lequel ils devaient opérer, mais n'étaient pas même renseignés sur la situation générale.

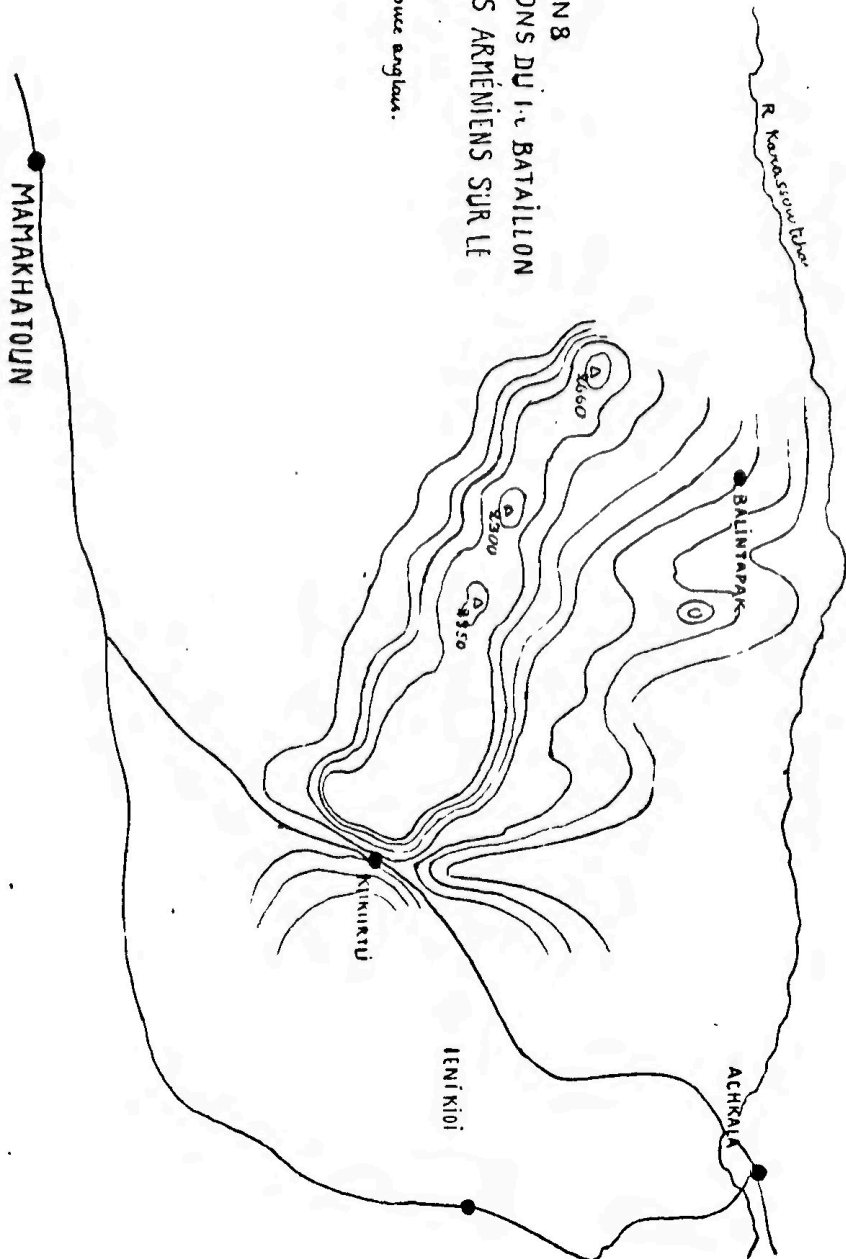
Nous verrons plus tard comme ces circonstances ont été en partie la cause des pertes élevées que le bataillon a subi au cours des combats des 8, 9 et 10 juillet, où il reçut son baptême de feu.

Le 7 Juillet le Commandant de la division ordonna l'avance pour l'aube du lendemain, les troupes du secteur, dont faisait partie le bataillon arménien, devant s'emparer de la position turque, qui longeait la crête des montagnes à partir du village de Balintapa — hauteur 2.350 — et de son contrefort sud. Le bataillon arménien reçut l'ordre de s'emparer de ce contrefort, et on décida de s'approcher de la position ennemie à 2 h. du matin, profitant de l'obscurité des deux heures qui restaient à cette saison jusqu'au crépuscule, et de s'élancer à l'attaque dès qu'il ferait assez clair.

Le mouvement en avant dans l'obscurité et sur un terrain très accidenté offrait de grandes difficultés et toutes les unités n'atteignirent pas à temps les positions d'où devait commencer l'attaque. Ainsi, quand le 1^{er} bataillon arménien, conformément à la disposition générale, s'élança à la pointe du jour à l'assaut des positions turques, il fut reçu non seulement par un feu meurtrier d'infanterie et de mitrailleuses de front, mais eut son flanc gauche pris en écharpe, car les troupes qui avançaient au sud du bataillon et devaient le couvrir de ce côté n'avaient pas encore atteint les positions qui leur avaient été indiquées. Après un combat acharné et ayant subi de grandes pertes, le bataillon dut se retirer sur sa position de départ, mais ceci, de son côté, entraîna le repli de tout le secteur sur les positions initiales.

A l'aube du 9 l'attaque fut reprise, et cette fois-ci le bataillon réussit à s'emparer du contrefort sud de la hauteur 2.350, mais n'ayant pas été soutenu par les unités qui avançaient plus au sud, son flanc gauche contourné et attaqué de front par des forces supérieures, il fut de

SCHEMA N 8
 « LES OPERATIONS DU 1^{er} BATAILLON
 DE TIRAILLEURS ARMÉNIENS SUR LE
 FRONT TURC »
 10km dans un pouce anglais.



nouveau obligé à abandonner les positions conquises, ce qui, comme la veille, entraîna le recul de tout le secteur.

Dans la nuit du 9 au 10 l'ordre fut reçu de renouveler l'attaque, et cette fois elle fut couronnée de succès. Le bataillon enleva rapidement le contrefort et s'avancant le long de la crête, effectua sa jonction avec les troupes qui avaient occupé la hauteur 2.350, et, d'un commun effort, furent prises ensuite les hauteurs 2.300 et 2.660.

Les pertes des Turcs étaient très sensibles; ils réussirent néanmoins à effectuer leur retraite en assez bon ordre sous la couverture de leur cavalerie. De notre côté le bataillon arménien avait été très éprouvé, ayant perdu au courant de ces attaques 55 % de son effectif en tués et blessés. Mais il avait, dans ce premier combat, fait preuve d'une grande bravoure, d'une discipline parfaite et de ce mordant qui caractérise les troupes animées d'un moral militaire élevé. C'est grâce à ces qualités qu'il put s'acquitter de la lourde tâche qui lui avait été imposée, et ce malgré les terribles pertes subies, que des vieilles troupes éprouvées n'auraient pas supportées avec plus d'héroïsme.

Les Turcs furent vivement poursuivis. Le bataillon faisait partie de l'avant-garde de la 39^e division, et le 24 Juillet il fit son entrée à Erzindjian. Simultanément avec les opérations en cette direction, les troupes russes s'emparèrent le 16 Juillet, après un combat acharné, de Baïbourt et prirent, le 27 Juillet, Kialkite.

Enfin, le 6 Août, les Turcs furent rejetés du col de Tchardakli par lequel passe la chaussée Erzindjian-Sivas (à 60 km. à l'ouest d'Erzindjian).

Mais ici s'arrêta l'offensive de l'armée du Caucase, par suite de la fatigue des troupes et de l'impossibilité d'organiser les transports.

Le bataillon resta sur les positions près du village de Tchardakli tout l'automne et jusqu'à la fin de l'hiver 1917, entrant dans l'effectif de la 39^e division d'infanterie.

Au commencement du mois de Mars 1917 le bataillon fut posté sur le flanc gauche de la position d'Erzindjian, où il resta jusqu'au commencement du mois d'Août 1917, quand il fut retiré du front pour être réorganisé en régiment à l'effectif de deux bataillons.

CHAPITRE XI

Opérations

des bataillons de Tirailleurs Arméniens sur le Théâtre de guerre Persan.

Dès le commencement l'été 1916 la région de l'Azerbaïdjan Persan commence à prendre une importance de plus en plus grande.

On avait signalé la concentration de forces turques à Revandouze et Souleimanié (vilayet de Mossoul), leur avant-garde ayant déjà franchi la frontière persane et occupé Serdechte, Bana et Saccize.

En cas de succès, les opérations des Turcs dans les directions de Revandouze et de Souleimanié-Bana-Saccise les auraient rendus maîtres de tout le Kurdistan Persan. Renforcés par la population locale, toujours prête à prendre part à la lutte contre les Russes, ils pouvaient développer leurs opérations dans la direction de Tabriz, en menaçant de nouveau le flanc gauche du front du Caucase et ses derrières.

Pour parer à cette éventualité, on plaça en première ligne les unités du 7^e Corps du Caucase, qui occupaient déjà l'Azerbaïdjan Persan et qui étaient composées surtout de cavalerie cosaque, appuyée par 2 bataillons de tirailleurs arméniens, d'un régiment de gardes-frontières et d'un bataillon de territoriaux. Ces unités étaient réparties en trois colonnes :



1° A droite, dans la direction du col de Kalichane, à 20 km. au sud-ouest de la ville d'Ouchnoué, 12 sotnias de Cosaques;

2° Au centre, dans la direction du Col de Cheikhan-Guérroussi-Revandouze, 12 sotnias de Cosaques;

3° A gauche, dans la direction de Saccize-Bana, 24 sotnias de Cosaques et 2 bataillons.

Le 4° bataillon de Tirailleurs Arméniens, en formation à Marande, reçut le 14 Juin l'ordre de se mettre immédiatement en route à destination de Saoutch-Boulag, où il arriva le 24 Juin.

Le 3 Juillet le bataillon occupa une position à 20 km. au sud-est de Saoutch-Boulag pour couvrir ce point du côté du village de Bourkhan, vers lequel les Turcs se dirigeaient du côté de Saccize.

Le bataillon resta sur cette position jusqu'au 6 Août, faisant le service de garde.

Nous avons dit plus haut que du 7° Corps du Caucase une colonne avait été détachée avec ordre de se porter en avant sur Saccize-Bana; mais elle ne put atteindre son but et dut se replier sur Bocane, sous la pression de forces supérieures turques.

Le Commandant du Corps se décida alors de renforcer cette colonne par un détachement composé de 3 bataillons (dont deux étaient arméniens : les 4° et 6°), de 10 sotnias de Cosaques et de 6 canons, et de la lancer à la contre-attaque de l'ennemi, qui continuait à s'avancer et avait déjà occupé Bocane.

Ce détachement devait contourner le flanc gauche et se porter sur les derrières de l'ennemi. La nuit du 8 Août il occupa la ligne de Tazakala-Charikend, mais les Turcs avaient été avertis à temps de ce mouvement tournant et se retirèrent le soir du 8 Août vers Saccize et s'établirent ensuite sur les positions qui se trouvent à 10 km. au nord de cette ville et qui couvrent en même temps la route sur Bana.

D'après les renseignements reçus, les forces turques se composaient de 6 bataillons d'infanterie avec de l'artillerie.

Ayant résolu à attaquer l'ennemi, le commandant du détachement répartit le soir du 11 Août ses troupes en deux groupes : celles qui étaient venues de Saoutch-Boulag, près du village de Markhousse, et la colonne qui opérait dans la direction de Saccize-Bana, près du village de Sérave.

Les positions de l'ennemi devaient être attaquées à l'aube du 12 Août.

Les 4^e et 6^e bataillons arméniens se trouvaient au centre du front de bataille et devaient avancer le long de la route Sérave-Saccize.

Les formidables positions turques, renforcées par des tranchées, solidement construites en plusieurs rangées, suivaient une longue ligne en arc convexe, longeant les crêtes des hauteurs et fermant l'accès à Saccize.

A 6 heures du matin du 12 Août les tirailleurs arméniens se lancèrent à l'attaque sous un feu meurtrier d'infanterie et de mitrailleuses, et enlevèrent la première ligne des tranchées à la baïonnette. Après un moment de répit et sans tenir compte des pertes très sérieuses qu'ils avaient éprouvées, ils attaquèrent une seconde fois et s'emparèrent vers 15 heures de toute la crête des hauteurs.

Vers le soir les Turcs furent délogés de toutes leurs positions, et se voyant menacés d'être contournés des deux flancs par la cavalerie russe, ils se replièrent en hâte vers Saccize, couvrant leur retraite par des unités indépendantes, capables d'une résistance tenace dans cette région montagneuse.

Appréciant ce fait d'armes à sa juste valeur, le Général Koulébiakine, Commandant du groupe, envoya au Lieutenant-Colonel Ossépian, Commandant du 4^e batail-

lon de Tirailleurs arméniens, le télégramme suivant :

Je félicite le bataillon de son premier baptême de feu et de sa première victoire. Je vous remercie pour la manière dont vous vous êtes comportés.

J'ai visité aujourd'hui moi-même la position inaccessible que vous avez prise d'assaut et ai pu apprécier sur place la bravoure des tirailleurs arméniens qui l'enlevèrent. 553.

KOULÉBLAKINE

Le télégramme suivant fut reçu du Commandant du Corps, du Général de Division Tchernozouboff :

Lieutenant-Colonel Ossépian. Je suis heureux que vos braves se sont comportés brillamment sous votre commandement. Que Dieu vous soutienne dans l'avenir. 1065.

TCHERNOZOUBOFF

La retraite des Turcs sur Saccize dégagea le flanc gauche du corps et donna au Commandant du Corps la possibilité de venir au secours de la colonne du centre, pressée par l'ennemi, avec 3 bataillons et 2 sotnias de Cosaques tirés de la colonne de gauche. Celle-ci se trouvait ainsi réduite à 2 bataillons dont 1 arménien, avec 2 régiments de cavalerie.

C'est avec cet effectif que la colonne occupa le 18 Août la ligne Saccize-Markhousse, ayant comme tâche de contenir les Turcs du côté de Bana et d'observer les routes au sud-est.

Le 21 Août, les Turcs passèrent à l'offensive du côté de Bana et occupèrent le soir du même jour les hauteurs aux environs du village de Mintou.

L'adversaire concentra ses forces au village de Touboud, et la situation ne subit aucun changement jusqu'au 29 août.

Le 30 Août le Commandant de la colonne gauche résolut à passer de nouveau à l'offensive.

Dans cette région montagneuse, l'infanterie — 2 bataillons, dont un arménien — était seule capable de manœuvrer sans trop de difficultés. Elle s'acquitta vaillamment de sa tâche et força l'ennemi à abandonner ses positions et à battre en retraite. Les pertes des Arméniens s'élevèrent à 37 tirailleurs tués ou blessés.

Après ce combat, le Commandant du bataillon arménien reçut du Commandant de la colonne le télégramme suivant :

Je félicite les braves tirailleurs et leur Commandant de leur succès. Je remercie tout spécialement la 4^e compagnie. 123.
Général NAZAROFF

Prenant part à la poursuite générale de l'ennemi en déroute, la colonne occupa le soir du 2 Septembre le village de Mintou, mais ici le détachement fut arrêté sur un ordre du Commandant du Corps.

Ayant décidé de s'emparer de Bana, le Commandant du Corps, en vue d'assurer le succès de l'attaque de la colonne gauche, dirigea de Saoutch-Boulag un groupe de troupes sur les derrières des lignes turques occupées par eux à Bana.

L'avance générale commença le 5 Septembre, le 4^e bataillon de Tirailleurs arméniens se trouvant en première ligne.

L'habile manœuvre de ce bataillon, ainsi qu'une diversion contre leurs derrières, força les Turcs à abandonner leurs positions et à évacuer la ville de Bana.

Après l'occupation de cette dernière par les troupes russes, les Tirailleurs arméniens reçurent l'ordre d'avancer vers le sud de cette ville comme soutien de la brigade de Cosaques, lancée en raid sur Pendjvine.

Après le retour de cette brigade de son raid, le bataillon fut d'abord placé à Bana, mais ensuite, vu l'impossibilité de subsister dans un pays complètement

dévasté et n'offrant plus aucune ressource, toute la colonne de gauche fut ramenée à la région de Bocane, ayant son avant-garde — le 4^e bataillon arménien — à Saccize, où il arriva le 12 Septembre.

On a vu que le 4^e bataillon de Tirailleurs arméniens, à partir du 1^{er} Juin et jusqu'au 1^{er} Septembre 1916, se trouvait tout le temps en campagne avec des combats et escarmouches sans fin. Aussi les tirailleurs étaient-ils dans un état de dénuement lamentable, presque nu-pieds et en haillons, et avec cela insuffisamment nourris.

Les pertes de ce bataillon ont été très élevées, pas tant en tués et blessés durant cette période — 5 officiers et 87 tirailleurs en tout — que par les épidémies qui sévissaient, surtout le choléra, qui emporta beaucoup de victimes.

Le bataillon resta ainsi pendant 2 mois et demi en avant-garde, sans être relevé. Le froid commençait à se faire sentir dans cette région montagneuse, et les hommes, n'ayant pas d'habillements d'hiver, s'abritaient tant bien que mal sous leurs tentes contre les intempéries de l'automne.

Ce n'est que le 29 Novembre que le bataillon fut enfin relevé et put prendre du repos dans la région de Bocane, où il resta jusqu'au 7 Mars 1917.

Le 7 Mars il prit part à une démonstration sur Bana, qui avait pour but de faire diversion à l'avance turque contre le 1^{er} Corps de cavalerie près de la ville de Senné.

Le 17 Mars le bataillon entra dans la ville de Bana, où il resta jusqu'au 22 Juin 1917.

CHAPITRE XII

L'Opération de Pendjvine.

Le 22 Juin 1917 l'ordre fut reçu du Commandant du 7^e Corps du Caucase d'attaquer les positions turques de Bistan, qui barraient la route vers Pendjvine. Cette opération devait aboutir à la prise de cette dernière ville.

Avec la prise de Pendjvine on couvrait la direction de Souleimanié-Senné, on entraînait en liaison avec le flanc droit du 1^{er} Corps de cavalerie du Caucase, qui opérait dans la région de Kermanschah, et on paralysait les manœuvres turques entre les deux corps qui opéraient sur le front persan.

Vu l'importance de cette opération, la colonne gauche fut renforcée par une grande partie de la cavalerie disponible, de sorte que son effectif définitif était composé de 2 bataillons d'infanterie (4^e et 6^e arméniens) et de 36 sotnias de Cosaques.

L'ennemi avait occupé les positions le long de la crête près du village de Bistan, entre la rivière d'Abichirvan et son affluent Kizil-Sou.

Pour les attaquer il fallait s'avancer par la vallée complètement découverte de la rivière Abichirvan et traverser cette dernière à gué.

Pour cette raison il fut décidé de commencer l'attaque à 1 h. de la nuit du 23 au 24 Juin. En s'approchant de la rivière d'Abichirvan les bataillons se déployèrent en ordre de bataille, en formation d'attaque nocturne, et commencèrent à passer la rivière à gué.

Malgré un feu violent que les Turcs ne tardèrent pas à ouvrir, les tirailleurs arméniens passèrent la rivière et prirent d'assaut la crête, d'où l'ennemi fut rejeté en désordre.

Mais le 6^e bataillon arménien, qui s'avancait contre le flanc droit des Turcs, n'avait pas eu le temps de se retrancher sur les positions conquises, et dut céder le terrain devant une vigoureuse contre-attaque de l'ennemi. Sa retraite entraîna celle du 4^e bataillon, et finalement tout retourna à son point de départ.

Après cet échec, le Commandant du Corps résolut de renouveler l'attaque, mais après avoir renforcé la colonne par de l'artillerie de campagne.

Les troupes reçurent l'ordre d'occuper une position d'attente à proximité immédiate de l'ennemi qui occupait une situation dominante.

A l'aurore du 28 Juin le feu de l'artillerie commença à préparer l'assaut des tranchées ennemies, et à 7 h. du matin l'ordre de l'attaque fut donné. Les 4^e et 6^e bataillons arméniens, déployés en ordre de bataille, descendirent la vallée d'Abichirvan et sans tirer un coup s'avancèrent sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie turques.

Ils avaient devant eux une zone découverte qu'il fallait à tout prix franchir au plus vite. Les tirailleurs la passèrent et atteignirent la montagne au pied de laquelle ils purent prendre haleine dans l'angle mort. Mais, à peine reposés, ils se jetèrent sur les tranchées turques, qu'ils enlevèrent à la baïonnette, tandis que l'ennemi se retirait en grand désordre.

Les pertes du 4^e bataillon durant cette attaque s'élevèrent à 2 officiers et 36 tirailleurs tués et blessés, mais il avait pris à l'ennemi un canon.

Les 28 et 29 Juin les troupes purent jouir d'un repos qu'ils avaient si bien mérité.

Malheureusement le commandant du détachement ne s'était pas rendu compte de l'importance des hauteurs sur le flanc gauche de la position de Bistane, sur la rive gauche de la rivière Kizil-Sou.

Elles furent réoccupées le soir du 29 par les Turcs, et pour pouvoir continuer l'avance vers Pendjvine il fallait d'abord s'emparer d'elles.

Le 4^e bataillon arménien fut désigné pour cette rude tâche et le 30 Juin, à 5 h. du matin, il commença l'attaque. Malgré une résistance opiniâtre, le bataillon enleva vers 10 h. ces hauteurs, ayant perdu, durant l'attaque, 57 hommes tués et blessés. Le détachement laissa sur ces positions quelques unités pour se prémunir contre toute éventualité et occupa ensuite Pendjvine.

Mais de nouveau l'importance des hauteurs de la rive sud de Kizil-Sou, qui dominaient Pendjvine, fut méconnue, et les Turcs, qui étaient déjà en pleine retraite vers Souleimanié, réussirent à s'en emparer de nouveau, le 3 Juillet.

Le succès de l'ennemi força le détachement à évacuer Pendjvine et à se retirer sur les positions de Bistan, d'où il gagna dans la suite la région de Bana.

Ici le bataillon arménien réussit à arrêter la poursuite turque le 16 Août, ayant perdu dans ce combat d'arrière-garde en tués et blessés 9 officiers et 80 tirailleurs.

Vers la fin du mois d'Août les bataillons arméniens furent portés en arrière pour être réorganisés en régiments de tirailleurs à 2 bataillons.

Les pertes subies par le 4^e et 6^e bataillons arméniens durant la période du 22 Juin au 6 Août étaient très considérables.

Ainsi celles du 4^e bataillon s'élevaient à 12 officiers et 183 tirailleurs. Quant à celles du 6^e bataillon, les données ont été perdues. Ce ne sera pas une exagération d'affirmer que c'était aux tirailleurs arméniens qu'incom-

bait la tâche la plus lourde au cours des opérations et des combats livrés par la colonne gauche, l'activité de la cavalerie qui en faisait part étant singulièrement restreinte par le caractère montagneux du théâtre de guerre en cette région. Le fait que les bataillons arméniens ont toujours été à la hauteur des tâches qui leur avaient été imposées, est une preuve de leur discipline, de leur profond sentiment du devoir et du haut niveau de leur moral.

CHAPITRE XIII

La Réorganisation des bataillons de Tirailleurs Arméniens en régiments de Tirailleurs Arméniens embrigadés.

La Révolution russe, à son début, avait inspiré pendant une période très courte tant au peuple qu'à l'armée la volonté et l'énergie pour continuer la lutte.

Pourtant, à mesure que les événements se développaient, l'armée, travaillée par la propagande, se démoralisait de plus en plus, et refusait bientôt d'exécuter les ordres de ses supérieurs. Il devenait évident, même aux moins initiés, que l'armée russe perdait ses qualités combatives, et que dans un très proche avenir elle abandonnerait le front et retournerait, les armes en mains, vers l'intérieur du pays. Déjà, après les manifestations des Bolchéviks au mois de Juillet à Pétrograd, des bruits s'étaient répandus que l'armée ne resterait sur le front que jusqu'au mois d'Octobre.

La victoire des troupes russes sur le front du Caucase avait permis l'occupation de la majeure partie de l'Arménie turque ; mais, avec l'abandon du front par l'armée, le sort non seulement de cette dernière, mais de toute la Transcaucasie était en jeu.

Les résultats de toutes les conquêtes, consacrés par l'héroïsme, la bravoure des troupes et le sang des innombrables victimes, allaient être annulés.

En prévision de l'abandon du front par les Russes, il devenait indispensable de se préparer à la défense des provinces arméniennes par leurs propres forces et de procéder à une organisation plus efficace de ces dernières.

La question redoutable d'une lutte séparée entre les Arméniens et les Turcs s'était imposée par la marche logique des événements. Il ne s'agissait plus maintenant que de mettre sur pied toutes les forces dont on pouvait disposer, en créant des nouvelles unités arméniennes, composées de soldats de nationalité arménienne servant dans l'armée russe, et en réunissant en régiments les bataillons arméniens jusqu'ici indépendants.

Les cercles politiques arméniens à Pétrograd et le Conseil National Arménien à Tiflis firent les démarches nécessaires auprès des autorités russes, qui fonctionnaient encore tant bien que mal, en vue d'une réorganisation des forces arméniennes.

Le Conseil National demandait la réorganisation des bataillons de tirailleurs arméniens indépendants en régiments à deux bataillons, les régiments eux-mêmes réunis en brigades. En même temps il insistait sur la nécessité de former des unités nouvelles de toutes les armes, mais s'abstenait de soulever la question de la formation d'un Corps d'Armée arménien spécial.

Les démarches des cercles politiques arméniens de Pétrograd et du Conseil National furent favorablement accueillies tant au Ministère de la Guerre, qu'au Haut Commandement du Front du Caucase.

Le Ministre de la Guerre apposa la résolution suivante à la pétition du Conseil National :

Je considère indispensable de procéder immédiatement à la réorganisation des bataillons de tirailleurs arméniens en régiments et de leur réunion en divisions.

Cette réorganisation des bataillons en régiments fut effectuée conformément aux ordres du Commandant en Chef du front du Caucase en date du 2 Juillet 1917, N° 480, et du 11 Juillet de la même année, N° 540.

Ces deux ordres ont servi de base à l'organisation du futur corps arménien. Mais les événements se précipitaient avec une telle rapidité que déjà au mois d'Octobre 1917 il devenait évident que pour sauver le front du Caucase il fallait, sans perdre du temps, procéder au remplacement des troupes russes par des troupes nationales, et bien que, encore au mois de Septembre, le Haut Commandement du Caucase eût jugé inopportune la formation du Corps arménien, la marche des événements ne tarderait pas à mettre cette question à l'ordre du jour.

CHAPITRE XIV

Les Troupes Russes quittent le Front du Caucase. Formation du Corps Arménien.

A mesure que le front se décomposait, le nombre des unités russes encore de quelque valeur combative allait en décroissant, circonstance qui persuada enfin le Haut Commandement du Caucase de la nécessité de créer d'urgence des troupes nationales.

Au milieu de la débâcle générale, les régiments arméniens déjà sur pied avaient conservé leur valeur militaire, circonstance qui ne restait pas sans influence sur la décision d'autoriser enfin la formation du Corps arménien.

Après la réorganisation des bataillons arméniens en régiments, cette autorisation fut de nouveau demandée au mois d'Octobre 1917. D'après le plan sur lequel on s'était arrêté, les six régiments à deux bataillons déjà sur pied devaient être déployés en 8 régiments à 3 bataillons formés en deux divisions à 4 régiments, avec de la cavalerie (une brigade), 15 batteries d'artillerie, des troupes de génie et des unités techniques.

Tous les soldats de nationalité arménienne de tous les fronts russes et des bataillons de marche devaient être appelés pour compléter les unités déjà existantes et pour servir à la formation des nouvelles unités, envisagées d'après le plan général.

Ces démarches auprès des autorités russes coïncidaient avec l'abandon du front par les troupes russes, de sorte qu'elles furent cette fois favorablement accueillies.

Le 13 Décembre 1917 le Commandant en Chef du front du Caucase donna l'ordre N° 136 en vertu duquel devait enfin être formé le Corps d'Armée Arménien. (*)

(*) Voici la liste des unités formées :

CORPS D'ARMÉE ARMÉNIEN

GÉNÉRAL DE DIVISION NAZARBÉKOFF

CHEF D'ÉTAT-MAJOR : GÉNÉRAL DE BRIGADE VICHINSKY

1^{re} Div. de Tirailleurs Arméniens

Général de Brigade ARÉCHEFF

1^{er} Régiment. 3 bat.

2^e — 3 —

3^e — 3 —

4^e — 3 —

1^{er} Brig. d'Artil. 6 batteries

2^e Div. de Tirailleurs Arméniens

Général de Brigade SILIKOFF

5^e Régiment. 3 bat.

6^e — 3 —

7^e — 3 —

8^e — 3 —

2^e Brig. d'Artil. 6 batteries

Division de volontaires arméniens

Général ANDRANIK

1^{re} BRIGADE

Régiment d'Erzeroum . . . 2 bat.

— d'Erzindjian . . . 2 —

2 batteries de montagne

Régiment de Cavalerie . . . 3 esc.

2^e BRIGADE

Régiment de Khnis . . . 2 bat.

— de Karakilissa. . . 2 —

2 batteries de montagne

3^e BRIGADE

1^{er} Régiment de Van . . . 2 bat.

2^e — — — . . . 2 —

Bataillon de Makou . . . 1 —

2 batteries de montagne

Régiment de Cavalerie

de Zeitoun 3 esc.

Brigade de Cavalerie

Colonel KORGANOFF

1^{er} Régiment de Caval. . . 4 esc.

2^e — — — . . . 4 —

Batterie à cheval

Batteries d'obusier

Bataillon de Sapeur

Régiments territoriaux :

Régiment de Lori . . . 2 bat.

— de Choucha . . . 2 —

— d'Akhalkalaki . . . 2 —

— de Kazakh . . . 2 —

Bataillon de Noukha

d'Akhaltzikh

— de Lori

— d'Igdir

— de Khanessour

Brigade de Marche

Troupes de forteresse

Artillerie de forteresse

Troupes de communication, de liaison

Trains des équipages

Établissements de Santé, d'Intendance, d'Artillerie et de Génie.

Pour bien se rendre compte des événements qui seront décrits dans la suite, il est indispensable de prendre en considération les conditions et les circonstances dans lesquelles cette formation a dû être réalisée.

La répercussion du coup d'état bolchéviste sur le moral des troupes du Caucase était au commencement moins sensible que sur les autres fronts, par suite de l'éloignement de ce théâtre de guerre des deux capitales.

Sans doute, sur le front caucasien aussi, tous les symptômes d'un prochain effondrement s'annonçaient, par un abandon partiel des positions, l'inexécution des ordres, le sabotage et le pillage du matériel, mais dans des proportions moins catastrophiques qu'en Russie.

D'autre part, cet éloignement de la Transcaucasie des centres de décomposition et sa situation particulière devaient bientôt provoquer l'abandon de tout le front par les troupes.

La Transcaucasie ne considérait pas le pouvoir bolchéviste comme un Gouvernement légal pan-russe.

Pour gouverner le pays, malgré l'avènement des Bolchéviks, elle forma au début du mois de Novembre 1917 un pouvoir local, dénommé « Commissariat Transcaucasien », composé de représentants de tous les partis et nationalités de la Transcaucasie.

La formation de ce nouveau gouvernement fut interprété au front, contaminé par la propagande bolchéviste, comme acte de séparation de la Russie.

La démoralisation parmi les troupes russes était encore favorisée par la nouvelle que l'adversaire avait proposé de conclure un armistice.

Le Commissariat Transcaucasien, tenant compte de l'état dans lequel se trouvait l'armée, et en plein accord avec le Commandant en Chef du front du Caucase, accepta cette offre, et conclut, le 18 Décembre 1917, un armistice avec les Turcs.

C'était suffisant pour donner à la masse désordonnée et exténuée des soldats russes un prétexte pour abandonner le front, n'ayant en tête qu'une seule idée — celle de rentrer au plus vite chez eux.

Pour pouvoir défendre le front et continuer la lutte il ne restait plus qu'un seul moyen, celui de former et d'envoyer sans retard au front des troupes nationales, intéressées à la défense de leur propre pays, — l'Arménie turque et la Transcaucasie.

Simultanément avec le déploiement et la formation des troupes arméniennes dont nous avons parlé, des mesures furent prises pour créer, sur le front même, des unités, composées de soldats de nationalité arménienne, se trouvant dans les effectifs de l'armée russe du Caucase, à ce moment en pleine retraite. Ces unités devaient être complétées par une levée sur la population arménienne locale et former dans la suite la 3^e division du Corps Arménien.

Les documents officiels suivants nous donnent une idée de la situation au front du Caucase au moment de la signature de l'armistice, et montrent d'un autre côté quel revirement s'était produit dans l'esprit du Commandant russe du Caucase, qui espérait maintenant pouvoir continuer la lutte avec les seules troupes arméniennes dont il avait auparavant et pendant des années regardé la formation d'un œil si malveillant.

Nous citons le télégramme suivant du Commandant de l'Armée du Caucase au Commandant en Chef du Front en date du 25 Décembre 1917, N^o 2320 :

Malgré les dates exactement indiquées pour la retraite des unités du 1^{er} Corps, ce dernier quitte des positions de son propre chef et cette retraite menace de découvrir bientôt le front.

Dans ces conditions tout retard apporté à l'envoi des régiments arméniens sur le front et comme conséquence possible

l'occupation d'Erzindjian, sinon par les Turcs, du moins par les Kurdes, me forcera probablement à évacuer toute la région. Nous perdrons irrévocablement l'Arménie turque.

Le Général Quartier-Maître de l'État-Major de l'Armée du Caucase rapporta le 8 Janvier (N° 56170)* :

Le 6^e Corps a abandonné ses positions et s'est retiré en entier vers Sarikamich. A l'heure actuelle le dernier régiment est en train de partir et au 13 Janvier il n'y aura plus de soldats au sud du Shaftan-Dagh et de ce côté le front sera complètement découvert.

Le 1^{er} Corps aussi a pour la plus grande partie commencé le mouvement de retraite et je crains que les dernières unités du Corps abandonneront Erzindjian avant la date fixée.

Cependant le départ de nos troupes de ce point et son occupation par les Kurdes entraînera fatalement la violation de l'armistice par les Turcs et leur offensive sur tout le front. Il n'est pas douteux que l'occupation de la région d'Erzindjian par les Turcs aura comme suite notre abandon complet du front occidental.

Le 2^e Corps du Turkertan et le 5^e Corps caucasien ont aussi soulevé la question de départ du front. Le départ de nos troupes du front occidental entier entraînera fatalement, vu l'état actuel de l'armée du Caucase, l'abandon complet du territoire turc occupé par nous.

Autrement dit, l'abandon de la région d'Erzindjian équivaut à l'abandon de toute l'Arménie turque, c'est-à-dire à la perte de tout ce que nous avons acquis durant trois années de guerre victorieuse contre les Turcs.

Ceci me permet de vous prier encore une fois d'envoyer d'urgence des régiments arméniens, ne fût-ce que deux, qui nous permettront de stabiliser notre situation.

* Le Commandant du front, se voyant dans l'impossibilité de retenir les troupes russes, décida de mettre du moins de l'ordre dans leur départ et évacuation en Russie, pour empêcher ces masses de soldats débandés de pénétrer dans l'arrière-théâtre de guerre et de devenir une menace directe pour les populations de la Transcaucasie.

Le Commandant du 4^e Corps télégraphia le 13 Janvier (N^o 3461) :

Les transports, les étapes, les soldats, les établissements du corps partent en désordre. La débandade augmente chaque jour. Les régiments arméniens sont épuisés par le service de garde des établissements et des étapes. Sans envoi de l'arrière de troupes fraîches, ne peux répondre des conséquences.

Le Chef de l'État-Major de l'armée du Caucase télégraphia (N^o 33265) au Chef de l'État-Major du front :

Les soldats russes terrorisent les indigènes (Arméniens) et les forcent à partir avec eux en arrière.

Le tableau de la débandade était identique dans tous les corps. Cette cohue qui reflue en arrière devait être remplacée par les corps arméniens, encore en formation, auxquels incombait la lourde tâche de défendre avec leurs seuls moyens non seulement l'immense front, qui s'étendait de Baïbourt jusqu'à l'Azerbaïdjan persan, mais encore les forteresses, comme Erzeroum, Kars etc.*

Aussi, le 16 Janvier 1918, le Général Quartier-Maître du front du Caucase écrit au Général Nazarbékoff, Commandant du Corps arménien (N^o 23) :

La situation pénible sur le front et l'abandon des régions fortifiées créent un état particulièrement désastreux et m'obligent à donner l'ordre suivant aux commandants des forteresses :

« Le Commandant en Chef de l'Armée du Caucase vous
« ordonne, vu le départ du front des officiers et soldats russes,
« de confier la garde de la région de la forteresse aux troupes
« nationales. »

Cependant, la tâche du Corps arménien ne se bornait pas à l'occupation du front et des forteresses : il

* Il était convenu que les troupes géorgiennes occuperaient la région au nord de Baïbourt jusqu'à la Mer Noire.

avait en plus à garder toutes les communications et surtout les chemins de fer.

Le 21 Janvier la Direction du chemin de fer Kars-Merdének télégraphiait :

Les soldats russes de la brigade de chemins de fer, desservant la ligne Kars-Merdének, abandonnent le matériel, valant des millions de roubles, et arrêtent le mouvement. Demandons formation d'un bataillon de chemins de fer arménien et la transmission à celui-ci du matériel de cette brigade et de la ligne Kars-Merdének.

Dans son télégramme du 25 Janvier (N° 88), le Commandant du groupe d'Erzérourm indique qu'il est indispensable de prendre d'urgence des mesures pour remettre le chemin de fer d'Erzérourm entre les mains des Arméniens, à partir du 13 Février :

Si cette question d'importance vitale n'est pas réglée d'une manière satisfaisante jusqu'au 13 Février, les troupes arméniennes, occupant l'Arménie, seront forcées à l'abandonner, et il deviendrait impossible de continuer la lutte.

Cet exposé succinct ne nous permet pas de citer tous les documents officiels, dépeignant la situation au front.

Au Corps arménien, encore en formation, incombaît non seulement la lourde tâche de tenir le front, de desservir les voies de communication, les étapes, les forteresses, mais encore de prendre possession de l'immense matériel abandonné par les troupes russes et de le conserver.

La situation derrière le front de l'armée active n'était pas meilleure. Nous n'avons nullement l'intention de traiter en cet exposé l'orientation prise par chacun des nombreux peuples du Caucase par rapport aux

Turcs et à l'Entente*, mais nous ne pouvons passer sous silence certains faits en arrière du corps combattant arménien, rendant encore plus difficile la lutte inégale de ce dernier contre les Turcs.

Des bandes organisées, dirigées par des agents et émissaires turcs, commencèrent par la destruction de toutes les lignes fondamentales des derrières de l'armée.

Tout d'abord ce fut la ligne du chemin de fer Bakou-Tiflis qui fut fermée pour le trafic, ensuite ce fut le tour de la ligne Bakou-Grozni.

Plus près du front, la ligne Erivan-Djoulfa, d'importance capitale, fut paralysée et des raids furent effectués contre la ligne Tiflis-Alexandropol.

En même temps commencèrent les pogroms des villages arméniens par les Kurdes, d'abord dans la région de la province d'Erivan; mais le mouvement s'étendit bientôt, en prenant un caractère systématique dans les régions habitées par une population arméno-tatare mixte dans les gouvernements de Tiflis, d'Elisabethpol et de Bakou.

De nombreuses communautés arméniennes sollicitèrent l'exemption du service militaire de leur population masculine pour ne pas laisser leurs villages sans défense.

Ces pogroms de la population paisible arménienne devenaient de plus en plus fréquents et étaient évidemment organisés méthodiquement.

Les organisateurs de ces incursions poursuivaient le but de forcer la population masculine, capable de porter les armes, à rester chez elle, en paralysant ainsi

* Cette question est traitée dans le travail de A. Poidebard : « Rôle militaire des Arméniens sur le front du Caucase », p. 11 — Paris. Imprimerie Nationale 1920, et dans le livre de P. G. La Chesnais : Les peuples de la Transcaucasie pendant la guerre et devant la paix. Édition Bossard, 43, Madame, Paris, 1921.

le renforcement du corps arménien actif et en démoralisant les soldats qui en faisaient part et qui ne pouvaient ne pas être angoissés par la pensée que pendant qu'ils se battaient au front, leurs foyers restaient sans défense et étaient voués à la ruine et la destruction.

Les autorités en arrière du front ne disposant pas de moyens suffisants pour lutter contre l'anarchie, les émissaires tures purent en conséquence agir en toute liberté. D'autre part, il était impossible de demander au Corps arménien l'envoi de troupes du front pour rétablir l'ordre sur les derrières.

Cette situation força le Conseil National arménien à solliciter auprès du Haut Commandement du front* la formation d'unités spéciales pour le maintien de l'ordre en arrière, en gardant les voies de communication, et la défense de la population arménienne. Ces unités commençaient à se former, conformément aux ordres du Commandant en Chef du Front du Caucase en date du 23 et 29 Janvier et du 5 Février 1918, à Choulavéri (district de Bortchalou, dans la province de Tiflis), à Choucha (Haut-Karabagh, dans la province de Elisabethpol), à Akhalkalaki (province de Tiflis), à Nakhitchévan (province d'Erivan), à Elisabethpol, à Bakou, à Akhaltzik (province de Tiflis), à Tiflis, à Varouchane (district de Noukha dans la province de Elisabethpol).

Telles étaient les conditions dans lesquelles fut formé le corps arménien, et telle était la situation dans laquelle il se trouvait au moment où il dut supporter tout seul la lutte inégale contre des forces turques bien supérieures, mieux armées et plus solidement organisées.

Nous passons maintenant à l'examen de la situation sur le front du Caucase après son abandon par les troupes russes.

* Le Haut Commandement du front restait russe.

CHAPITRE XV

La Situation sur le Front de l'Armée après la Retraite des Troupes Russes

Au commencement de l'année 1918, l'armée russe avait complètement évacué ses positions sur le front caucasien. Ses derniers échelons passaient déjà par Erzéroum, Erivan, Djoulfa, ou se concentraient à Trébizonde, pour regagner la Russie, soit par terre, en chemin de fer, soit par mer.

Le front caucasien russe n'existait plus, et à partir de ce moment jusqu'à la fin du mois de mai 1918, c'est-à-dire pendant six mois, la petite armée arménienne dut soutenir à elle seule une lutte désespérée contre l'armée turque, en défendant un vaste front, d'une étendue de 400 km., allant de Kialkite par Erzindjian et Khnis jusqu'à Van.

Tout naturellement ce nouveau front, vu la faiblesse des forces dont on disposait, ne pouvait avoir l'aspect d'une position ininterrompue ; les circonstances, obligeaient le fractionnement de l'armée arménienne en détachements indépendants, sans liaison possible entre eux, pour défendre les principales approches probables des Turcs.

La répartition de ces détachements était la suivante :

Kialkite : Unités composées d'Arméniens volontaires de la région de Baïbourt.

Erzindjian : Le régiment d'infanterie d'Erzindjian de trois bataillons, formé de soldats arméniens ayant refusé de suivre les troupes russes dans leur retraite.

Erzérourm : Le régiment d'infanterie d'Erzérourm, formé par les Arméniens du pays, le 1^{er} régiment des tirailleurs arméniens et un bataillon du 4^e régiment de tirailleurs, venu d'Erivan.

Khnis-Kala : Le 2^e régiment de tirailleurs arméniens, le régiment de Khnis, le régiment de Kara-Kilissa, ces deux derniers mis sur pied par la population locale arménienne.

Ce groupe devait barrer l'intervalle entre Khnis et le Lac de Van.

Van : 5^e régiment de tirailleurs arméniens et deux régiments de Van, recrutés parmi les Arméniens de cette région.

Erivan : 3^e et 6^e régiments de tirailleurs arméniens (dont la transformation en régiments à trois bataillons touchait à sa fin) et un bataillon du 4^e régiment de tirailleurs.

Kars : Le régiment de cette forteresse (encore en formation).

Alexandropol : 7^e et 8^e régiments de tirailleurs arméniens et les unités de la défense de la zone de la forteresse — en formation.

En même temps se formaient, derrière ce front, des unités de cavalerie, d'artillerie, de troupes techniques, de destination auxiliaire, et les états-majors.

D'après les décisions du Commandant de l'armée russe, qui se trouvait encore à Erzérourm et dirigeait les opérations, les troupes du Corps géorgien devaient occuper la ligne Gumich-Khané-Trébizonde, au nord du front du Corps arménien.

Les Turcs, de leur côté, très bien renseignés sur l'état de décomposition dans lequel se trouvait l'armée

russe, cessèrent provisoirement tout acte d'hostilité, qui ne pouvait que retarder le progrès de son agonie.

Il était cependant plus que probable que les Turcs, renseignés sur le départ de l'armée russe et son remplacement par des troupes nationales, profiteraient du premier prétexte pour violer l'armistice et ouvrir les hostilités.

CHAPITRE XVI

La Défense de la Région d'Erzindjian.

Le 30 Décembre 1917 la région d'Erzindjian était défendue uniquement par des troupes arméniennes régulières et irrégulières, ne devant compter que sur leurs propres forces.

A ce moment le groupe d'Erzindjian ne consistait que d'un seul régiment d'infanterie (celui d'Erzindjian), d'un escadron de cavalerie volontaire, d'une batterie d'artillerie de campagne et d'une section d'artillerie de montagne. En tout, l'effectif ne dépassait pas 1.800 baïonnettes, 120 sabres, 4 canons de campagne, 2 pièces de montagne et 6 mitrailleuses. Le commandement en avait été confié au Colonel Morel, ancien chef d'état-major de la 7^e Division des Tirailleurs du Caucase qui avait suivi la retraite générale des troupes russes.

Ce groupe, renforcé par des détachements de partisans arméniens de cette région, avait comme tâche la défense de la région d'Erzindjian sur l'ancien front du 1^{er} Corps d'Armée du Caucase, qui avait quitté ses positions et s'était retiré pour rentrer en Russie après la signature de l'armistice.

Ce front, d'une étendue de 70 km. à vol d'oiseau, allait de Erzindjian à Fam. D'après les prévisions de l'État-Major de l'Armée, ce groupe ne devait trouver devant lui comme adversaires que des Kurdes, les conditions du climat et du terrain rendant une attaque de la

part de l'armée turque peu probable, vu que tous les cols étaient bloqués par une neige profonde. Il fallait à tout prix gagner du temps pour permettre aux Arméniens de terminer la formation des unités de leur Corps National. Il devait se replier sur Erzéroum en cas d'une offensive de forces ottomanes supérieures.

Le gros de ce groupe avait été concentré à Erzindjian, avec une ligne d'étapes établie jusqu'à Mamakhatoune.

Des petits détachements de volontaires occupaient Kardjil, Mamakhatoune et Sour-Piran, ce dernier fermant le débouché du défilé de Tchélik vers la vallée d'Erzindjian.

Fam était occupé par un bataillon, qui couvrait Mamakhatoune du côté sud.

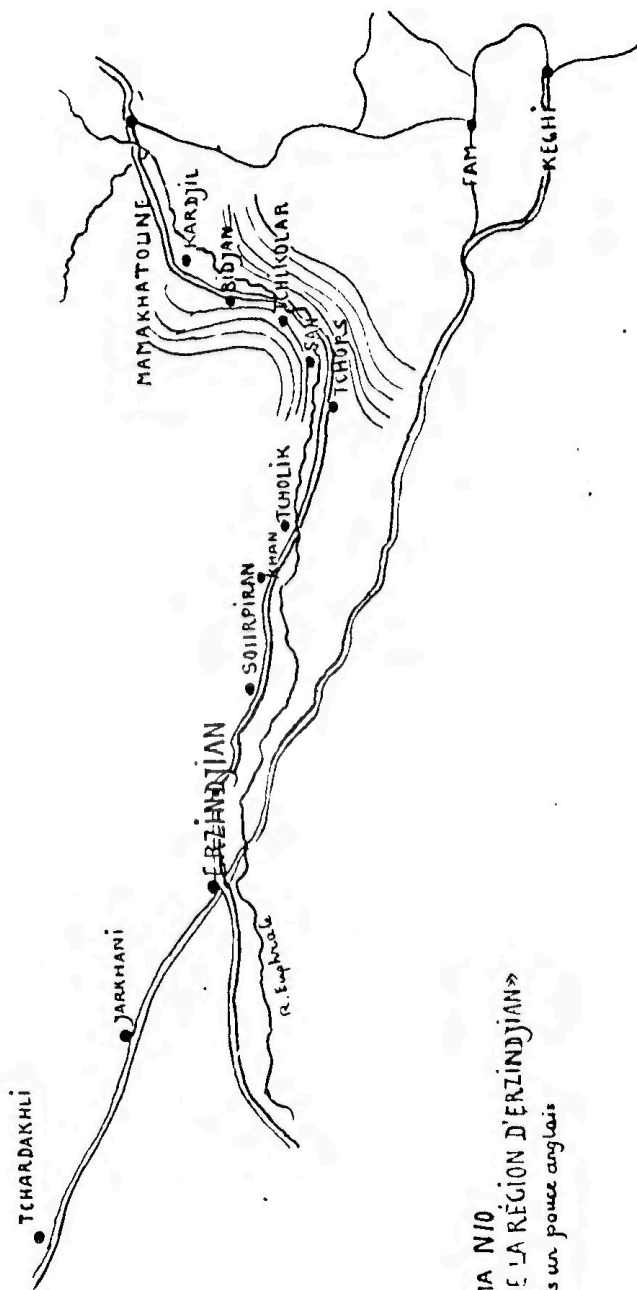
La liaison de ce groupe avec l'État-Major de l'Armée (à Erzéroum) laissait beaucoup à désirer. Le télégraphe ne fonctionnait plus, les employés russes étant partis, et les Kurdes coupaient les fils du téléphone.

La liaison par des cavaliers sur la route d'étapes jusqu'à Mamakhatoune ne put être maintenue que jusqu'au 23 Janvier, les Kurdes faisant constamment des incursions sur cette ligne, et le groupe peu nombreux d'Erzindjian, chargé avant tout de la défense du front, se trouvait dans l'impossibilité absolue d'envoyer des expéditions en arrière pour sauvegarder sa ligne de communication.

Ainsi, vers la fin de Janvier 1918, le groupe d'Erzindjian se trouvait complètement isolé, séparé de la forteresse d'Erzéroum par une distance de 150 km.

Les forces arméniennes avaient scrupuleusement observé toutes les clauses et stipulations de l'armistice, mais des symptômes inquiétants faisaient craindre sa violation par les Turcs.

Déjà dans ses lettres, adressées au Commandant de l'Armée du Caucase, le Général Odichélidzé, et au



SCHEMA N°10
« LA DEFENCE DE LA REGION D'ERZINDJIAN »
20 km dans un pouce anglais

Commandant du Front, le Général Prjévalsky, en date du 22 Janvier 1918, le Commandant en Chef de l'armée turque, Véhib Pacha, s'était plaint des soit-disant atrocités commises par les Arméniens sur la population musulmane de la région d'Erzindjian et avait exprimé des doutes que les unités arméniennes, qui « remplaçaient les troupes russes, retirées du front », fussent capables de rétablir l'ordre dans cette région.

Les lettres de Véhib Pacha du 1^{er} et 11 Février au Général Odichélidzé ne permettaient aucun doute sur le désir des Turcs de chercher un prétexte pour envahir la région d'Erzindjian.

Il eut suffi pour cela d'envoyer une expédition quelconque contre les bandes kurdes qui inquiétaient la ligne de communication du groupe d'Erzindjian, pour que cela fût interprété par les Turcs comme acte de violence envers la population musulmane et de violation de l'armistice.

Les renseignements des agents ne laissaient plus aucun doute sur l'intention des Turcs d'envahir le territoire de l'Arménie turque, abandonné par les troupes russes.

De pair avec la tendance agressive des Turcs, qui devenait de jour en jour plus manifeste, une recrudescence de la guérilla kurde se faisait remarquer surtout sur les derrières du groupe.

Ainsi des attaques successives furent dirigées le 27 et 28 Janvier contre Sour-Piran, occupé par un détachement de 60 Arméniens.

Grâce à des renforts envoyés en hâte : une compagnie d'infanterie, un escadron de cavalerie et deux canons, pris sur l'effectif du groupe d'Erzindjian, ces attaques purent être repoussées, les Kurdes laissant 65 morts sur le terrain.

Mais ce n'était que le commencement des attaques

contre ce point stratégique important, et bientôt (le 2 Février) le commandant du groupe se vit forcé de détacher encore de sa réserve deux compagnies d'infanterie et un escadron de cavalerie pour protéger ses lignes de communication.

Ces troupes eurent à soutenir un combat contre des bandes kurdes près du village de Khan, à 25 km. à l'est d'Erzindjian, et vu la supériorité en nombre des agresseurs, le Commandant du groupe leur envoya encore deux compagnies comme renfort.

Mais le 3 Février toutes ces unités furent brusquement rappelées à Erzindjian, sans avoir eu le temps de désarmer les Kurdes et de rétablir les communications avec cette ville, car, d'après des informations sûres, une attaque générale turque, qui devait être appuyée par un soulèvement de la population contre la faible garnison de la place, était imminente.

La situation de ce groupe, séparé par une distance de 150 km. d'Erzérourm, affaibli par l'envoi de nombreux détachements, ses arrières menacées, le ravitaillement impossible, sans liaison avec le Commandant en Chef, était devenue des plus critiques.

Une résistance prolongée contre les forces turques qui s'avançaient paraissait hors de question; il ne s'agissait donc que de gagner le temps nécessaire pour terminer la formation des diverses unités et la mobilisation du Corps arménien.

Le 10 Février, vers midi, une compagnie turque apparut subitement devant le poste de Tchardakli, sur la chaussée menant à Sivas.

Le chef du poste l'arrêta et demanda des explications sur son apparition, pendant l'armistice, en zone neutre.

L'officier turque s'excusa en disant que dans le brouillard sa compagnie s'était égarée au cours d'une manœuvre de troupes.

Le poste de Tchardakli fut renforcé tout de suite, mais le 12 Février il fut attaqué et obligé de se retirer vers le village de Iarkhani.

Ce même jour le Général Prjévalsky, Commandant en Chef du Front du Caucase, et le Général Odichélidzé, Commandant de l'Armée du Caucase, reçurent de Véhib Pacha un télégramme (N° 1020), insistant de nouveau sur les atrocités commises par les Arméniens et qui l'obligeaient de faire avancer ses troupes pour protéger la population musulmane. « Je puis vous assurer, ajoutait-il, que le traité d'Erzindjian (provisoire) reste entièrement en vigueur; une seule clause, celle des lignes de démarcation, perd son effet par suite du départ des troupes russes. »

Cette déclaration fut suivie par la marche en avant des troupes turques, qui furent reconnues comme appartenant à la 36^e division, qui déclenchait son offensive du côté de Kémakh.

Le commandant du groupe n'avait à lui opposer que 1.000 baïonnettes, 120 sabres et 6 canons; le reste avait été absorbé par la garde des lignes de communication.

Cette disproportion des forces imposait la nécessité de se retirer à temps sur Erzéroum, en évitant, si possible, tout engagement sérieux.

Le 13 Février, à l'aube, les avant-gardes turques s'avancèrent simultanément sur les chaussées de Sivas et de Kémakh.

Les unités turques en marche, après avoir atteint une ligne qui passe à 10 km. à l'ouest d'Erzindjian, essayèrent de contourner cette ville pour se porter sur les derrières du groupe.

La cavalerie ennemie, avançant sur la chaussée de Kémakh, contourna la ville par le sud, tandis que des colonnes d'infanterie se dirigeaient vers le nord.

Le Commandant du groupe se trouvait dans l'impossibilité de s'opposer à cette manœuvre de l'ennemi. Pour éviter l'encerclement, il donna donc l'ordre, à 10 h. du matin, aux trains et aux réfugiés arméniens d'évacuer la ville.

La première journée de marche, jusqu'à l'étape de Khan, fut organisée en deux colonnes, sur deux routes parallèles : les réfugiés, sous la couverture de deux compagnies d'infanterie, d'un escadron de cavalerie et de deux canons, par la route nord ; le gros de la garnison, 6 compagnies d'infanterie, avec 4 canons et les trains, par la route sud.

A 14 heures le groupe lui-même quitta Erzindjian, laissant comme arrière-garde à l'extrémité ouest de l'enceinte de la ville deux compagnies, qui à leur tour se replièrent à 15 heures.

La cavalerie ennemie, surtout les Kurdes, se mirent à la poursuite des colonnes en retraite, mais furent partout repoussés.

Vers 19 h. les forces principales du groupe se concentrèrent à Khan. Laisant passer en avant les réfugiés, elles se remirent en marche après un repos de deux heures et arrivèrent à l'étape de Tchélik à 4 heures du matin du 14 Février, ayant fait en un seul jour plus de 40 kilomètres.

Cette marche en pleine nuit, sur une route couverte par une couche épaisse de neige, avait été excessivement pénible, et rendue encore plus difficile par la nécessité de repousser des attaques de la cavalerie kurde. Les fourgons, le long de pentes escarpées, versaient dans l'Euphrate ou s'enfonçaient dans la neige. Les hommes gelaient. La retraite coûta la vie à plus de 100 réfugiés, qui périrent en route.

Après un repos de quelques heures, la marche reprit, mais cette fois sous la menace de la cavalerie turque qui s'avancait d'une manière inquiétante.

Le 14 Février, à 13 h., le groupe, formant maintenant une seule colonne, se dirigea vers Tchors. L'ordre de marche était en accord avec la situation dans laquelle on se trouvait. A l'avant-garde, une compagnie d'infanterie, ensuite l'artillerie avec sa couverture (1 compagnie), puis, suivant à une distance d'un demi-kilomètre, le train des convois et les réfugiés, couverts par 3 compagnies et un escadron, avec une demi-compagnie de chaque côté pour garder les flancs. L'arrière-garde était composée de quatre compagnies.

Vers 16 heures, après une marche constamment entravée par les attaques des Kurdes, l'avant-garde était arrivée à 8 km. de Tchors. Le terrain ici représente un profond vallon d'une longueur d'un km., dont les deux débouchés ne sont que des gorges, au milieu de rochers abrupts, tombant à pic dans l'Euphrate.

Ce vallon a été plus d'une fois le théâtre de massacres sanglants, et quand au mois de Février 1916 les Turcs avaient été obligés d'abandonner la forteresse d'Erzéroum, des centaines d'entre eux furent massacrés traîtreusement et pillés par ces mêmes Kurdes de Der-sime, qui maintenant étaient leurs alliés.

A peine la compagnie de l'avant-garde s'était-elle engagée dans le défilé, qu'elle tomba sous le feu d'un ennemi invisible, embusqué sur les hauteurs environnantes. L'avant-garde, renforcée par une compagnie d'infanterie et deux canons, reçut l'ordre de débayer le chemin pour le gros de la colonne, qui avait été arrêtée à l'entrée du défilé. Il fallait se hâter pour déloger l'ennemi qui barrait la route, car déjà la cavalerie turque, du côté de Khan, avait commencé à harceler l'arrière-garde du groupe. Le commandant de ce dernier, après avoir de nouveau renforcé l'avant-garde par une compagnie d'infanterie et la cavalerie volontaire de Mourad (partisan arménien bien connu), se mit à la tête de ces

troupes et les lança à l'attaque des hauteurs qui barraient la sortie du défilé.

Cette brusque attaque déconcerta les Kurdes et vers les 17 h. 1/2 la route était libre et à 20 h. les troupes firent leur entrée à Tchors. Leurs pertes montaient à 25 tués et 80 blessés; parmi les réfugiés on comptait 40 blessés.

Une halte d'un jour à Tchors donna quelque répit à la troupe et aux réfugiés tant éprouvés, et la compagnie de Tchors, qui gardait la ligne de communications, se joignit au groupe.

La route entre Tchors et Bidjan traverse un défilé étroit, d'une longueur de 15 km., très favorable aux embuscades. Pour pouvoir le passer avant l'aube, le groupe quitta Tchors le 16 Février à minuit. Pour se prémunir contre toute attaque kurde, deux compagnies devaient occuper deux vallons débouchant dans ce défilé du côté des villages de San et de Tchikolar, tandis qu'une compagnie et demie reçut l'ordre de garder le premier pont sur l'Euphrate, à 5 km. de Tchors, et une demi-compagnie le second pont sur ce même fleuve à 7 km. de Bidjan.

Le groupe quitta donc Tchors à minuit le 16 Février. Au commencement la retraite ne fut pas inquiétée par l'ennemi, mais à 2 h. 1/2 du matin on reçut la nouvelle que le deuxième pont sur l'Euphrate, incendié probablement dès la veille au soir par les Kurdes, était en feu et qu'une partie s'était déjà écroulée.

A 3 h. le gros du groupe avec les réfugiés arrivèrent devant le pont qui finissait de brûler.

A cet endroit le fleuve coule entre des berges hautes et abruptes. Il ne pouvait être question de le faire traverser la nuit, sous la pression de l'ennemi, par les convois. Il fallut donc se résoudre à les abandonner et à transporter à bras d'hommes les blessés et les malades.

Enfin, entre 8 et 10 h. du matin, les troupes arrivèrent, après avoir passé l'Euphrate au gué, à Bidjan, ayant eu à repousser plusieurs attaques kurdes.

Les pertes de ce jour (le 16 Février) étaient de 28 tués et 61 blessés, mais le nombre de ceux qui avaient eu des membres gelés était beaucoup plus considérable et s'élevait à 40 % pour la troupe et à 50 % pour les réfugiés.

Après avoir donné les premiers soins aux malades et blessés, la retraite fut continuée, en laissant à Bidjan, comme arrière-garde, un détachement de 3 compagnies d'infanterie avec 5 canons. A 15 h. le groupe entra à Kardjil. Continuant la marche le 17 Février, la troupe et les réfugiés arrivèrent vers les 13 h. à Mamakhatoune et placèrent des gardes sur les passages de l'Euphrate.

A Kardjil et à Mamakhatoune, 2.000 nouveaux réfugiés se joignirent aux troupes. Il fallait songer tout d'abord à leur évacuation en arrière, car ils gênaient les mouvements des troupes, entravaient les opérations et réduisaient les troupes, par ailleurs numériquement faibles, au rôle d'escorte de ces milliers de vieillards, femmes et enfants.

Le 18 Février les réfugiés furent évacués et le 19 l'on passa de Mamakhatoune à Yénikeuï, laissant dans le premier une arrière-garde.

Il ne fallait plus compter sur une résistance sérieuse de ce groupe, peu nombreux et épuisé par tant de privations et de fatigues. D'autre part il était impossible de tirer des renforts de la garnison d'Erzéroum, qui se suffisait à peine à elle-même, et quant aux formations en arrière du front, elles étaient loin d'être achevées.

Dans ces conditions, le groupe reçut l'ordre de se replier sur Erzéroum, et, basé sur cette forteresse, de contenir l'avance des Turcs.

Le 24 Février il fit son entrée dans Erzéroum. Pour défendre la forteresse du côté de Mamakhatoune et

de Baïbourt, un bataillon de faible effectif (400 baïonnettes), renforcé par les partisans de Sépouh (Arméniens), qui s'étaient repliés de Kialkite et Baïbourt en même temps que le groupe d'Erzindjian, occupa le village de Kortchma. Un autre bataillon de la même force occupa le village de Taki-Darassi, situé à 12 km. au sud-ouest d'Erzéroum.

Ici le groupe d'Erzindjian fut dissous et reformé sous le nom de régiment d'Erzindjian. Il fut englobé, plus tard dans la 1^{re} brigade de la Division d'Andranik, en même temps que le régiment d'Erzéroum, composé d'Arméniens de la région. Nous avons parlé de cette Division dans le chapitre « Formation du Corps d'Armée arménien ».

* * *

Telle fut l'odyssée du groupe d'Erzindjian, qui s'aquitta de la tâche qui lui avait été donnée autant que le lui permettaient ses forces et la situation générale.

N'étant pas assez fort pour pouvoir garder tout le front, découvert par la retraite du 1^{er} Corps d'Armée Caucasien russe, il retint, jusqu'à la dernière limite, Erzindjian et toutes les étapes sur les routes de Mamakhatoune, Fam et Kardjil.

Jeté à 150 km. au devant d'Erzéroum, coupé de sa base, il réussit, avec ses faibles forces éparpillées sur une grande étendue, dans les conditions pénibles d'une campagne d'hiver rigoureux et harcelé continuellement par l'ennemi, à barrer la route sur Erzéroum et à donner à l'arrière la possibilité de s'organiser et de former de nouvelles unités, à évacuer le territoire et à couvrir la retraite de milliers de réfugiés.

CHAPITRE XVII

La Défense de la Région d'Erzéroum.

Le groupe des unités d'Erzéroum, formé par la fusion du groupe d'Erzindjian avec la garnison d'Erzéroum, comprenait :

LA 1^{re} BRIGADE ARMÉNIENNE D'INFANTERIE

	Batail.	Batt.	Esc.	Baïon.	Cav.	Canons
Rég. d'Erzéroum	2	—	—	600	—	—
— d'Erzindjian	3	—	—	1400	—	—
Groupe d'artil. de montagne	—	2	—	—	—	8
Unit. de la 1 ^{re} div. de Tir. Arméniens	—	—	—	—	—	—
1 ^{er} Rég. de Tirail.	2	—	—	500	—	—
1 bat. du 1 ^{er} Rég. de Tirailleurs	1	—	—	300	—	—
1 bat. de marche d'Erzéroum	1	—	—	300	—	—
Unités de volont.	—	—	3	—	400	—
Total :	9	2	3	3100	400	8

A ce groupe, numériquement si faible, incombait la tâche d'arrêter l'offensive de forces ennemies de beaucoup supérieures contre la Transcaucasie, et de défendre la région d'Erzéroum.

Il est vrai qu'au commencement les Turcs n'opéraient du côté d'Erzindjian qu'avec 2 régiments d'infanterie, 2 escadrons de cavalerie et 2 batteries de montagne. Toutes ces unités appartenaient à la 36^e Division. Mais, suivant les circonstances, elles pouvaient être facilement

renforcées par les unités de toute l'armée turque opérant sur le front caucasien, qui d'autre part jouissait de l'avantage de pouvoir manœuvrer à son aise, après l'abandon de ce théâtre de guerre par les troupes russes.

Le 23 Février, des patrouilles à cheval de la 36^e Division turque firent leur apparition devant Yénikeuï et Achkala, tandis que des détachements d'avant-garde de cette même division étaient signalés à Mamakhatoune et au col de Koup-Dagh. Au cours de l'avance de cette Division, elle fut renforcée par la population kurde, qui leva jusqu'à 3.500 cavaliers armés.

*
* *

Avant de procéder à la description des opérations proprement dites, il est nécessaire d'examiner ici dans son ensemble la situation comme elle se présentait à cette époque sur le théâtre en général et dans la région en question en particulier. Les troupes régulières turques étaient efficacement appuyées non seulement par les Kurdes, mais par toute la population musulmane. Rien que dans la région de la forteresse d'Erzérourm, on comptait jusqu'à 20.000 Musulmans, dont près de 7.000 étaient armés. A Erzérourm même existait publiquement la « Société Nationale Musulmane », créée immédiatement après la Révolution russe et l'écroulement du front.

Cette société était l'organe central de tous les Musulmans de la région et se trouvait en liaison secrète étroite avec l'état-major turc qui dirigeait les préparatifs du soulèvement.

Le commandant arménien était bien renseigné sur l'activité dangereuse de cette organisation, mais, ne disposant pas de forces suffisantes, il se voyait dans l'impossibilité d'avoir recours à des mesures énergiques et craignait de compliquer davantage la situation critique, due au départ de l'armée russe.

La région fortifiée d'Erzérourm, aménagée par le génie russe en vue d'une résistance prolongée, ne correspondait maintenant en rien aux forces qui devaient la défendre. La nécessité de garder au moins les points tactiques d'importance menait à l'éparpillement et l'affaiblissement des troupes, sans compter que le groupe devait fournir par jour jusqu'à 300 hommes pour la garde des divers établissements et administrations de la forteresse.

L'artillerie d'Erzérourm comptait environ 400 canons de campagne et de forteresse, d'un calibre de 7,7 à 15 cm. ; mais pour les desservir on ne disposait que de 40 officiers et 400 soldats. Outre cela, durant la période de la révolution, tout ce matériel et son installation avaient beaucoup souffert et étaient devenus presque inutilisables.

De toutes ces 400 pièces, seuls 16 canons de campagne étaient en état de servir et d'ouvrir le feu ; le reste, ainsi que des pyramides entières d'obus, gisaient sous une couche profonde de neige, que personne ne s'était soucié à déblayer.

Toute l'installation du génie de la forteresse se trouvait dans le même état.

En fait de ravitaillement, la région avait déjà été épuisée par l'armée russe. On dut avoir recours aux réserves de la forteresse même, mais les magasins avaient été pillés partiellement par les soldats russes, qui passèrent par Erzérourm durant deux mois ; et il fallait encore nourrir la foule des réfugiés, qui étaient entrés à Erzérourm à la suite de l'armée.

Pour les chevaux, il ne restait plus que du foin, et encore en quantité restreinte, sans aucun espoir d'en recevoir de l'arrière ; aussi ces pauvres bêtes ne pouvaient-elles plus fournir du travail utile.

Le moral des troupes avait été mis à l'épreuve par des bruits qui circulaient au sujet de négociations de paix avec la Turquie, car les Turcs, tout en reprenant

l'offensive pour entrer en possession d'Erzéroum et reconquérir toute l'Arménie turque, prirent en même temps l'initiative d'entamer des négociations de paix.

Le 23 Février, le jour même de l'ouverture du Seim, le Commissariat Transcaucasien reçut un radio du Général Fèrik Véhib Pacha, Commandant de l'armée turque sur le front caucasien, l'informant, au nom du Gouvernement turc, que ses plénipotentiaires étaient prêts à partir de Constantinople pour Tiflis dans le but de déterminer les conditions préliminaires pouvant servir de base à la conclusion de la paix et à la reconnaissance du Gouvernement Transcaucasien.

Pour bien comprendre cette proposition du Gouvernement turc, il faut se rappeler que déjà le 14 Janvier une lettre en date du 9 Janvier, N° 430, signée par Véhib Pacha, avait été reçue par le Général Odichélidzé, Commandant de l'Armée du Caucase, dans laquelle le général turc disait :

« Le Général Enver Pacha est désireux de savoir par quels moyens les relations avec le Gouvernement Caucasien Indépendant peuvent être reprises et quelles sont les bases que le Gouvernement Caucasien Indépendant pourrait suggérer en vue de renouveler les relations de paix entre les deux pays.

C'est dans ce but que Son Excellence me propose d'envoyer dans la capitale du Gouvernement Caucasien, dans cette intention favorable, une commission de délégués, considérant cet envoi comme utile au point de vue de l'établissement proche d'une paix équitable, désirée des deux côtés. »

Le Commissariat Transcaucasien ne put répondre à cette proposition qu'au bout de deux semaines.

Le 17 Janvier, l'Assemblée Générale du Centre régional du Soviet des délégués des Ouvriers, Soldats et Paysans avait décidé tout d'abord que la Transcaucasie, faisant partie de la République Russe, ne pouvait entamer des pourparlers de paix qu'après avoir reçu des pouvoirs

de l'Assemblée Constituante, qui venait de se réunir à Moscou. Mais comme, peu de temps après, l'Assemblée Constituante avait été dispersée par les Bolchéviks, le Commissariat Transcaucasien, d'accord avec le Présidium du Centre régional et des représentants des Conseils nationaux, décida, dans sa séance du 28 Janvier, d'inviter pour le 13 Février à une conférence à Tiflis les représentants de l'Ukraine et de la Fédération Sud-Est, ces derniers n'ayant pas reconnu le Gouvernement Bolchéviste, et de délibérer avec eux sur les propositions turques.

C'est dans ce sens que le Gouvernement Transcaucasien envoya le 28 Janvier sa réponse au Général Férîk Véhib Mehmed, en indiquant que :

« Le Gouvernement Transcaucasien doit concorder ses démarches, tendant à la liquidation de la guerre, avec les opinions et les vues des autres gouvernements autonomes de la République Panrusse, intéressés au même degré que le Gouvernement Transcaucasien à la conclusion de la paix : »

La lettre disait plus loin que, vu ces circonstances, la réponse définitive aux propositions du Gouvernement turc serait donnée dans un délai de trois semaines.

Cependant cette conférence projetée à Tiflis avec les gouvernements autonomes des territoires de la République Panrusse, voisins de la Transcaucasie, ne put avoir lieu.

Le Gouvernement de la Fédération Sud-Est trouva la date annoncée trop rapprochée à cause de l'interruption des communications, et la réponse du Gouvernement de l'Ukraine ne fut jamais reçue.

Le Commissariat Transcaucasien décida donc de mener les pourparlers indépendamment, et télégraphia le 19 Février 1918 au Général Férîk Véhib qu'il était prêt à entamer les négociations, mais que les directives fonda-

mentales et les conditions de la paix devaient être élaborées par le Seim Transcaucasien, seul organe représentant toute la Transcaucasie, qui devait se réunir à Tiflis le 23 Février.

C'est à ce télégramme que le Général Férik Véhib Pacha avait répondu le 23 Février, en disant que les délégués turcs étaient prêts à se rendre de Constantinople à Tiflis pour entamer les négociations de paix.

Comme nous l'avons vu, la Transcaucasie n'e s'était pas séparée de la Russie, mais, ne voulant reconnaître le pouvoir bolchévique, avait seulement fondé un gouvernement provisoire et était désireuse d'agir en accord avec les intérêts et les points de vue de la Fédération Sud-Est et de l'Ukraine. Les Turcs de leur côté et avec eux les Puissances Centrales, voulaient profiter de cette situation pour forcer la Transcaucasie à proclamer son indépendance.

La lettre du Général Véhib Pacha en date du 16 Janvier, adressée au Général Odichalidze, commandant l'Armée du Caucase, et reçue par le Gouvernement à Tiflis le 14 Février 1918, est très caractéristique sous ce rapport.

Dans cette lettre Véhib Pacha, muni des pouvoirs nécessaires, invite le Gouvernement Transcaucasien à envoyer des plénipotentiaires à Brest-Litovsk, où les délégués des Puissances de l'Europe Centrale feraient tout leur possible pour que le Gouvernement Transcaucasien soit reconnu indépendant.

Comme on le sait, c'est la politique imposée par les Puissances Centrales qui prit le dessus. La Transcaucasie, n'ayant pas reconnu le pouvoir soviétique, qui était prêt à céder à la Turquie une grande partie de son territoire et qui ne tenait aucun compte des intérêts de ce pays et des peuples qui l'habitaient, avait en vain songé à continuer la lutte avec l'appui de la Russie du

Sud. Les circonstances la forçaient d'accepter la proposition turque et d'entamer indépendamment les négociations préliminaires de paix, espérant pouvoir sauver de cette manière l'intégrité de son territoire.

Dans sa séance du 1^{er} Mars 1918 le Seim adopta unanimement les bases des négociations de paix.

En voilà l'essence :

1^o Le Seim Transcaucasien, dans les conditions présentées, se considère pleinement autorisé à conclure la paix avec la Turquie.

2^o Le Seim Transcaucasien, en entamant les négociations, poursuit le but de conclure une paix définitive avec la Turquie.

3^o Le rétablissement de la frontière d'État entre la Russie et la Turquie, existante au moment de la déclaration de la guerre en 1914, doit servir de base au traité de paix.

4^o La Délégation doit défendre le droit d'autodétermination pour l'Anatolie Orientale et en particulier faire reconnaître l'autonomie de l'Arménie turque, sous la souveraineté de la Turquie.

La composition de la délégation fut décidée le lendemain. Elle comptait comme membres cinq Musulmans, quatre Géorgiens et deux Arméniens.

Considérant comme indésirable la présence de délégués turcs à Tiflis durant la continuation des opérations militaires sur le front, le Commissariat Transcaucasien exprima le désir, par télégramme en date du 25 Février, adressé au Commandant des Armées turques sur le front caucasien, de convoquer la Conférence à Trébizonde ou tout autre endroit à son choix.

Mais le départ de la délégation pour Trébizonde dut être ajourné, au reçu de la nouvelle de la signature, le 3 Mars, du traité de paix de Brest-Litovsk d'après lequel Batoum, Kars et Ardahan passaient à la Turquie.

Dépourvue de toute indication concernant la politique que le Gouvernement Ottoman comptait poursuivre dans la suite, la délégation se vit obligée d'attendre à Tiflis la réponse à ses dépêches, envoyées simultanément à Trébizonde et au Grand Quartier Général turc, pour élucider ce point.

Ce n'est que le 7 Mars que la délégation apprit que les délégués turcs étaient attendus ce jour même à Trébizonde; elle partit donc tout de suite pour cette ville et y arriva le lendemain.

Mais les délégués turcs avaient retardé leur arrivée intentionnellement; ils n'arrivèrent que le 12 Mars et la conférence commença le 14.

*
* * *

Nous avons déjà indiqué plus haut que pour couvrir Erzéroum du côté de Baïbourt et de Mamakhatoune, une avant-garde, composée d'un bataillon de faible effectif avec 2 canons de montagne et 200 cavaliers, avait été placée près du village de Kortchma, à l'intersection des routes Erzéroum-Baïbourt et Erzéroum-Mamakhatoune.

Cette avant-garde avait placé des patrouilles à Achkala et au col de Yénikeuï, qui, sous la poussée de l'ennemi, se replièrent, le 25 Février, sur Kortchma.

Le matin du 27 Février l'avant-garde ennemie, forte de 400 baïonnettes, 2 canons de montagne et 300 cavaliers kurdes, attaqua l'avant-garde arménienne, mais fut repoussée après un combat de 3 heures.

Le 28 Février, l'avant-garde arménienne, sous la pression de forces ennemies supérieures, et menacée d'être contournée du côté de Yénikeuï, fut contrainte à se retirer sur Aladja. Le 2 Mars elle continua sa retraite vers Ilidja, dans le rayon de la forteresse.

Pour renforcer le détachement d'Ilidja, le Commandant de la forteresse, le Général Andranik* porta en avant une partie du 1^{er} Régiment de Tirailleurs Arméniens (500 baïonnettes), tandis que le détachement même, pour couvrir son flanc droit, occupa le village Araz et ensuite la ligne Artchik-Issavank.

Des bandes de Musulmans armés, qui s'étaient concentrées au nord-ouest d'Erzéroum dans l'intention de se joindre aux Turcs, furent repoussées et dispersées, mais on n'avait pas réussi à s'en débarrasser dans la partie sud-ouest de la région fortifiée, lorsque les Turcs commencèrent leur concentration devant le front des détachements de Ilidja et de Taki-Darassi, qu'ils attaquèrent dans la suite.

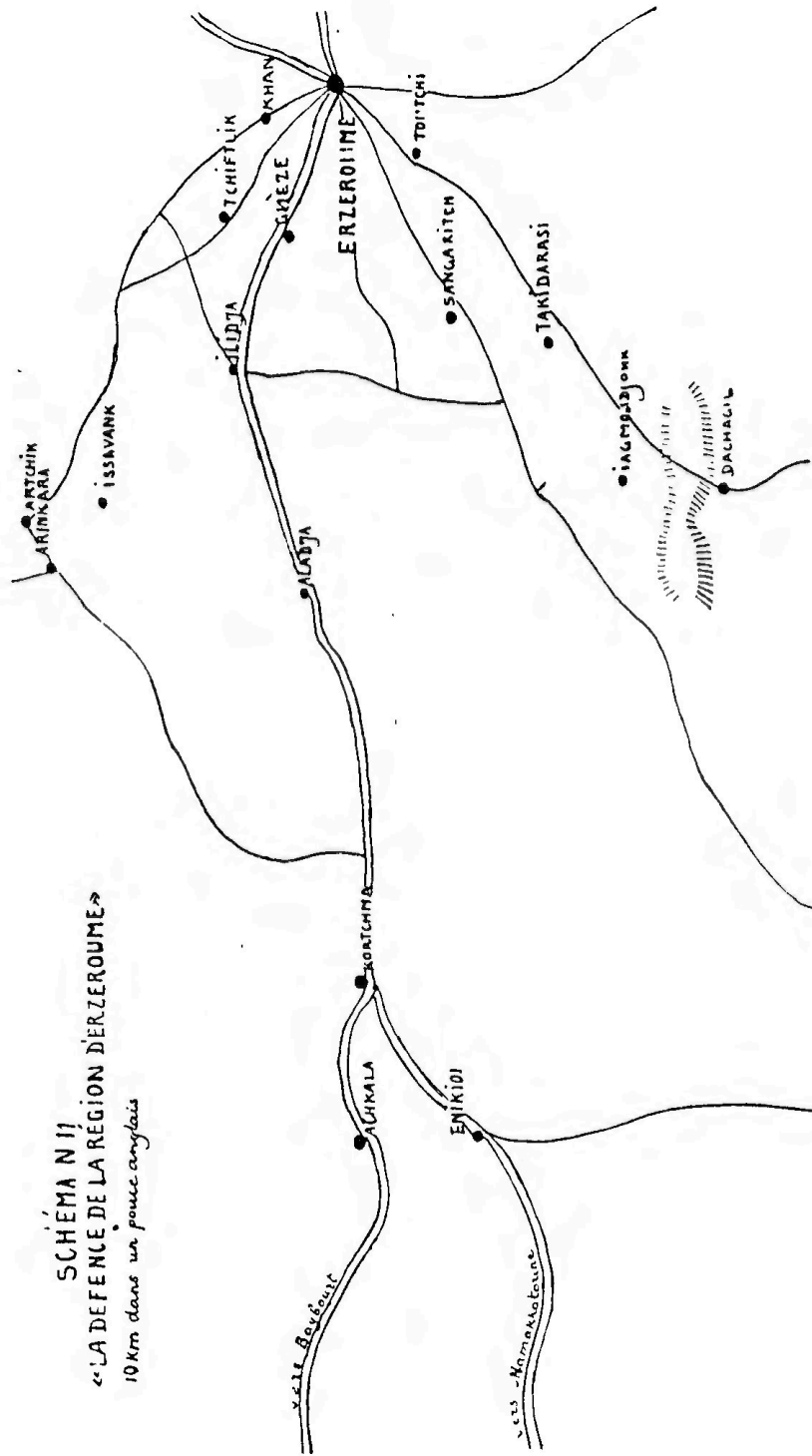
La faible garnison d'Erzéroum avait devant elle la 36^e Division d'Infanterie turque, bientôt renforcée par des troupes turques venant du côté de Baïbourt et d'Erzindjian.

Le 8 Mars, vers midi, l'ennemi commença son avance du côté d'Arinkara contre le flanc droit du détachement d'Ilidja, près du village d'Artchik, mais fut repoussé. Il se retira sur la position occupée avant l'attaque.

La concentration des troupes turques à Aladja

*Nommé Commandant de la Division Indépendante Arménienne, Andranik arriva le 3 Mars et fut nommé Commandant de la région fortifiée d'Erzéroum. L'État-Major de l'Armée Russe avait quitté Erzéroum le 25 Février et transporté son Q. G. à Sarikamiche. La nomination d'Andranik, célèbre partisan, comme commandant de division et de la région fortifiée, n'avait rien d'extraordinaire dans cette période de pleine révolution, caractérisée par l'effondrement de la discipline, le déclin du moral des combattants et la lassitude générale. Il fallait avoir recours au vieux héros national, qui seul pouvait relever le moral des masses et les conduire au combat. Par ordre du Commandant en Chef des troupes du front Caucasiens, Andranik fut promu au grade de général, avec un État-Major composé d'officiers brevetés et de techniciens.

SCHEMA N°1
 « LA DEFENSE DE LA REGION D'ERZEROUIME »
 10 Km dans un pouce anglais



continua pendant les journées du 9 et 10 Mars, et le 11 Mars, à l'aube, elles reprirent l'offensive contre le front du détachement d'Ilidja.

A 9 h. du matin déjà, la supériorité numérique de l'ennemi se fit sentir. Voyant les Turcs manœuvrer avec l'intention évidente de contourner ses flancs, le Commandant du détachement se décida, vers midi, à la retraite vers le village de Guèze, dans la proximité immédiate de l'enceinte de la forteresse, et occupa le village de Khan.

Renforcé par un bataillon, envoyé au secours par le commandant de la forteresse, le détachement délivra une contre-attaque pour réoccuper les hauteurs du village Guèze, mais elle échoua.

Ce jour-là le détachement d'Ilidja perdit en tués et blessés 130 hommes.

Simultanément, la lutte s'engagea à Taki-Darassi. Une colonne ennemie de 2000 hommes (y compris les cavaliers kurdes) se dirigeait du côté de Kighi, dans la direction de Taki-Darassi-Erzéroum.

L'ennemi s'était concentré vers le 25 Février à Dachaghil et semblait se maintenir dans une attitude passive; mais il avait envoyé par le col de Shaïtan-Dagh, vers le village de Yagmoudjouk, une centaine de Kurdes, pour observer le détachement de Taki-Darassi.

Le détachement de Taki-Darassi ne comptait que 250 baïonnettes, 4 mitrailleuses et 50 cavaliers. La liaison avec le détachement d'Ilidja était maintenue par des patrouilles au village de Sangaritch, mais dès le 6 Mars cette liaison fut interrompue. Les patrouilles furent attaquées par une force ennemie d'environ 300 hommes, et se replièrent, après un combat de deux heures, sur Taki-Darassi, de crainte d'être enveloppées.

Tandis que ces événements se passaient le 9, 10 et 11 Mars sur le front du détachement d'Ilidja, le groupe

ennemi, qui s'était concentré dans la région des villages de Dachaghil et de Yagmoudjouk, déclencha le 9 Mars son offensive du côté de Yagmoudjouk sur Taki-Darassi.

Cette attaque, repoussée d'abord, fut renouvelée à l'aube du 11 Mars. Le Commandant du détachement de Taki-Darassi s'était bien maintenu sur sa position, mais ayant appris la retraite du détachement d'Ildja, il décida de se replier aussi vers l'enceinte fortifiée d'Erzéroum. Il était temps, car pendant sa résistance obstinée de front, il avait été débordé des deux flancs et dut se frayer à la baïonnette son chemin à travers les lignes turques.

Ce brillant fait d'armes réussit grâce à la bravoure de la troupe et à l'énergie du commandant, le Colonel Torkom*, qui fut contusionné et eut deux chevaux tués sous lui. Ce n'était que vers le soir que la région fortifiée fut atteinte par le détachement, qui perdit dans ces trois jours de combat 93 tués ou blessés sur un effectif de 350 hommes et 40 chevaux.

Le 11 Mars, vers le soir, les éclaireurs rapportèrent la concentration de forces ennemies, d'une division environ, devant le front ouest d'Erzéroum et l'occupation de la région des villages Ildja-Guèze. Les Kurdes, au nombre de 1500, s'étaient établis sur les flancs des troupes turques régulières, près des villages Tchiftlik-Toutchi. Dans la forteresse même d'Erzéroum on comptait près de 4000 Musulmans armés qui faisaient cause commune avec les Turcs.

Contre toutes ces forces les défenseurs d'Erzéroum ne comptaient dans leurs rangs que 3000 hommes.

Dans ces circonstances il était impossible de compter sur une résistance sérieuse; l'étendue de l'enceinte fortifiée était en disproportion absolue avec l'effectif

* Lieutenant-colonel de l'Armée russe, de nationalité arménienne.

de la garnison, tandis que l'artillerie et le génie étaient dépourvus de matériel, les troupes restaient sans communication, et la ville regorgeait de réfugiés qui affluaient de tous les côtés.

Vers 8 h. du soir, le 11 Mars, le Général Andranik, Commandant de la forteresse, réunit un conseil de guerre extraordinaire, qui décida l'évacuation d'Erzéroum et la retraite.

Vers 5 h. du matin du 12 Mars les trains et les réfugiés furent dirigés sur Hassan-Kala. A 7 h. les troupes se mirent en marche, se couvrant d'une arrière-garde, qui occupa les positions près des portes de Kharpout et de Trébizonde, sur la face ouest de l'enceinte fortifiée.

Vers 9 h. du matin les Turs attaquèrent presque en même temps les deux portes de Kharpout et de Trébizonde. Après une lutte courte, mais vive, les faibles arrière-gardes, voyant leurs flancs menacés d'être enveloppés et ayant derrière elles la population armée et hostile de la ville, durent se retirer et se frayer à la baïonnette un chemin à travers les lignes ennemies.

Les intrépides cavaliers de Mourad furent les derniers à quitter la ville, se conformant à l'ordre qu'ils avaient reçu, après avoir repoussé plusieurs attaques de la population urbaine, qui essayait de s'emparer des portes de la forteresse.

Avant de quitter Erzéroum les troupes avaient détruit autant que possible le matériel d'artillerie et de génie qui pouvait encore servir, ainsi que les dépôts d'intendance.

La poursuite par les troupes régulières turques ne dépassa pas l'enceinte de la forteresse; l'ennemi se contenta de l'occuper et de rétablir l'ordre, car la ville était déjà aux mains des pilliers.

Le groupe d'Erzéroum put donc, sans être autrement inquiété, se diriger par Hassan-Kala vers la frontière de 1914.

Dans le combat d'Erzéroum du 12 Mars le groupe perdit 136 officiers et soldats tués, 95 blessés et 60 prisonniers.

120 paysans arméniens, qui n'avaient pu sortir à temps de la ville, furent massacrés par la populace.

Avec la perte d'Erzéroum finit la lutte pour l'Arménie turque, et la guerre franchit la frontière de la Transcaucasie.

CHAPITRE XVIII

Sarikamiche.

Le 15 Mars le Général Nazarbékoff, Commandant du Corps National Arménien, fut nommé Commandant du front de toute la ligne, allant de Olti au Khanat de Makou. La ligne Olti-Batoum, au nord du Corps arménien, devait être défendue par les Géorgiens. Le commandement de ces deux corps était réuni dans la personne du Commandant en Chef du front, le Général Lébédinsky, ayant son G. Q. G. à Tiflis, et qui à son tour était subordonné au Commissariat Transcaucasien, formé, comme nous l'avons dit plus haut, le 18 Novembre 1917.

Le 14 Mars 1918 le groupe d'Erzérout, tout en couvrant l'exode des réfugiés de cette région, se replia sur l'ancienne frontière russo-turque, protégé par des détachements laissés à Karaourgan et à Médjinguerte et des éclaireurs à Bardousse et à Karakourte, et se rallia au gros des forces à Sarikamiche.

Par l'évacuation d'Erzérout, la situation du détachement laissé à Khnis-Kala, composé du 2^e Régiment de Tirailleurs arméniens et de la 2^e Brigade (Régiments de Khnis et de Karakilissa, mis sur pied par les Arméniens de cette région), était devenue critique.

Ce détachement devait former barrage contre l'offensive turque entre Khnis et le lac de Van, mais vu les événements indiqués plus haut, ordre fut donné (le 12 Mars) à son commandant d'abandonner sa position et de se porter en arrière.

Le 2^e Régiment des Tirailleurs arméniens recula en conséquence jusqu'à Kepru - Keuï, où il effectua sa jonction avec le groupe d'Erzéroum en retraite, tandis que la 2^e Brigade fut dirigée par Kope-Méliasguerte sur Karakilissa, dans la vallée d'Alachkert.

Le Corps Arménien, qui à lui seul devait remplacer toute l'ancienne armée russe du Caucase, occupait avec ses troupes les positions suivantes :

RÉGION SARIKAMICHE-KARAOURGAN-MEDJINGUERTE

Détachement spécial d'Officiers (composé entièrement d'officiers russes) :

1^{re} Brigade arménienne (Régiments d'Infanterie d'Erzindjian et d'Erzéroum).

1^{er} et 2^e Régiments de Tirailleurs arméniens, 1 bat. du 4^e Régiment.

Les 3^e et 7^e Régiments avaient été portés à Sarikamiche de Kars et d'Alexandropol, le 1^{er} Régiment de Cavalerie, de Tiflis.

Ce groupe, composé pour la plus grande partie d'unités de la 1^{re} Division de Tirailleurs arméniens et de la 1^{re} Brigade avec leur artillerie, était commandé par le Général Arécheff* et comptait 13 bataillons (de faible effectif), 30 canons de campagne et de montagne et 4 escadrons de cavalerie.

RÉGION DE LA VALLÉE D'ALACHKERT

2^e Brigade (Régiments de Khnis et de Karakilissa) avec son artillerie.

En tout 4 bataillons et 8 canons, arrivés de Khnis.

RÉGION DE VAN

5^e Régiment de Tirailleurs arméniens et la 3^e Brigade (1^{er} et 2^e Rég. de Van) avec son artillerie.

En tout 6 bataillons et 8 canons.

* Général de l'armée russe, de nationalité arménienne.

Derrière ces troupes, qui se trouvaient en contact direct avec l'ennemi, le Commandant du Corps disposait en seconde ligne des forces mobiles et manœuvrières suivantes :

GROUPE D'ERIVAN, commandé par le Commandant de la 2^e Division de Tirailleurs arméniens, composé de : 1 bataillon du 4^e Rég. de Tir. arm., le 6^e Rég. de Tir. arm., le 2^e Rég. de Caval., la Brigade d'Art. de la 2^e Division. En tout 3 bataillons, 4 escadrons de cavalerie et 20 canons.

A ALEXANDROPOL : le 8^e Rég. de Tirailleurs arméniens, les unités de la forteresse, une batterie de montagne à cheval et une batterie d'obusiers.

A TIFLIS touchait à sa fin la formation des unités suivantes : du Régiment de Makou, qui devait garder la ligne de chemin de fer Erivan-Djoulfa, et du Régiment de Cavalerie de Zeitoune.

La garnison de KARS comprenait, en plus des unités techniques desservant la forteresse, son propre régiment de garnison (3 bat.) et le Régiment de Cavalerie de Kars.

Comme la guerre avait franchi les frontières de la Transcaucasie, le Commandement pouvait encore compter sur la possibilité d'utiliser les régiments de Lori, Kasakh et Akhalkalak, qui se trouvaient dans la steppe de Lori, à Kasakh et Akhalkalak, mais ne pouvait toucher aux formations qui se trouvaient à Choucha, Nakhidjévan, Elisabethpol, Akhaltzik et dans le district de Noukha, destinées à la garde de l'arrière-théâtre de la guerre et à la protection de la population arménienne locale.

Les troupes arméniennes composées de soldats et officiers tirés du front européen et concentrées à Bakou, se voyaient coupées de l'Arménie, par suite de l'interruption de toute communication par chemin de fer. Elles jouèrent dans la suite un rôle important dans l'opération isolée pour la défense de Bakou.

Les groupes et les détachements contenaient des unités techniques et des troupes spécialement désignées à la garde des lignes de communication.

En somme, pour résister aux Turcs, le Commandant arménien ne disposait au maximum que de 36 bataillons d'un faible effectif (en tout 15.000 baïonnettes), sur un front de 250 km.

Le service des reconnaissances signalait du côté des Turcs la présence de 5 divisions au moins : 3 divisions (5, 11, 36) en première ligne dans la direction principale Erzéroum-Sarikamiche-Kars, 1 division dans la vallée d'Alachkert et 1 dans la région du Lac de Van.

Vers le milieu du mois de Mars, sur le front des avant-gardes du groupe de Sarikamiche, à Bardousse, Karaourgan, Médjinguerte et Karakourte, on pouvait constater que les unités de reconnaissance turques devenaient de plus en plus entreprenantes. En même temps, aux arrières du groupe, surtout dans la région de Novo-Sélim, des bandes armées de Tatares et de Kurdes faisaient des incursions sur la ligne du chemin de fer Kars-Sarikamiche et inquiétaient la population arménienne.

Le 23 Mars le détachement d'avant-garde de Karaourgan, composé de volontaires, fut attaqué par 2 bataillons turcs avec 2 canons et 1 escadron de cavalerie.

Devant ces forces supérieures le détachement se replia sur Khan-Déré, où il fut renforcé par le détachement d'officiers, envoyé en toute hâte de Sarikamiche.

Après l'occupation des hauteurs de Sirbassan, les Turcs s'arrêtèrent et durant toute une semaine le calme régnait sur le front, troublé de temps en temps seulement par des escarmouches entre des parties de reconnaissance.

Mais le 30 Mars les Turcs reprirent l'offensive contre les unités de couverture dans la région de Karakourte et le 2 Avril contre Bardousse, et occupèrent le

SCHÉMANIZ
« SARIKAMICH »
10 km dans un pouce anglais



village de Tchernmek-Kizil-Kilissa. Le 3 et 4 Avril ils continuèrent leur marche en avant sur Khan-Déré du côté de Karaourgan et Médjinguerte.

La force totale de toutes ces avant-gardes turques n'était pas inférieure à 6 bataillons.

En même temps les Tatares et les Kurdes continuèrent leurs incursions dans la région de Novo-Sélim.

Le 4 Avril la ligne de défense du groupe de Sarikamiche passait par la crête des hauteurs à l'est des villages des Tchernmek-Kizil-Kilissa, le long des hauteurs de Sirbassan, du col d'Esnos et de la montagne de Vank, se terminant au village de Metchetli. Le gros de ces forces se trouvait à Sarikamiche. Le succès des Turcs dans la direction Varichan du côté de Bardousse menaçait les derrières du groupe de Sarikamiche.

Le 4 Avril une offensive turque, déclenchée dans cette direction, fut repoussée, mais malgré ce succès la situation du groupe, menacé d'être pris à revers, commençait à devenir critique, d'autant plus que des bandes de Kurdes et de Musulmans armés s'étaient emparées du village de Bache-Keuï, dans la région de Novo-Sélim.

Au groupe de Sarikamiche incombait, malgré l'insuffisance de ses effectifs, la tâche d'arrêter l'offensive turque sur un front de 50 km. et outre cela d'assurer sa ligne de communication, harcelée sans cesse par la guérilla musulmane.

Nonobstant la situation précaire, dans laquelle se trouvait le groupe de Sarikamiche, le Général Nazarbékoff, Commandant du Corps, résolut de tenir aussi longtemps que possible, pour donner le temps à la population locale de la région et principalement de la forteresse de Kars, dont l'investissement était à prévoir sous peu, de se retirer.

Le 5 Avril les Turcs attaquèrent le centre du groupe de Sarikamiche, en menaçant surtout son flanc droit, dans la direction de Varichan.

Après un combat acharné, ce village, défendu par la 1^{re} Brigade commandée par le Colonel Morel, tomba au pouvoir des Turcs. La perte de ce point important força le Général Arécheff d'ordonner le repli du groupe, qui fut effectué dans la nuit du 5 au 6 Avril vers Novo-Sélim, après destruction de tous les dépôts et de la gare du chemin de fer.

Le groupe de Sarikamiche risquait d'être coupé de Kars, si les Turcs, après la prise de Varichan, poussaient en avant vers la ligne du chemin de fer Kars-Sarikamiche.

Pour parer à ce danger, le Colonel Morel, avec les restes de sa brigade (régiments d'Erzindjian et d'Erzérourm), lança une contre-attaque contre les Turcs, qui fut couronnée de succès, le village de Varichan ayant été repris et l'ennemi rejeté en déroute vers l'ouest.

Pendant ce temps les forces principales du groupe de Sarikamiche se replièrent en combattant dans la direction de Novo-Sélim.

Le 7 Avril le Commandant du groupe de Sarikamiche décida de choisir une position défensive plus avantageuse, en abandonnant Novo-Sélim, situé dans la plaine.

Tout le groupe se retrancha sur la ligne des villages de Yenghidjah-Bézargan-Kiakatch-Oloulk, la 2^e Brigade, arrivée de la vallée d'Alachkert, étant chargée de la couverture du flanc gauche du côté de Kaghisman.

Nous avons indiqué plus haut que le 12 Mars le Commandant de l'Armée avait donné au détachement de Khnis l'ordre de commencer son repli. En conséquence le 2^e Rég. de Tirailleurs arméniens s'était retiré à Keupru-Keuï et la 2^e Brigade (Rég. de Khnis et de Karakilissa), par Kope-Méliazguerte, à Karakilissa d'Alachkert.

Le développement des opérations dans la direction principale Erzérourm-Sarikamiche-Kars obligea de rappeler

la 2^e Brigade de la vallée d'Alachkert vers Kars, tandis que le 5^e Régiment arménien et la 3^e Brigade (1^{re} et 2^e Rég. de Van) furent dirigés vers la région du Lac de Van, se trouvant ainsi complètement isolés à Bayazid.

Ces dernières troupes furent maintenues dans cette situation jusqu'au milieu du mois d'Avril, comme couverture de la frontière sud du Gouvernement d'Erivan, et concentrées dans la suite à Igdir, sans toutefois dégarnir ces cols-frontières.

Ainsi, au commencement du mois d'Avril, le Corps Arménien, obligé de se tenir sur la défensive sur tout le front, occupait avec ses groupes les positions suivantes :

Groupe de Sarikamiche, 17 bataillons, sur le front Yenghidjah-Kiakatch-Oloukli-Berna.

Groupe d'Erivan, 9 bataillons, chargé de la défense de la ligne marquée par la rivière Arax.

Les garnisons des forteresses de Kars et d'Alexandropol et d'autres unités locales, ces dernières pour services auxiliaires et le maintien de l'ordre.

Réserve : 4 bataillons à Alexandropol (le 8^e rég. de Tirailleurs et le bataillon de Makou, arrivés le 10 Avril de Tiflis).

CHAPITRE XIX

La Lutte pour Kars.

Le 14 Avril, l'ennemi, fort de trois divisions, occupait par ses détachements d'avant-garde, dans la direction de Kars, la ligne des villages suivants : Karakala-Kamichli-Kara-Khamza-Yalagousetcham. Des bandes de Kurdes opéraient dans la région de Merdénék, Djélaousse-Grenaderskoïé et s'étaient même emparées d'Ardahan. L'ennemi tenait donc en somme entre ses mains non seulement les approches de la ville elle-même, mais encore les chemins conduisant aux chaussées d'Akhalkalaki et d'Alexandropol, c'est-à-dire à l'arrière des forces arméniennes opérant à Kars.

Les unités d'avant-garde, 15 bataillons (ancien groupe de Sarikamiche), occupaient la ligne Yenghidjah-Bézirgan-Ketchik-Novo-Sélim-Akpoungar-Tekhnis.

La 2^e Brigade occupa le village de Pasli, dans la direction de Kaghisman.

Pour protéger la ligne du chemin de fer Kars-Alexandropol, le village Prokhladnaïa et la station de Mazra furent solidement occupés.

A cause de l'insuffisance des troupes disponibles, les mesures de défense durent se borner à l'envoi de reconnaissances dans les directions de Djélaousse et de Merdénék.

A la même époque la garnison de la forteresse de Kars fut renforcée par le 3^e Rég. de Tirailleurs arméniens, ce qui porta son effectif à 7 bataillons d'infanterie, 8 compagnies d'artillerie de forteresse et 1 compagnie de

génie. L'effectif des 7 bataillons ne dépassait pas 3.000 baïonnettes. Avec ces faibles forces il fallait occuper une circonférence d'une étendue de 25 km. le long de la ligne des forts.

Les 8 compagnies d'artillerie ne comptaient dans leurs rangs que 80 officiers et 1.700 soldats, dont 60 % avaient été tirés de l'infanterie et instruits à la hâte et très sommairement. C'était tout ce dont on disposait pour desservir 100 canons de campagne et 12 pièces de 15 cm., placés à découvert sur les forts et ouvrages. Il y avait bien encore dans la forteresse 700 canons de campagne en bronze d'ancien modèle et environ 100 canons de forteresse, modèle 1877, mais il fallait renoncer à s'en servir, faute de personnel spécial.

Pour le service de l'ordre dans la ville, 4 escadrons de milice à cheval furent formés en hâte de la population locale.

Le génie était mieux partagé et sous ce rapport la défense de la forteresse se trouvait dans un état satisfaisant. Les services sanitaire, de ravitaillement et d'intendance fonctionnaient sans trop de difficultés.

Voilà, en grandes lignes, la situation sur le front des troupes du Corps Arménien, défendant les approches de Kars, et l'état dans lequel se trouvait cette forteresse au moment de l'invasion de cette région par les Turcs.

Rien d'important ne s'était passé sur le front des troupes qui défendaient les approches de Kars, jusqu'à la nuit du 18 au 19 Avril; seuls des détachements d'éclaireurs développaient quelque activité des deux côtés, et c'est grâce à leur vigilance qu'on put bientôt constater chez les Turcs, opérant dans la direction de Kars, la présence de forces estimées à pas moins de trois divisions.

A l'aube du 19 Avril l'offensive turque s'accrut contre les unités du Corps, défendant, comme nous

l'avons indiqué plus haut, la ligne Yenghidjah-Bézirgan-Ketchik-Novoselim-Akpoungar-Tekhnis-Aghadava.

Pour occuper toutes ces positions, d'une longueur totale de 30 km., le commandant du détachement ne disposait que de 15 faibles bataillons.

L'offensive de l'ennemi se déclara en deux directions : contre le flanc gauche du groupe vers le village Aghadava, pour s'emparer des hauteurs d'Akh-Davaliar, et contre son centre, dans la direction de Novo-Sélim-Dolband.

Au cours de ces opérations les Turcs réussirent à s'emparer des hauteurs du Kazik-Kaïa, dans la direction d'Aghadava, et d'atteindre au centre la ligne de Novo-Sélim-Dolband. Ainsi le flanc gauche était menacé, et si l'offensive turque dans cette direction ne pouvait être arrêtée, le détachement risquait d'être coupé de Kars et de perdre en même temps ses communications avec Alexandropol.

Pour parer à ce danger, le Commandant du groupe résolut de renforcer le groupe, et lui envoya 1 bataillon d'infanterie, tandis que le détachement spécial d'officiers se joignait à la garnison d'Aghadava et le régiment de cavalerie devait opérer contre le flanc droit de l'ennemi, à l'est de la montagne d'Akh-Davaliar.

Le flanc gauche, ainsi renforcé, réussit à déloger l'ennemi de la montagne de Kazik-Kaïa par une brillante attaque, et à rétablir ainsi la situation. De même, au centre de la position, l'ennemi fut arrêté d'abord et rejeté ensuite vers la ligne Oloukhli-Yalgouztcham par une vigoureuse contre-attaque.

Mais les Turcs menaçaient de contourner le flanc gauche et le centre du groupe, forçant par cette manœuvre les défenseurs à épuiser leurs réserves, concentrant en même temps plus d'un régiment d'infanterie contre la position du Régiment d'Erzéroum de la 1^{re} Brigade à Bézirgan-Ketchik.

SCHEMA N°13

« LA LUTE POUR KARS »

« LA CHUTE DE KARS »

10 Km. dans un pouce anglais



Finalement la résistance des défenseurs d'Erzérourm fléchit; la ligne Yenghidjah-Bézirgan-Ketchik-Kiakatch fut abandonnée et les troupes se replièrent sur la ligne Giarmali-Bechkaïa.

Bien que l'avance turque fut arrêtée vers 18 h., le Commandant du groupe (le général Arécheff, malade, ayant été remplacé par le général Ter-Akopoff)* fut forcé, après la retraite du secteur droit, qui découvrait le flanc droit du centre à Novo-Sélim, d'ordonner à son tour le repli du centre sur la ligne Begli-Akhmet-Soupanazad, ne disposant pas de réserves pour pouvoir rétablir la situation au secteur droit.

Le détachement perdit dans ce combat 3 officiers et 99 soldats tués, 11 officiers et 153 soldats blessés et 70 soldats disparus.

Cette perte de 325 hommes et de 14 officiers surtout, était très sensible pour le détachement, qui ne comptait que 15 bataillons dans ses rangs avec 6.000 baïonnettes en tout, et ne pouvait compter sur l'arrivée de renforts en troupes instruites.

La supériorité numérique de l'ennemi, qui s'avancait sur un front très étendu, obligeait le groupe arménien de défendre une ligne disproportionnée à ses forces. Le manque de réserves, l'instruction hâtive et insuffisante des nouvelles formations locales, ne permettaient pas de manœuvrer, et condamnaient logiquement le groupe à une attitude passive et au repli successif vers la forteresse de Kars.

Mais si la situation restait critique en général, les derniers combats avaient démontré que la troupe, malgré sa faiblesse numérique, la désorganisation de l'arrière-front et l'angoisse inspirée par la situation politique du pays, était encore capable de se battre. On était donc en

* Général de l'armée russe, de nationalité arménienne.

droit de nourrir l'espoir de prolonger la lutte jusqu'à la victoire finale des Alliés.

Telle fut l'impression remportée par le Général Lébédinsky, Commandant en Chef du Front, qui inspecta les positions au moment du combat du 19 Avril dans le secteur de Novo-Sélim, en présence du Général Nazarbékoff, Commandant du Corps Arménien, accompagné du Général Kvinitadzé, Gén. Quartier-Maître, du Gén. Korganoff*, sous-chef de l'état-major du front, et du Colonel Chardigny, Chef de la Mission Militaire française au Caucase.

De retour du front, le soir du même jour (le 19 avril), le Général Lébédinsky visita à Alexandropol l'Assemblée Nationale Arménienne, présidée par M. Aharonian, et y exposa ses vues sur la prolongation de la lutte. Son opinion raffermir la décision de la plus grande partie de l'Assemblée de ne pas déposer les armes.

Dès l'aube du 22 Avril l'offensive ennemie recommença sur toute la ligne du front. Un combat particulièrement obstiné eut lieu dans le secteur gauche, entre le village de Soupanasad et la montagne d'Akh-Dévaliar, tandis que d'autres forces turques avançaient vers 6 h. du matin du côté d'Eski-Kazi et Baybourte dans la direction de la montagne Bech-Kaïa.

Vers 8 h. du matin, dans le secteur gauche, les Turcs s'emparèrent de la hauteur d'Akh-Dévaliar, et vers 10 h. des hauteurs de Bech-Kaïa, dans le secteur droit.

La perte de ces deux clefs tactiques des secteurs força le Commandant du groupe d'ordonner la retraite et de replier successivement les troupes sous la pression de l'ennemi, pour occuper une nouvelle ligne de défense, allant du village de Garam-Vartan, par les hauteurs de Beyuk-Tapa, Kungsi, Agh-Baba, jusqu'au village de Kani-Keui.

* Général de l'armée russe, de nationalité arménienne.

Au nord de Kars les Kurdes occupèrent les villages russes de Malaïa-Vorontzovka, Prokhladnaïa et Romanovo, et leurs bandes étaient signalées à l'arrière de Bachkadikliar.

Vers le soir le service des renseignements rapporta que des colonnes turques étaient en marche sur Blagodarnoé, pour contourner Kars par le nord.

Le Commandant du groupe ordonna immédiatement à un bataillon du 7^e Régiment, avec 2 canons et 1 escadron de cavalerie, qui couvraient la retraite des troupes de centre de la position, d'occuper le village de Samavat, mais ce détachement ne put partir à destination qu'à 22 h. du 22 Avril et occupa le secteur indiqué le 23 vers 10 heures.

Avant de passer au récit des opérations qui eurent comme suite l'évacuation de la forteresse de Kars, le 25 Avril, il est indispensable d'exposer en grandes lignes la situation politique vers la même époque.

CHAPITRE XX

**La Conférence de Trébizonde
et la Déclaration de l'Indépendance
de la Transcaucasie.**

Nous avons indiqué plus haut que les délégués de la Transcaucasie, désignés pour les négociations de paix avec la Turquie, étaient arrivés à Trébizonde le 8 Mars, où, d'après l'information reçue, les délégués turcs devaient les précéder d'un jour. En fait, ceux-ci n'arrivèrent que le 12 Mars, et ce retard voulu et prémédité à Constantinople avait sa raison d'être. Ces quelques jours de gagnés permirent au Gouvernement de la Sublime Porte de se baser sur un fait accompli : d'après le traité de Brest-Litowsk les régions de Batoum, d'Ardahan et de Kars avaient cessé de faire partie de la Transcaucasie, et la conférence projetée à Trébizonde ne pouvait discuter ce point.

Le 10 Mars le Général Férik Véhib Pacha, Commandant des forces turques, s'adressa par télégraphe au Général Lébédinsky, Commandant en Chef du front caucasien, l'engageant à effectuer dans le plus bref délai l'évacuation des régions de Batoum, de Kars et d'Ardahan.

Le même jour il télégraphiait au Général Odichélidzé, Commandant de l'Armée, qu'il se trouvait dans l'obligation de continuer son mouvement en avant pour libérer les régions peuplées par des Musulmans, que les

Arméniens, après sa retraite (du Gén. Odichélidzé) d'Erzérourm, avaient commencé, disait-il, à massacrer.

Le 12 Mars eut lieu la première entrevue entre les chefs des délégations et une note fut remise de la part de la Délégation de la Transcaucasie, demandant des explications sur la sommation de Véhib Pacha d'évacuer Batoum, Kars et Ardahan, laquelle pouvait facilement être interprétée comme un refus de continuer les négociations.

Le Président de la délégation turque répondit verbalement que l'arrivée à Trébizonde de la Délégation Ottomane prouvait en elle-même le désir de la Sublime Porte d'entamer des négociations de paix avec la Transcaucasie. Quant à la sommation du Gén. Véhib Pacha d'évacuer les régions indiquées, il n'en avait aucune connaissance et ne pouvait rien dire.

L'ouverture de la Conférence eut lieu le 14 Mars.

A cette première séance officielle la Délégation Ottomane pria la Délégation Transcaucasienne de lui fournir des renseignements précis sur le caractère, la forme et l'organisation politique et administrative de la République Transcaucasienne.

La Délégation transcaucasienne répondit qu'après le coup d'État bolchéviste, un nouveau gouvernement indépendant, responsable actuellement devant la Diète, venait de se constituer, et que de ce fait la Transcaucasie formait un État, entré déjà dans la sphère des relations internationales, et qui avait protesté contre le traité de Brest-Litowsk, conclu à son insu. La notification de son indépendance aux Puissances n'avait pu encore être faite.

Peu satisfaite, apparemment, de cette explication, la Délégation ottomane présenta une nouvelle note dans laquelle, tout en reconnaissant que des traités, conclus entre deux États, ne peuvent avoir action sur un tiers, elle soulignait que pour pouvoir profiter de cet axiome

du droit international, la Transcaucasie devait se constituer conformément au droit international et demander sa reconnaissance par toutes les autres puissances. La Délégation ottomane déclarait, en plus, que la reconnaissance ne pouvait avoir de force rétroactive, et que le Gouvernement Transcaucasien, ayant déclaré dans son télégramme du 28 Janvier « qu'il devait concorder ses actes avec la conduite et les actes d'autres Gouvernements autonomes de la République Panrusse » et en s'étant abstenu d'envoyer ses représentants à la Conférence de Brest-Litowsk, se considérait lui-même, par ce fait, non comme un État indépendant, mais comme un membre de la République Fédérative Russe. La Délégation ottomane estimait en conséquence qu'elle ne pouvait accepter la déclaration de la délégation transcaucasienne sur la non-validité du Traité de Brest-Litowsk dans sa partie ayant trait au Caucase.

La Délégation transcaucasienne répondit, que le fait de la présence des deux délégations à la Conférence de Trébizonde était en lui-même une preuve que les deux parties ignoraient le Traité de Brest-Litowsk.

La Délégation turque répliqua que les négociations entamées n'avaient d'autre but que de préparer des bases pour les futures relations économiques et commerciales et d'en fixer les détails pratiques et techniques, qui n'avaient pas été déterminés au Traité de Brest-Litowsk, sans porter en quoi que ce soit atteinte à la valeur de ce traité.

La Délégation transcaucasienne maintint son point de vue et demanda le 22 Mars à la Délégation turque d'accepter les principes élaborés par la Diète du 1^{er} Mars, et réitéra sa déclaration qu'avant la date de la ratification du traité de paix l'État Indépendant de la Transcaucasie aurait déjà rempli toutes les formalités requises par le droit international.

La Délégation ottomane protesta contre le point concernant la « reconnaissance aux peuples de l'Anatolie du droit de déterminer eux-mêmes leur sort », en l'envisageant comme une immixtion dans ses affaires intérieures, et déclara que la reconnaissance définitive et officielle de la République Caucasienne ne pouvait avoir lieu que par l'insertion d'une clause spéciale dans le traité à conclure et que les pourparlers ne pourraient commencer qu'après que le Caucase eût renoncé à toutes prétentions sur les sandjaks de Batoum, de Kars et d'Ardahan.

Le même jour du 22 Mars, une partie de la délégation partit pour Tiflis, pour faire son rapport à la Diète, qui conféra des pouvoirs très étendus au président de la Délégation.

A la dernière séance de la conférence, le 5 Avril, la Délégation transcaucasienne, munie de pouvoirs spéciaux, donna son consentement à la cession à la Turquie de tout le district d'Olti, de la partie sud-ouest du district de Kars, de la partie méridionale du district d'Ardahan et de la partie occidentale du district de Kaghisman.

Le 6 Avril, à 7 h. du soir, arriva l'ultimatum du Gouvernement Ottoman, exigeant dans un délai de 48 heures une réponse avec des propositions définitives.

Ce délai expirait le 10 Avril à 21 h. sans que la délégation ait reçu de réponse de son Gouvernement; elle sollicita donc et obtint un nouveau délai de 48 h., mais, ne recevait toujours pas de réponse, son président, après avis unanime des membres, répondit que la Délégation transcaucasienne acceptait le traité de Brest-Litowsk.

La Délégation transcaucasienne considérait cette acceptation comme une nécessité, imposée par les circonstances, bien qu'elle fût en contradiction avec la décision proclamée par la Diète.

Voyons ce qui se passait pendant ce temps à Tiflis.

Nous avons vu que le Gouvernement turc exigeait le 6 Avril une réponse définitive, dans les 48 heures, au sujet de la reconnaissance du traité de Brest-Litowsk.

Le président de la Délégation transcaucasienne ne transmit par télégraphe cet ultimatum à Tiflis que le lendemain, en ajoutant qu'il considérait, pour sa part, que les concessions maximales acceptables ne pouvaient concerner que la cession du district de Kars, avec rectification de ses frontières nord et est, et dans le district de Batoum de toute la région d'Artvine, sans la circonscription d'Artvine même, mais que même dans ces conditions il serait presque impossible de se maintenir à Batoum. Il ajoutait que s'il restait sans directives du Gouvernement et de la Diète jusqu'au 8 Avril, il considérerait ces propositions comme acceptées.

Bien que le Gouvernement partageât les sentiments patriotiques du Présidium de la Diète et des partis politiques, il accepta les propositions du Président de la délégation, ce dernier ayant demandé déjà le 8 Avril, par télégraphe, les pouvoirs nécessaires pour signer la reconnaissance du Traité de Brest-Litowsk dans toute son étendue, si les dernières concessions proposées n'étaient pas acceptées par les Turcs.

Ce télégramme ne fut reçu par le Gouvernement qu'à 15 h. du 10 Avril; la réponse ne pouvait en conséquence arriver à temps, et le président de la délégation se vit dans l'obligation de déclarer de sa propre initiative son acceptation du traité de Brest-Litowsk.

Ces négociations diplomatiques à Trébizonde n'interrompirent nullement les opérations militaires.

Le 12 Avril le Commandant turc, se basant sur la déclaration de la Délégation transcaucasienne du 10 Avril par laquelle elle acceptait le traité de Brest-Litowsk,

remit un ultimatum au Commandant de la forteresse de Batoum, le sommant de rendre les forts dans un délai expirant le 13 Avril à 16 heures.

Après un examen minutieux de la situation à la séance de la Diète du 13 Avril, le Gouvernement, considérant que la reconnaissance du traité de Brest-Litowsk trahissait les intérêts des peuples de la Transcaucasie et que son acceptation par les Bolchéviks condamnait la Russie au rôle d'une colonie allemande, déclara qu'il saurait, tant qu'il aurait la confiance de la Diète, réunir toutes ses forces pour résister aux exigences du Gouvernement ottoman.

Tous les partis de la Diète, à l'exception du parti musulman « Moussavat », soutinrent le Gouvernement et repoussèrent toute idée d'une reconnaissance possible du traité de Brest-Litowsk.

Le parti « Moussavat », en la personne de son représentant, déclara que la population musulmane de la Transcaucasie ne pouvait consentir à jouer un rôle actif contre la Turquie, étant attachée à elle par les liens de la religion; d'ailleurs il doutait fort de la possibilité d'arriver à créer une union de tous les peuples de la Transcaucasie en cas d'une reprise des hostilités.

Une pareille déclaration d'un des représentants des Musulmans de la Transcaucasie (avec une population de plus de 3 millions), indiquait, sans possibilité de s'y méprendre, l'orientation des masses musulmanes, vouant d'avance à l'insuccès toute tentative de continuer la lutte contre la Turquie.

Malgré cela, la Diète se rallia à la décision du Gouvernement, et le 14 Avril le Président de ce dernier envoya un télégramme à Trébizonde avec ordre à la Délégation transcaucasienne de rentrer immédiatement à Tiflis.

Les négociations de paix avec la Turquie furent ainsi interrompues et la guerre continua.

Le pays fut déclaré en état de siège et une commission fut nommée au sein du Gouvernement, composée de trois personnes et investie de pouvoirs extraordinaires pour continuer la lutte. Mais cette résolution ne dura pas longtemps.

Le 14 Avril les Turcs s'emparèrent de Batoum, défendu par les Géorgiens.

La Délégation de Trébizonde rentra à Tiflis et se mit en relations directes avec le Gouvernement et la Diète.

Comme nous l'avons déjà vu, la formation du Commissariat Transcaucasien avait été provoqué par le refus de reconnaître le pouvoir bolchéviste. Cette séparation de la Russie, dans la pensée de ses promoteurs, ne devait avoir qu'un caractère temporaire, en prévision d'un changement prochain du régime politique en Russie. Mais l'espoir que le pouvoir bolchéviste serait éphémère, ne se réalisait pas. Peu à peu l'idée de l'indépendance de la Transcaucasie commençait à gagner les masses de la population, les partis politiques, les organisations, les clubs etc, et se renforçait surtout après la conclusion de l'infâme traité de Brest-Litowsk par la Russie bolchéviste.

Les insistances du Gouvernement turc et des Pouvoirs Centraux, pressant la Transcaucasie à déclarer son indépendance, créèrent l'illusion et raffermirent l'opinion des partisans de l'indépendance, que c'était le seul moyen pour sortir d'une situation désespérée.

Le 22 Avril la Diète Transcaucasienne se réunit à une séance extraordinaire.

La majorité des orateurs, représentants des principaux partis de la Diète, se déclarèrent partisans de l'indépendance. Seule une partie des Socialistes Révolutionnaires russes et le représentant de la population russe en Transcaucasie s'opposèrent nettement à cet acte.

En fin de compte la formule, proclamant la Transcaucasie République Fédérative Démocratique, fut adoptée.

Le même jour le Gouvernement, présidé par Guéguetchkori, présenta sa démission, et le Président de la Diète, après consultation avec les partis, proposa à Tchenkeli, le Président de la délégation de Trébizonde, de former le cabinet.

En même temps le « Seim », ayant pris connaissance du rapport de la Délégation de paix, chargea le Gouvernement (qui à ce moment n'était pas encore formé) de continuer les négociations de paix et de faire son possible pour sa conclusion dans le plus bref délai.

Le «Seim» qui, le 13 Avril, appuyait le Gouvernement dans sa résolution de continuer la lutte à outrance, changeait ainsi brusquement son attitude 9 jours plus tard.

CHAPITRE XXI

La Chute de Kars.

Vers la matinée du 23 Avril les unités du Corps arménien, opérant dans la direction de Kars, avaient achevé leur concentration sur le front du village Samavat, village Garam-Vartan, hauteur Bouïouk-Tapa, hauteur Kungsi, hauteur Akh-Baba et village Khany-Keuï, dans le voisinage immédiat de la circonférence des ouvrages de la forteresse.

Les troupes entrèrent en contact avec l'ennemi et bientôt le combat se déclencha sur tout le front, quand, à 13 h. 30, le commandant du Corps arménien, le général Nazarbékoff, reçut trois télégrammes, ainsi conçus :

N° 1.

AU COMMANDANT DU CORPS ARMÉNIEN, GÉNÉRAL NAZARBÉKOFF.

AU COMMANDANT DU CORPS GÉORGIEN, GÉNÉRAL GABAEFF.

Je vous ordonne de transmettre par toutes les stations de télégraphie sans fil dont vous disposez aux stations turques les plus proches le radiogramme suivant de l'indépendance de la Transcaucasie : « Pétrograd, Berlin, Londres, Constantinople, Paris, Vienne, Rome, Washington, Tokio, Sofia, Madrid, Kief, Stockholm, Téhéran, Christiania, Copenhague. Au Ministre des Affaires Étrangères : La Diète Transcaucasienne, dans sa séance du 22 Avril, a pris la décision de déclarer l'indépendance de la République Démocratique Fédérative Transcaucasienne. En faisant part de cette décision, j'ai l'honneur de prier votre Excellence d'en informer votre Gouvernement ».

TCHENKÉLI, Ministre des Affaires Étrangères.

Le 23 avril 1918. N° 1503.

N° 2.

Je porte à votre connaissance que la Diète Transcaucasienne, dans sa séance du 22 Avril, a déclaré l'indépendance complète de la Transcaucasie. Un Ministère nouveau a été formé, ayant à sa tête Tchenkéli, qui a été chargé de poursuivre les négociations de paix avec les Turcs. Le Gouvernement vous ordonne de vous entendre immédiatement avec les autorités militaires turques que vous avez devant vous, pour la cessation des hostilités sur tout le front à partir de 17 heures de ce jour. Télégraphiez directement à moi au sujet de l'exécution de cet ordre et de la cessation de fait des hostilités, et envoyez une copie au Commandant en Chef. Immédiatement après ce télégramme je vous envoie un télégramme au nom de Véhib Pacha, que le Général Nazarbékoff devra transmettre à destination par radio, et le Général Gabaïeff au moyen d'un parlementaire par fil direct de Batoum à Trébizonde.

Le 23 Avril 1918, N° 9.

Le Ministre de la Guerre p. int. GÉNÉRAL ODICHÉLIDZÉ.

N° 3.

AU COMMANDANT DU CORPS ARMÉNIEN, GÉNÉRAL NAZARBÉKOFF,

AU COMMANDANT DU CORPS GÉORGIEN, GABAIEFF.

Transmettez immédiatement à Véhib Pacha mon télégramme suivant: «Au Commandant en Chef des armées turques sur le front caucasien, Férîk Mehmed Véhib Pacha. — J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que conformément à un télégramme du Ministre-Président Tchenkéli du 23 Avril 1918, qui vous a été expédié de Poti et de Batoum et que vous aurez probablement déjà reçu, j'ai eu le plaisir de transmettre aux troupes opérant en Transcaucasie l'ordre du nouveau Gouvernement Transcaucasien de suspendre les hostilités à partir de 17 h. du 23 Avril sur tout le front transcaucasien, d'accord avec les autorités turques du front. J'espère que Votre Excellence, dans l'intérêt des négociations imminentes de paix et au nom de l'amitié future de nos peuples, ordonnera de son côté la suspension des hostilités. » Le 23 Avril. Tiflis.

Je vous prie d'agréer l'assurance de ma plus haute et sincère considération.

Le Ministre de la Guerre p. i. GÉNÉRAL ODICHÉLIDZÉ.

En même temps le Général Odichélidzé envoyait

au Commandant en Chef de tout le front, au Général Lébédinsky, le message téléphonique suivant :

J'envoie à l'instant aux troupes occupant le front l'ordre du Gouvernement Transcaucasien de suspendre les hostilités contre les Turcs sur tout le front de la Transcaucasie, d'accord avec les autorités militaires turques. Je prie de télégraphier d'urgence aux troupes sous votre commandement, pour que cet ordre soit immédiatement exécuté.

Le 23 Avril 1918. 11 h. 5 m. N° 8.

Le Ministre de la Guerre p. int. GÉNÉRAL ODICHILIDZÉ.

Outre le grand intérêt historique que ces télégrammes représentent au point de vue militaire, ils reflètent comme dans un miroir l'état chaotique dans lequel se trouvait le pays à ce moment.

Nous avons vu qu'à la séance du 22 Avril Mr. A. Tchenkéli avait été chargé de former le ministère avec mission de poursuivre les négociations de paix. En réalité le Ministère ne fut formé que le 26 Avril, quand il se présenta à la Diète et emporta un vote de confiance.

Il s'en suit que les télégrammes susmentionnés du 23 Avril, quoique écrits au nom du Gouvernement, n'étaient en réalité que des actes de personnes privées, par la simple raison qu'à cette date un gouvernement, ayant à sa tête Mr. A. Tchenkéli, n'existait pas encore*.

*A ce sujet il est intéressant de citer un entretien par fil entre l'ancien ministre des finances du Gouvernement transcaucasien, Kartchikian, et le général Nazarbékoff, le 24 Avril à 21 h.

KARTCHIKIAN : Croyez-vous que le sort de Kars soit décidé d'avance et que faut-il faire en général pour sauver la situation ? Je dois vous dire que ces derniers trois jours, vu l'absence absolue de tout gouvernement, les dispositions ont été prises par des personnes irresponsables, qui par cela ont peut-être tout abîmé. Peut-on faire quelque chose pour sauver la situation et en particulier que faudrait-il faire ?

GÉNÉRAL NAZARBÉKOFF : Malheureusement vous me communiquez vos réflexions trop tard. J'ai reçu du ministre de la guerre

Au lieu de confier les négociations d'armistice au Commandant en Chef, qui d'ailleurs n'avait pas même été consulté, l'ordre de la suspension des hostilités à 17 h. du 23 Avril avait été envoyé aux instances inférieures, aux commandants des corps d'armée, avant même d'avoir reçu une assurance de la part de l'ennemi qu'il consentirait lui-même à suspendre les hostilités à cette heure.

Le général Odichélidzé, dans son télégramme à Véhib Pacha, avait seulement exprimé l'espoir que dans l'intérêt du succès des négociations de paix en vue et au nom de la future amitié des peuples il ordonnerait aussi de son côté la suspension des hostilités.

Malheureusement tout espoir d'une pareille solution devait bientôt s'évanouir sur le front arménien. Tandis que l'ordre de suspendre les hostilités avait parcouru tous les rangs de l'armée et devait comme de raison porter atteinte au moral des troupes, les Turcs continuaient leur offensive.

Nous avons vu que, dans son télégramme du 23 Avril à Véhib Pacha, le général Odichélidzé présumait que le chef turc devait déjà avoir reçu le télégramme

Odichélidzé, de la part du Gouvernement, l'ordre catégorique de suspendre les hostilités à Kars et de permettre aux Turcs de s'approcher jusqu'à deux verstes des forts de Kars, et maintenant des pourparlers se poursuivent relatifs à l'évacuation de Kars. La seule chose par laquelle vous pourriez nous aider en ce moment, c'est de prier le gouvernement d'obtenir de Véhib Pacha que le délai pour l'évacuation de Kars soit fixé à pas moins d'un mois. Je crains qu'ils ne nous présentent des conditions excessives, auxquelles nous devons malheureusement consentir, car l'armistice a jeté la désorganisation dans nos troupes de campagne. Nous ne savions rien de ce qui se faisait chez vous à Tiflis. Tout ce que nous savions, c'était la formation d'un nouveau gouvernement, mais malheureusement tous ces derniers jours personne de vous ne nous a éclairés sur la situation.

de Tchenkéli, qui lui avait été envoyée par Poti et Batoum.

Que signifiait ce télégramme, envoyé par Tchenkéli au commandant en chef turc le 23 Avril et que ce dernier devait recevoir plus tôt que ne pouvait parvenir aux troupes l'ordre de suspendre les hostilités, et dont ni le Commandant en Chef, ni le Commandant du corps arménien ne savaient rien?

Dans ce télégramme, Tchenkéli, après avoir déclaré que le gouvernement transcaucasien reconnaissait le traité de Brest-Litowsk et était prêt à envoyer ses délégués pour reprendre les négociations interrompues, disait : « Je donnerai ce jour même les ordres relatifs à l'envoi de parlementaires sur la ligne de Kars au sujet de l'évacuation de cette forteresse, et demain au plus tard ils arriveront devant les positions des forces ottomanes. Je vous prie en même temps de fixer un délai suffisant pour l'évacuation. En considération de ceci, je prie Votre Excellence de donner tout de suite l'ordre de suspendre les hostilités sur tout le front, ce qui sera fait de mon côté à partir de 5 h. du 23 Avril. »

Les annales militaires n'ont probablement jamais enregistré un fait aussi insolite, pour ne pas dire plus.

Que devons-nous penser du chef d'un gouvernement, qui d'ailleurs n'existait pas encore, donnant l'ordre au commandant des troupes en pleine action de suspendre les hostilités et de conclure un armistice, sans lui indiquer les raisons de cet armistice, ni l'objet qu'il devait avoir en vue, et informant en même temps le commandant en chef de l'ennemi qu'on consentait à évacuer sans conditions la forteresse la plus importante du front?

Il est vrai que la Diète avait reconnu le traité de Brest-Litowsk, qu'elle avait chargé le Gouvernement en formation d'entamer des négociations de paix, que la

situation du corps d'armée arménien et de la forteresse de Kars était précaire, mais en tout cas la guerre continuait, et si, vu les circonstances, la décision de rendre Kars était prise, il fallait exiger des compensations du côté des Turcs, qui autrement n'auraient eu d'autre alternative que de l'enlever de vive force, avec tous les risques qu'une telle opération comporte.

Prenant en considération la disproportion des forces et le moral de ses défenseurs, il est évident que la forteresse de Kars n'aurait pu tenir longtemps; mais il aurait été impossible de s'en emparer sans de pertes sérieuses, et cette circonstance aurait certainement amené les Turcs à faire des concessions pour obtenir l'évacuation de Kars et la retraite de l'armée, sans combat, aux frontières fixées par le traité de Brest-Litowsk*.

* Voici l'entretien par fil direct du quartier-maître de l'état-major, le colonel Chatiloff, parlant au nom du Président du gouvernement, Tchénkéli, avec le chef de l'état-major du Corps arménien, le général Vychinsky, répondant de la part du général Nazarbékoff :

LE COLONEL CHATLOFF : Je rapporte : Le président du gouvernement Tchénkéli prie le commandant du Corps arménien ainsi que vous de répondre ici-même à la question, si son ordre (de Tchénkéli) d'évacuer Kars est en accord avec la situation, c'est-à-dire peut-on être convaincu qu'en cas de refus des conditions turques concernant l'évacuation de Kars, ils s'en empareraient tout de même en quelques jours, ou bien qu'ils prendraient de telles mesures et occuperaient des points tactiques de telle importance, que ceci déciderait du sort de Kars?

Autre question : Peut-on espérer qu'en cas de la décision du gouvernement de rejeter les propositions des Turcs, exposées dans leur communiqué d'aujourd'hui, sans signature, que nos troupes défendront avec succès et ténacité la ligne Garam-Vartan-Akhababa ?

Troisième question : Nos troupes se sont-elles retirées ce matin par ordre supérieur ou sous la menace d'une offensive turque ?

LE GÉNÉRAL VYCHINSKY : Je réponds à vos questions après

Ayant reçu l'ordre de son gouvernement à 13 h. 30, le général Nazarbékoff en avertit le général Silikoff**, commandant de la 2^e division arménienne, et le commandant de la forteresse de Kars, leur enjoignant de cesser les hostilités (le 23 Avril à 17 h.), la ligne de démarcation dans la direction de Kars devant être établie d'un commun accord avec le commandant de la 1^{re} division des tirailleurs arméniens, qui, comme nous l'avons vu plus haut, avait opéré sa retraite jusqu'au voisinage immédiat de la ligne des forts.

Le commandant de la forteresse reçut cet ordre à 14 h. Ayant donné l'ordre à la garnison de suspendre toutes opérations actives après 17 h. et après avoir envoyé des parlementaires — l'un à la chaîne de Tchalgaur, l'autre au village de Prokhladnaïa — se rendit au village de Pétrovka, où se trouvait l'état-major de la 1^{re} division des tirailleurs arméniens, pour établir la ligne de démarcation.

les avoir transmises au commandant du Corps. Le sort de la position avancée, occupée par le détachement de Begli-Ahmed, a été décidé hier comme suite à l'ordre du Général Odiléhidzé de suspendre les hostilités et d'envoyer des parlementaires. Cet ordre a défavorablement influencé le moral des troupes. Il ne concernait cependant pas les troupes de Kars, et Kars aurait pu tenir encore quinze jours ou peut être même un mois. Un refus des propositions turques, très fondé encore ce matin, aurait pu sauver la situation et la forteresse de Kars aurait sans aucun doute résisté aux Turcs; encore aujourd'hui la forteresse se défendait très bravement, jusqu'à l'arrivée de l'ordre du président Tchenkéli et du général Odichélidzé de déléguer des parlementaires pour établir les conditions de l'évacuation de la forteresse. Après la communication de cet ordre au commandant de la forteresse de Kars, le combat cessa. Les troupes se sont retirées de la position avancée d'Agatch-Akhbaba-Garam-Vartan par ordre, quoiqu'il y ait eu des cas où quelques éléments ont lâché pied de leur propre initiative.

** Général de l'armée russe, de nationalité arménienne.

« LA CHUTE DE KARS. ALEXANDROPOL »

SCHEMA N°4
LA CHUTE DE KARS. ALEXANDROPOL
20 km dans un pouce anglais

The map shows the city of Kars and its surrounding districts. Key locations labeled include Kars, Kizil-Takhtcham, Alexandropol, and various districts like Djablousse, Djablousse, and Djablousse. The map also shows the city of Kars and its surrounding districts, including Kars, Kizil-Takhtcham, Alexandropol, and various districts like Djablousse, Djablousse, and Djablousse.

Il fut décidé de poser aux Turcs la condition de ne pas dépasser une ligne allant au nord-ouest de la forteresse le long de la chaîne de Tchalgaour, à l'ouest par Garam-Vartan et au sud par les hauteurs de Akhbaba.

Vers 17 h., le commandant de la 1^{re} brigade particulière arménienne, le Colonel Morel (ancien attaché militaire auprès de l'Ambassade russe à Tokio) fut envoyé par la chaussée de Sarikamiche comme parlementaire, muni d'une lettre du commandant de la 1^{re} division arménienne au nom du commandant des forces turques dans la direction de Kars, lui communiquant l'ordre donné à ses propres troupes de suspendre les hostilités à partir de 17 h. du 23 Avril, à condition que le commandant des forces turques ferait de même de son côté. Comme pièces annexes étaient jointes les copies des télégrammes du général Odichélidzé du 23 Avril au général Nazarbékoff et à Véhib Pacha au sujet de la suspension des hostilités.

Le chef d'état-major de cette division turque déclara que n'ayant reçu aucune instruction ayant trait à une suspension des hostilités et vu l'absence du commandant de la division, il transmettrait immédiatement par télégraphe à Sarikamiche le contenu de la lettre que le colonel Morel avait apportée.

Vers les 22 h. le chef d'état-major de la division turque remit la réponse du commandant des troupes turques opérant dans la direction de Kars, adressée au commandant de la 1^{re} division des tirailleurs arméniens, dans laquelle il disait que n'ayant pas reçu d'instructions du commandant en chef des armées turques, relatives à la suspension des hostilités, il en avait demandé par télégraphe au chef des troupes turques sur le front caucasien, Véhib Pacha, et jusqu'à l'arrivée d'une réponse, l'ordre donnée antérieurement par Véhib Pacha resterait en vigueur, d'après lequel les troupes turques devaient

continuer leur offensive le 24 Avril. Il serait désirable qu'avant le commencement de cette offensive les troupes arméniennes se repliassent sur les forts, pour éviter des collisions avec les troupes turques, absolument inutiles vu la suspension imminente des hostilités.

Vers les 8 h. du 24 Avril, l'état-major de la division des tirailleurs arméniens, au village de Pétrovka, reçut une nouvelle lettre de commandant des forces turques devant Kars :

La proposition du Gouvernement caucasien a été acceptée par le Gouvernement turc. De notre côté un délégué a déjà été désigné et doit arriver. Vous devez (la lettre était adressée au commandant de la division arménienne) vous retirer sur Kars et vous arrêter à une distance de deux verstes en avant des forts. Vos troupes ne devront pas tirer à l'approche des nôtres; au cas contraire, nous aurons recours à la force. Aujourd'hui nos troupes occuperont les positions indiquées plus haut. Durant votre retraite et notre avance toute ouverture de feu est interdite. Nous sommes dans l'attente de vos délégués pour entamer les négociations. Station de Begli Ahmed, le 24 Avril 1334-1918.

La lettre, écrite en turc, ne portait pas de signature.

Il est possible que la traduction de cette lettre, tout à fait confuse au point de vue militaire, ait été défectueuse; autrement il serait impossible d'expliquer l'exigence du commandement turc que les troupes arméniennes occupassent une ligne deux verstes en avant des forts, que les forces turques devaient occuper à leur tour.

Le temps manquait d'ailleurs pour des éclaircissements, car les Turcs déclenchèrent leur offensive, portant leur coup principal contre le flanc droit des troupes opérant dans le rayon de Kars et postées à 8 kilomètres à l'ouest et sud-ouest du village de Mazra.

En cas de réussite, une offensive dans cette direction aurait permis aux Turcs d'atteindre la ligne de

chemin de fer Kars-Alexandropol, sur les derrières des troupes opérant près de Kars, les coupant ainsi d'Alexandropol.

Pour cette raison, le commandant de la 1^{re} division arménienne donna à 8 h. du matin du 24 Avril l'ordre au flanc gauche de se retirer sur la position près du village de Vésinkeuï. La position occupée par les troupes arméniennes représentait vers midi du 24 Avril un arc convexe du côté de l'ennemi, et allant de Mazra à Kars et plus loin vers l'est à Vésinkeuï.

A peine les Turcs avaient-ils atteint la sphère du feu d'artillerie de la forteresse, que toutes les batteries, à l'exception de celles du front nord-est, ouvrirent le feu, qui arrêta l'offensive turque.

En même temps le chef d'état-major du corps arménien, le général Vychinsky, transmit à Tiflis au Ministre par intérim de la Guerre, le général Odichélidzé, le texte du dernier document du commandement turc cité plus haut, remis à 8 h. du matin au commandant de la 1^{re} division des tirailleurs arméniens, ainsi que la substance des pourparlers du colonel Morel avec les Turcs.

En réponse le commandant en chef reçut l'ordre suivant :

Le Président du Gouvernement transcaucasien et moi, ayant pris connaissance des pourparlers télégraphiques des généraux Odichélidzé et Vychinsky du 24 Avril 11 h., avons résolu d'accepter les conditions des Turcs et de suspendre les hostilités conformément à ces conditions. Par conséquent le Gouvernement vous ordonne de donner immédiatement les instructions correspondantes au général Nazarbékoff.

Le Ministre de la Guerre Guforgadzé, le 24 Avril 1918.

Par cette décision, les Turcs obtenaient la possibilité d'encercler toute la forteresse sans aucune condition préalable, vouant ainsi la garnison au désastre définitif.

A 11 h. le colonel Morel fut de nouveau envoyé de la forteresse pour poursuivre les pourparlers avec les Turcs, interrompus la veille au soir, comme nous avons vu, faute d'instructions de Véhib Pacha.

Entre Péetrovka et Vladikars le colonel Morel rencontra le commandant des troupes turques opérant dans la direction de Kars, le colonel Kiazim Bey. Ce dernier déclara que conformément aux instructions recues du commandement supérieur, les troupes turques opérant contre Kars avaient reçu l'ordre de s'arrêter à 2 kilomètres des forts de la forteresse. Quant à la question de la ligne de démarcation, elle ne pourrait être résolue qu'après l'établissement du terme et autres conditions de l'évacuation de Kars et de la province de Kars par les troupes du Gouvernement transcaucasien, vu qu'en acceptant le traité de Brest-Litowsk, ce gouvernement, par ce fait même, avait le devoir de prendre des mesures pour l'évacuation sans retard de tout le territoire de Kars, qui d'après le traité appartenait à la Turquie. Développant plus loin cette thèse, Kiazim Bey déclara que l'établissement d'une ligne de démarcation spéciale dans le rayon immédiat de la forteresse n'était pas nécessaire, vu que d'après un arrangement (!) entre les gouvernements turc et transcaucasien cette ligne avait été fixée pour les troupes arméniennes par la ligne des forts de la forteresse et pour les troupes turques à 2 kilomètres de ces forts.

Durant ces pourparlers la lutte continuait et prenait un caractère opiniâtre surtout près du village de Mazra. Les Turcs essayaient d'atteindre le chemin de fer et d'achever ainsi l'investissement de la forteresse. Mais l'offensive turque fut arrêtée partout, surtout par l'intensité du feu de l'artillerie de la forteresse.

Le colonel Morel retourna de sa deuxième excursion chez les Turcs vers les 18 h., n'ayant apporté aucun

procès-verbal de ses pourparlers et ne pouvant présenter qu'un rapport verbal.

Ayant reçu à cette heure l'ordre du Gouvernement de laisser les Turcs s'approcher jusqu'à deux verstes de la ligne des forts, le commandant de la forteresse envoya de nouveau le colonel Morel avec mission d'obtenir des Turcs de laisser ouvert le front nord-est de la forteresse (la chaussée et le chemin de fer à Alexandropol).

Le colonel Morel partit pour la troisième fois pour négocier avec les Turcs vers les 20 h. du 24 Avril, en même temps que le Ministre-Président Tchenkéli envoyait à Véhib Pacha le télégramme N° 12255 du 24 Avril, 2 h. 55, ainsi conçu :

Toutes vos conditions ont été acceptées par le Gouvernement transcaucasien. Tous les ordres ont été donnés pour la suspension des hostilités, et des parlementaires ont été envoyés. Dans le rayon de Kars le commandant des troupes turques n'a pas assez clairement rédigé les conditions de l'armistice, en indiquant que les troupes transcausiennes devaient se retirer sur une ligne de deux verstes en avant des forts. Pour cette raison, quand les troupes turques commençaient elles-mêmes à s'approcher de cette ligne, le commandant de la forteresse a compris cette manœuvre comme une violation de l'accord, et une fusillade s'en est suivie. Actuellement des mesures sont prises pour mettre fin à toute collision. En sus de ceci le commandement ture près de Kars a déclaré qu'il bloquait Kars du côté nord-est, ce qui, sans aucun doute, engendrerait des difficultés pour l'évacuation convenue de Kars, à laquelle il a déjà été procédé.

En considération de ceci, je vous prie instamment de donner à votre subordonné, opérant contre Kars, l'ordre de ne pas créer des difficultés et complications superflues, qui, dans les circonstances actuelles, pourraient conduire à une effusion inutile de sang. Pour l'évacuation de Kars je considère indispensable un délai d'un mois et vous prie de transmettre d'urgence votre assentiment.

TCHENKÉLI.

Dans ces circonstances, les négociations du commandement arménien avec les Turcs n'avaient pas beau-

coup de chance de réussir. Tiflis avait accepté d'emblée toutes les exigences des Turcs, sans avoir consulté le commandant en chef, qu'il privait ainsi de toute liberté d'action.

La nouvelle entrevue du colonel Morel avec les parlementaires turcs eut lieu à Begli-Ahmed.

Le parlementaire turc posa au nom de Véhib Pacha les conditions principales suivantes :

1° Reddition des forts de la rive gauche du Kars-Tchaï pour midi, heure de Constantinople, du 25 Avril, et des autres le soir de ce même jour ; 2° Évacuation de la forteresse de Kars par les troupes du Gouvernement transcaucasien dans le courant du 25 Avril, et 3° Retraite de ces troupes au-delà de la rivière Arpa-Tchaï dans un délai de trois jours après la sortie de la forteresse.

Le colonel Morel insista sur la prolongation de ces délais : vu la dispersion des troupes, il serait excessivement difficile d'organiser la retraite à temps, et, en plus, il fallait organiser l'évacuation de 20.000 réfugiés qui quittaient Kars.

Le parlementaire turc, n'ayant pas de pouvoirs suffisants pour résoudre ces questions, consentit à demander des instructions à Véhib Pacha, en ajoutant que s'il ne recevait pas de réponse jusqu'à l'aube du 25 Avril et que le commandement de la forteresse ne remplissait pas toutes les conditions qui lui avaient été présentées, les troupes turques poursuivraient leur marche en avant, conformément aux instructions qu'elles avaient reçues.

Vers 2 h. de la nuit, au moment où le colonel Morel rentrait de sa mission, le commandant de Kars reçut du Commandant du Corps d'Armée arménien le télégramme suivant :

Je vous transmets un télégramme que je viens de recevoir du Commandant en chef : « Vu la possibilité d'un investissement complet de Kars et l'impossibilité absolue d'éclaircir les

conditions qu'il faudra accepter au sujet de l'évacuation, laquelle a été décidée catégoriquement par le Gouvernement, je vous ordonne de laisser pleine liberté au commandant de la forteresse pour le repli des troupes du côté d'Alexandropol; elles s'arrêteront sur une position intermédiaire et s'y retrancheront. 12.256, le 25 Avril, 23 h. 55 m. LÉBÉDINSKY.»

Je laisse donc à votre jugement la solution de la question concernant la nécessité et le délai de l'évacuation de Kars par sa garnison.

Le 25 Avril, 1 h. 30 m. N° 829.

NAZARBEKOFF.

En considération de ce télégramme ainsi que de la situation générale, le commandant décida d'accepter les conditions de Kiazim Bey, mais chargea le colonel Morel d'essayer encore une fois d'obtenir un délai pour la remise des forts de la rive gauche du Kars-Tchaï jusqu'au soir du 25 Avril, et des autres jusqu'au soir du 26 Avril.

A 5 h. du matin le colonel Morel se rendit pour la quatrième fois chez les Turcs.

Le commandant du Corps d'armée arménien confirma la décision du commandant de la forteresse de rendre les forts; en même temps il donna l'ordre de subordonner toutes les unités actives de la garnison de Kars, après l'évacuation de la forteresse, au commandant de la 1^{re} division de tirailleurs arméniens, qui de son côté devait se maintenir, sauf avis contraire, sur la position Mazra-Vésinkeuï. Le commandant de la forteresse reçut en plus l'ordre de rester à Kars pour surveiller l'évacuation du matériel.

Le Gouvernement était à un tel point convaincu que les Turcs consentiraient à l'évacuation du matériel de la forteresse, que le commandant du Corps d'armée était forcé de s'y conformer et de donner des ordres en conséquence, bien que ce fût plus que de la naïveté de compter que les vainqueurs consentiraient à laisser partir le matériel de la forteresse, et faciliter ainsi au Gouvernement transcaucasien la continuation de la lutte. Du

reste, en admettant même que les Turcs fussent assez insensés pour y consentir, l'évacuation du matériel de la forteresse était pratiquement une impossibilité, vu l'absence complète de main-d'œuvre après l'occupation de Kars par les Turcs, et de moyens de transport.

A 9 h. du matin le commandant de la forteresse reçut la réponse que les Turcs n'avaient pas accepté sa proposition de prolonger le délai de la remise des forts. Cependant toutes les dispositions avaient été déjà prises, et l'évacuation des forts fut terminée vers les 16 h. du 25 Avril.

Les troupes avaient évacué Kars, mais le commandant de la forteresse avec son état-major et les administrations de la forteresse y restaient.

A 21 h. du soir du 25 Avril la première unité militaire turque, le bataillon de chasseurs de la 11^e division d'infanterie, fit son entrée à Kars.

Kars était tombé. Avec la chute de Kars la lutte pour la possession de la région de Kars était de fait terminée.

Durant l'évacuation, le commandant du Corps d'armée reçut le télégramme suivant :

Je porte à votre connaissance, que la province de Kars doit être évacuée par nos troupes jusqu'à la frontière, allant le long de la rivière Arpatchaï, et que les forts, situés sur la rive droite de l'Arpatchaï, doivent être détruits. Le Gouvernement a entamé des négociations avec la Turquie pour nous accorder un délai d'un mois pour l'évacuation de tout le matériel de la forteresse de Kars, et d'une semaine pour retirer les troupes au-delà des limites de la province de Kars.
LE PRÉSIDENT DU GOUVERNEMENT TRANSCAUCASIEN TCHENKÉLI.
LE MINISTRE DE GUERRE PAR INTÉRIM ODICHÉLIDZÉ.

Sans avoir posé au préalable les conditions de l'armistice et ayant accepté d'avance toutes les conditions que l'adversaire pourrait imposer, le Gouvernement conti-

nuait à se bercer d'illusions et nourrissait le vain espoir que le vainqueur consentirait à laisser sortir tout le matériel militaire d'une forteresse, occupée par lui selon le droit inexorable de la guerre !

* * *

Malgré le désir sincère d'exécuter toutes les conditions posées par les Turcs, l'action militaire ne pouvait être arrêtée par les troupes arméniennes en retraite.

Nous avons déjà vu que le 24 Avril la position occupée par celles-ci représentait un arc, le côté saillant tourné vers l'ennemi, allant de Mazra par Kars à Vésinkeuï.

Toute la journée, jusqu'à la tombée de la nuit, le combat continua.

Plusieurs unités du détachement Begli-Ahmed ne purent être rassemblées pour une action commune avant 3 h. du matin du 25, et les autres pas avant l'aube.

Le moral des troupes était sérieusement affecté; l'éventualité d'une invasion turque de leurs foyers préoccupait tous les esprits. Les plus faibles commençaient à désertier. La retraite sur la ligne des villages Mazra-Kala-Keuï s'effectuait avec lenteur.

Malgré la pression constante de l'ennemi, il était de toute nécessité de se maintenir sur cette ligne, afin de rendre possible la retraite aux convois, sortis avec les réfugiés de Kars à 4 h. du matin le 25 Avril.

Le 1^{er} régiment de cavalerie et une partie du 4^e d'infanterie devaient protéger le convoi contre une attaque possible des Kurdes, qui opéraient aux derrières du détachement.

La colonne fut en effet attaquée par les Turcs qui avaient réussi à percer jusqu'à la chaussée, non loin du village de Prokhladnoë, mais la situation fut rétablie par une contre-attaque des unités du 4^e régiment d'infanterie.

Vers le soir du 25, les Turcs occupaient le village de Mazra et les hauteurs au nord-est de ce dernier, tandis que les Kurdes s'étaient installés au village de Romanovo. Le flanc droit du détachement Begli-Ahmed fut en conséquence forcé de se porter en arrière vers la station de Mazra, de sorte que la ligne de défense du détachement allait de ce point jusqu'au village de Kala-Keuï. Cette ligne était occupée, en partant du flanc droit, par : le bataillon spécial des officiers russes, les 7^e et 8^e régiments de la 2^e division d'infanterie arménienne, les débris des régiments d'Erzérout et d'Erzindjian, et ensuite les unités de la 1^{re} division d'infanterie arménienne avec le 2^e régiment de cavalerie arménienne près du village de Kala-Keuï.

Selon les ordres du commandant du Corps d'Armée toutes les unités de la garnison de Kars devaient se joindre au détachement de Begli-Ahmed, à mesure que s'effectuait l'évacuation de la forteresse ; mais l'exécution de cet ordre subit des retards, provenant de la désorganisation du service de liaison.

Dans la matinée du 26 les Turcs déclenchèrent une attaque du côté du village de Mazra, contournant le flanc droit du détachement, menaçant sérieusement ses communications avec Alexandropol. Cette menace détermina le général Ter-Akopoff de battre en retraite, malgré que l'attaque turque eût été repoussée, et de concentrer dans la soirée du 26 ses troupes à Bachkadiklar.

Dans la journée du 27 le détachement continua sa retraite vers Alexandropol et occupa la région des villages de Kizil-Tchaktchakh, Ouzoun-Kilissa et Tikhnis, couvrant ses flancs par sa cavalerie.

Le 28 Avril, se conformant aux clauses de l'armistice, le détachement traversa la rivière Arpatchaï, après avoir préalablement détruit l'ancien fort sur la rive droite.

Le détachement Begli-Ahmed fut ensuite dissout et les troupes occupèrent les emplacements suivants : La 1^{re} division d'infanterie, avec son artillerie, sous le commandement du général Arécheff, les villages de Toparli, Konak-Kran, Duze-Kend, Tapa-Dolak, Karaklissa, à l'est d'Alexandropol; les 7^e et 8^e régiments d'infanterie avec les débris des régiments d'Erzéroum et d'Erzindjian et la brigade de cavalerie restèrent à Alexandropol.

La rivière Arpacthaï au sud d'Alexandropol était surveillée par la 2^e brigade particulière (régiments de Khnis et de Karakilissa).

* * *

Nous avons vu plus haut que le général Déieff, commandant de la forteresse, et quelques officiers de son état-major étaient restés à Kars, pour remettre la forteresse aux Turcs et assurer la protection de la population. Ils devaient en outre, si l'ennemi y consentait, effectuer l'évacuation du matériel.

Le 26 Avril, à 13 h. arriva à Kars le commandant en chef des troupes turques opérant contre la forteresse, le colonel Kiazim-Bey, et le même jour, il eut une conférence avec le général Déieff.

Il fut convenu que tous les officiers et les soldats, sans distinction de nationalité, se trouvant encore à Kars, seraient libres d'y rester, ou de partir pour Alexandropol. Mais dans la soirée du 27 Avril Kiazim-Bey viola subitement cet accord, en informant le général Déieff que les militaires de tous grades devraient se concentrer dans des endroits indiqués par les autorités turques, les Arméniens séparément des autres. Il expliqua cet ordre comme une mesure de représaille contre les Arméniens, dont les troupes se seraient rendues coupables de cruautés envers la population musulmane pacifique, durant leur retraite.

Pourtant, à la suite de la protestation énergique du général Déieff contre une pareille violation d'une des stipulations de l'acte de reddition, une colonne, composée de 190 officiers, 500 soldats (dont 150 armés) et 450 habitants de Kars (Arméniens et Grecs), put quitter la ville pour Alexandropol le 30 Avril, sous l'escorte d'une compagnie de la 11^e division. Elle arriva le 1^{er} Mai à Odintzovo, le 2, sous l'escorte d'un bataillon de la 5^e division, à Tikhnis, et atteignit Alexandropol le 3 Mai.

Par ordre du général Nazarbékoff tout le personnel de l'artillerie, du génie et du télégraphe de la forteresse de Kars fut retenu à Alexandropol, pour renforcer la garnison de la place. Le général Déieff, avec son état-major, partit pour Tiflis.

CHAPITRE XXII

Alexandropol.

Le 3 Mai 1918 les délégués de la République transcaucasienne et les délégués turcs se rencontrèrent à Batoum pour délibérer sur les conditions d'une conclusion de paix. La délégation transcaucasienne était composée de M. H. Katchaznoui pour l'Arménie et de M. Rassoul-Zadé pour l'Azerbaïdjan, comme membres, sous la présidence de M. A. Tchenkéli, représentant la Géorgie.

La Délégation turque était d'abord présidée par Djémal Pacha, ministre de la marine, mais il fut bientôt remplacé par Khalil-Bey, ministre de la justice. Le grand quartier-général allemand avait aussi envoyé son délégué, en la personne du général bavarois von Lossow.

Les négociations traînèrent en longueur. Le sujet et la dimension de ce livre ne permettent pas de suivre en détail les délibérations de cette conférence. Il est néanmoins indispensable de noter que, dès son ouverture, les Turcs insistèrent sur le droit d'utiliser la ligne du chemin de fer Alexandropol-Djoulfa pour le transport de troupes à Tabriz, étendant dans la suite cette prétention sur tous les chemins de fer caucasiens, et ce durant toute la durée de la guerre. Ce droit était de la plus haute importance pour l'état-major général turc, qui envisageait à ce moment une offensive contre les Anglais à Mossoul. Aussi fut-il réclamé dans la forme la plus catégorique par Féririk Véhib Pacha, le commandant en chef des armées turques opérant sur le front transcaucasien.

Les experts militaires, le général de division Odichélidzé et le général de brigade Korganoff, ne se sentant pas autorisés à accepter de pareilles conditions, les transmirent à leur délégation, qui à son tour demanda des instructions précises à son gouvernement.

Dans la nuit du 14 au 15 Mai, la délégation turque présenta, sans avertissement, un ultimatum, exigeant l'évacuation immédiate de la ville d'Alexandropol et le retrait des troupes arméniennes à 25 km. à l'est de cette dernière.

Cet ultimatum fut présenté à 4 h. du matin le 15 Mai, 3 h. avant son expiration. D'ailleurs l'offensive turque avait déjà commencé, avant même que la délégation n'ait eu le temps de prendre connaissance de ce document.

M. A. Tchenkéli protesta vivement contre un pareil procédé au cours même des délibérations de la conférence, à quoi Khalil-Bey répondit que l'ultimatum avait été dûment envoyé à temps, le soir du 14 Mai, mais que malheureusement son secrétaire ignorait l'adresse du président de la Délégation transcaucasienne, d'où ce retard regrettable dans la transmission!

Le commandant de la place d'Alexandropol reçut de son côté, à 2 h. du matin du 15 Mai, de la part du commandant des troupes turques, un avis écrit en turc et dont la traduction ne fut terminée que vers les 6 h. 1/2.

Les Turcs exigeaient l'évacuation d'Alexandropol pour les 6 h. du matin et le retrait des troupes arméniennes à 20 km. à l'est de la ville; mais, sans attendre une réponse, ils attaquèrent à l'improviste les troupes arméniennes, les contournant en même temps du côté du village de Kaps, situé au nord d'Alexandropol.

Le général Nazarbékoff, dont le quartier général avait déménagé le 13 Mai à la station de Karakilissa, se trouvait encore à Alexandropol. Après une courte résis-

tance, la place fut emportée, et les troupes arméniennes, prises au dépourvu, durent se replier sur la ligne des villages Orta-Kilissa, Duze-Kend, Tapadalok. Mais les Turcs, poursuivant leur avantage, s'emparèrent des villages de Duze-Kend, Tapadalok et Ilkhiali, ce qui obligea les troupes arméniennes de reculer encore jusqu'à la ligne des villages de Toparli-Diraklar-Kapanac.

La perte d'Alexandropol offrait aux Turcs la possibilité d'opérer contre le groupe d'Erivan. Aussi, le général Nazarbékoff donna les ordres suivants : La 1^{re} division de Tirailleurs arméniens, avec les 7^e et 8^e régiments de la 2^e division, se replieraient sur la ligne des villages de Geuk-Iéghouch-Békand-Avdibek-Pamb. La brigade de cavalerie resterait en arrière-garde près du village de Tchirakhli. Les 1^{re} et 2^e brigades particulières reçurent l'ordre d'effectuer leur jonction avec le groupe d'Erivan, par Sardarabad. Plus tard le 2^e régiment de la brigade de cavalerie fut envoyé dans la même direction. Le général Andranik, qui occupait avec ses volontaires, depuis le 1^{er} Mai, Guli-Boulagh, devait opérer contre le flanc gauche des Turcs, couvrant en même temps Akhalkalaki et Vorontzovka. Simultanément le général Nazarbékoff donna l'ordre de mettre sur pied de guerre les régiments territoriaux d'Akhalkalaki, de Lori et de Kasakh. Les deux premiers furent placés sous les ordres du général Andranik, tandis que le 3^e entra dans les effectifs de la 1^{re} division.

Par ces dispositions le corps arménien était condamné à une défensive passive sur tout le front. Il s'agissait maintenant de défendre ce qui restait encore de l'Arménie, où de tous côtés affluaient des réfugiés devant l'invasion turque.

Le général Andranik, qui occupait la région de Vorontzovka, couvrait le flanc droit du corps arménien. Par sa disposition, le gros de ce corps protégeait les

intersections des routes sur Erivan, Karakilissa et Dilijan. Le groupe d'Erivan, enfin, qui défendait la capitale et les régions méridionales de l'Arménie, avait été renforcé, comme nous avons vu, par les 1^{re} et 2^e brigades particulières.

La décision prise par le général Nazarbékoff, en tenant compte de la supériorité numérique de l'ennemi et du moral de ses propres troupes, répondait à la situation générale.

Le général Andranik se vit empêché de procéder aux opérations contre le flanc gauche des Turcs, qui avaient concentré contre lui toute leur 5^e division. Après de vifs combats au col de Karagatch, sur le chemin Alexandropol-Tiflis, Andranik fut obligé de se retirer, le 19 Mai, sur Djélal-Ogly, et les Turcs débouchèrent dans les steppes de Lori.

En même temps l'ennemi commençait à se concentrer contre la 1^{re} division arménienne. Vers les 10 h. du 21 Mai les Turcs attaquèrent la ligne Geuk-Iéghouch-Avdibek. La 1^{re} division arménienne, avec les 7^e et 8^e régiments, se replia sur la ligne Gogoran-Tapanli-Vartnav, mais continua le 22 Mai sa retraite sur Karakilissa, se sentant impuissante à arrêter l'offensive turque.

Cette retraite permit à l'ennemi d'occuper la station d'Amamli, lui ouvrant ainsi le chemin à Erivan.

Le général Silikoff, commandant de la 2^e division arménienne, concentrée dans la région d'Erivan, envoya un détachement sous le commandement de Dro à Bachabaran, pour couvrir la capitale du côté nord.

Le général Nazarbékoff était décidé de tenir Karakilissa jusqu'à la dernière extrémité. Il s'agissait, coûte que coûte, d'arrêter l'avance des envahisseurs et de sauver ce qui restait de l'Arménie avec sa population et les réfugiés, menacés d'un anéantissement complet.

Dans ces circonstances tragiques, le moral des troupes, fortement ébranlé après le désastre d'Alexan-

dropol et des retraites sans fin, se releva de nouveau, vu l'évidence du danger commun à tous, et de tous côtés accoururent de nombreux déserteurs, pour reprendre leurs places dans les rangs.

Profitant de cet état d'esprit, le général Nazarbékoff repassa le 24 à l'offensive, et cette fois l'élan des unités arméniennes étaient tellement impétueux, qu'après un combat acharné l'ennemi lâcha pied et se retira en toute hâte vers Amamli.

Malgré ce succès, la situation du général Nazarbékoff restait encore très périlleuse, son flanc droit étant menacé par la 5^e division turque qui occupait les cols de la chaîne des montagnes de Bésobdal.

Le général Andranik, à qui incombait la tâche de couvrir ce flanc, ne disposait pas d'assez de forces pour la résoudre. Après un combat de deux jours contre la 5^e division turque, il fut contraint de se retirer de Djélal Ogly à Dissikh (40 km. au nord-est de Karakilissa). Le général Nazarbékoff, pendant ce temps, poursuivant l'offensive, tâchait d'envelopper le flanc droit de l'ennemi.

L'offensive progressait favorablement et vers le soir du 26 Mai les troupes arméniennes occupèrent sur leurs deux flancs les villages de Bésobdal et de Khadjikala, et délogèrent l'ennemi de la montagne de Guida-Maïmek.

Malheureusement, ces succès ne devaient pas être de longue durée. Profitant de leur supériorité numérique, les Turcs déclenchèrent le 27 Mai une vigoureuse contre-attaque et reprirent la montagne de Guida-Maïmek après un combat acharné. En même temps deux colonnes turques, l'une forte de 3.000 hommes avec 6 canons, se dirigeait du village de Guilakorak sur le village de Bésobdal, situé sur le flanc droit du général Nazarbékoff, l'autre, d'un effectif d'environ 1.500 baïonnettes, débouchait du village d'Amamli.

Vers le soir du 27 Mai les Turcs s'emparèrent du village de Bésobdal, ce qui força le général Nazarbékoff de reculer avec son flanc droit sur les hauteurs de la montagne Akhmet-Agui-Urte, et avec son centre vers le village de Kichlag.

Les troupes arméniennes ne purent se maintenir longtemps sur cette position. Le 28 Mai les Turcs, par un mouvement contournant le flanc gauche arménien, s'emparèrent du village de Vartanli, situé en arrière de la position de Karakilissa, et les troupes du général Nazarbékoff durent de nouveau battre en retraite vers la station de Chagali. De cet endroit elles réussirent, par des sentiers escarpés des montagnes, à se concentrer le 28 Mai sur la ligne Bosikend-Nikitino, à l'est de Voskréssenska, barrant de nouveau à l'ennemi la route de Karakilissa à Erivan.

Le détachement d'Andranik arriva le 30 Mai à Dilijan, l'état major du corps s'étant installé au village de Bas-Akhti.

Jusqu'à la signature de l'armistice entre la Turquie et l'Arménie, les troupes restèrent sur ces positions. Mais Andranik, trouvant déshonorantes les conditions de paix, partit avec son détachement de Dilijan le 6 Juin vers Novo-Bayasid et Nakhitchévan.

CHAPITRE XXIII

Les Opérations dans le Rayon d'Erivan.

Comme nous l'avons déjà indiqué, quelques unités arméniennes continuaient à occuper divers points en Turquie après la retraite des défenseurs d'Erzéroum vers l'ancienne frontière russo-turque.

Dans la vallée d'Alachkert se trouvait la 2^e brigade particulière (les régiments de Khnis et de Karakilissa), avec 8 pièces d'artillerie. Le 5^e régiment de tirailleurs arméniens (2 bataillons) et la 3^e brigade particulière (les 1^{er} et 2^e régiments de Van) avec 8 p. d'artillerie occupaient Van.

La région d'Erivan, où avaient été concentrés un bataillon du 4^e régiment de tirailleurs arméniens, le 6^e régiment (3 bataillons) et 20 pièces d'artillerie, servait de base à ces deux détachements.

Par ordre du général Nazarbékoff, la 2^e brigade particulière avait quitté Karakilissa d'Alachkert quand on avait acquis la certitude que les Turcs porteraient leur principal effort du côté de Sarikamiche-Kars.

A partir du 16 Avril, cette brigade prit part à tous les combats qui eurent lieu autour de Kars, principalement en s'opposant à l'avance turque du côté de Kaghisman.

Quant à la garnison de Van, qui se trouvait complètement isolée et sans liaison depuis la fin du mois de Mars, elle reçut l'ordre de se joindre au groupe d'Erivan, et arriva le 12 Avril à Igdir, ayant passé par Bayazid.

Ainsi, vers le milieu du mois d'Avril, le groupe d'Erivan était composé comme suit : d'un bataillon du 4^e régiment, des 5^e et 6^e régiments, de la 3^e brigade particulière (1^{er} et 2^e régiments de Van) et de 28 p. d'artillerie.

Ce groupe avait été placé sous les ordres du commandant de la 2^e division de tirailleurs arméniens, le général Silikoff, avec mission de surveiller les cols de la chaîne des montagnes de l'Agri-Dagh et défendre la ligne de la rivière Arax, pour protéger ainsi les régions méridionales de l'Arménie. Il devait en même temps garder le chemin de fer sur le parcours de la station d'Alagueuz à Nakhitchévan.

En réalité, vu l'insuffisance des forces, cette dernière tâche n'a pu être résolue que partiellement, le chemin de fer ne pouvant être couvert que jusqu'au « Voltchi Vorota » (la Porte des Loups), près de la station d'Arazdayan.

Vers la fin du mois de Mars plusieurs symptômes indiquaient que les Turcs reprendraient bientôt les opérations de campagne. Les bandes de Tatares, qui infestaient le pays, commençaient à devenir plus entreprenantes; on recevait de toutes parts des nouvelles de leurs exploits. Ils avaient attaqué les villages de Elénovka, de Markara, d'Igdir, de Koulpi et même la ville de Novo-Bayazet, et détruit des lignes de télégraphe et de chemin de fer.

Les commandants militaires se trouvaient malheureusement dans l'impossibilité de maintenir l'ordre et de garantir la sécurité sur les derrières des troupes contre ces bandes.

En effet, le 15 Avril, sur un ordre catégorique du Gouvernement de Tiflis, le commandant en chef du front du Caucase dut interdire au général Nazarbékoff d'avoir recours aux mesures militaires indispensables, pour sup-

primer les actes de violence commis par les bandes musulmanes sur la paisible population arménienne. D'après cet ordre, seules les agressions à main armée contre les troupes étaient passibles de châtement.

Ces dispositions portaient une grave atteinte au moral des troupes, complétées justement par les habitants des régions abandonnées, se trouvant dorénavant à la merci de bandes de pillards. Chacun ne pensait qu'à retourner au plus vite chez lui pour défendre lui-même son foyer, du moment qu'un gouvernement sans prestige et une administration sans pouvoir étaient incapables d'en garantir la sécurité.

C'était sous l'insistance pressante de quelques-uns de ses membres que le Gouvernement avait donné cet ordre, se leurrant de l'espoir que cette mesure mettrait un terme aux collisions entre les troupes arméniennes et la population musulmane en révolte et qu'on arriverait ainsi plus vite à un apaisement des esprits.

En réalité, cet ordre n'a fait que faciliter les opérations turques sans contribuer d'aucune manière à la pacification du pays. Tout au contraire, maintenant qu'elles pouvaient impunément terroriser et piller la population arménienne, l'audace des bandes tatares augmentait chaque jour, et bientôt elles osèrent même attaquer les troupes régulières. Ainsi, le train blindé envoyé d'Erivan pour soutenir les unités avancées fut attaqué successivement le 18 et 19 Avril par la population musulmane locale près des stations Chakhtakhti et Nakhitchévan.

L'ordre du Gouvernement en date du 23 Avril, annonçant la suspension des hostilités, porta un nouveau coup au moral des troupes. Le bruit se répandit parmi les soldats qu'ils étaient systématiquement trahis par leur Gouvernement et qu'en ces conditions toute lutte contre l'ennemi était devenue inutile. Le commandement dut donc faire des efforts surhumains pour empêcher la

masse des soldats, démoralisés et méfiants, de quitter les rangs.

En violation des clauses de l'armistice, les Turcs attaquèrent par surprise, le 27 Avril, la 3^e brigade particulière (1^{er} et 2^e régiments de Van), qui occupait les cols de Koudjakh et de Tchinguil, sur la chaîne de l'Agri-Dagh.

Le 2^e régiment de Van, qui défendait le col de Koudjakh, fut contraint de se replier vers les villages d'Orgoff et d'Argadji, mais passa le lendemain à une contre-attaque et reprit le col. Cependant les Turcs recevaient continuellement de nouveaux renforts, et la brigade arménienne dut céder finalement, et se retira sur la ligne de Khalfalou-Soultanabad, après avoir perdu plusieurs dizaines de tués et 80 blessés. Parmi les premiers se trouvait le commandant du 2^e régiment de Van, le valeureux colonel Tcharouktcheff*).

Toutefois, sur les protestations énergiques du Gouvernement transcaucasien, Férîk Véhib Pacha ordonna le 1^{er} Mai à ses troupes, qui avaient pénétré dans la région d'Erivan, de se retirer vers l'ancienne frontière russo-turque.

Après la retraite des Turcs, le détachement installé près d'Igdir occupa, sur un ordre du général Silikoff, Orgoff, avec une avant-garde.

Au milieu du mois de mai le groupement des troupes arméniennes dans le rayon d'Erivan était le suivant : le gros se tenait concentré près de la station de Sardarabad, ayant ses avant-gardes à Koulpi et Igdir. Un détachement fut envoyé à la station d'Arax pour établir la liaison avec les groupes d'Alexandropol.

Simultanément avec la prise d'Alexandropol, les Turcs commencèrent le 15 mai leurs opérations dans les régions sud du rayon d'Erivan.

* Colonel de l'armée russe, de nationalité arménienne.



Dans la nuit du 18 au 19 Mai les Turcs attaquèrent le détachement d'Arax, mais furent rejetés vers la station de Karabouroun.

En même temps ils franchirent la chaîne de l'Agri-Dagh et occupèrent les villages de Khalfalou et de Khochkhabar près de la ville d'Igdir. Le même jour le détachement de Koulpi se replia vers le pont de Karakala sur l'Arax.

La situation était devenue telle, que le général Silikoff était obligé de défendre non seulement les régions méridionales de l'Arménie, mais de protéger en même temps la capitale du côté nord. En effet, après l'occupation par les Turcs de la station d'Amamly et la retraite du groupe d'Alexandropol vers Karakilissa, le chemin allant d'Amamly à Erivan restait ouvert à l'ennemi. Pour parer à ce danger le général Silikoff dirigea, sous le commandement de Dro, sur Bache-Abaran, un détachement prélevé sur le gros des troupes.

De tous côtés l'Arménie était maintenant encerclée par l'ennemi. Des côtés du sud, ouest et nord avançaient les Turcs, tandis que l'est était menacé par les Tatares d'Azerbaïdjan, qui s'étaient mis du côté de leurs coreligionnaires.

Renforcés par les Kurdes et les Tatares, les Turcs passèrent le 20 mai à l'offensive dans la direction d'Igdir. Le détachement qui occupait cette ville se retira vers le pont de Markara, sur l'Arax, et prit position au nord de cette rivière; la cavalerie resta au sud de ce village pour observer les mouvements de l'ennemi.

En même temps que l'opération contre Igdir, une brigade turque s'avança le long du chemin de fer contre le détachement de Sardarabad et l'attaqua à 17 h. du 21 Mai. Sous la pression des Turcs les unités arméniennes se replièrent sur la ligne des villages de Karakanlou-Kerpalou-Zeiva arménien, protégeant ainsi Etchmiadzine (Vagarchapat).

Le 23 Mai, le général Silikoff, ayant renforcé le détachement de Sardarabad de ses dernières réserves, déclencha une contre-attaque, et réussit, le 24 Mai, à briser la résistance de l'ennemi, qui lâcha pied sur tous les points. Mais bien que les troupes arméniennes eussent occupé le 29 Mai les stations de Karabouroun et Alagueuz et les villages de Taline et Mostara, le général Silikoff ne put poursuivre sa marche sur Alexandropol et menacer les derrières des troupes turques.

En effet, le 23 Mai déjà, la 3^e division turque, venant de la station d'Amamli, apparut dans la région de Bache-Abaran. Le général Silikoff était maintenant menacé d'être coupé d'Erivan, si le détachement de Bache-Abaran ne réussissait pas à arrêter l'avance de cette division. Il fut donc obligé de suspendre sa marche sur Alexandropol et de renforcer le détachement de Dro par des prélèvements sur ses propres troupes.

Le 24 Mai Dro arriva devant le village d'Ali-Kotchak et poursuivant sa marche en avant, attaqua, le 25, les avant-gardes de la 3^e division turque, au nord du village de Bache-Abaran. Au cours de cette rencontre le 2^e régiment de cavalerie chargea près du village de Kondakhsaz l'ennemi, qui perdit 30 soldats et 1 officier.

Le 26 Mai, Dro, menacé d'un enveloppement de ses deux flancs par l'ennemi, se replia sur la ligne des villages Karakilissa-Kasanfar, mais ayant reçu les renforts dont il a été question plus haut, il repassa, le 29 Mai, à l'offensive et, après un vif combat, rejeta les Turcs vers le village de Douskiand, à l'ouest de Bache-Abaran.

Malgré ces succès, la situation du groupe d'Erivan restait toujours grave. En plus le général Silikoff était obligé d'envoyer la 3^e brigade particulière (1^{er} et 2^e régiments de Van) à Sémenovka, pour renforcer le groupe d'Alexandropol, qui avait occupé Dilijan.

Le général Nazarbékoff, de son côté, était résolu

de se maintenir sur le col, près du village de Sémenovka, pour le cas où, sous la pression de l'ennemi, il deviendrait nécessaire d'évacuer Dilijan.

Le 4 Juin l'Arménie signa le traité de paix avec la Turquie. L'armistice provisoire fut conclu en accord avec une proposition faite par le commandement turc, en attendant la ratification du traité.

D'après les clauses de cet armistice, le détachement de Sardarabad devait occuper la ligne village Echniak-station Karabouroun, tandis que Dro occupait le village de Bache-Abaran, les versants nord des montagnes Tchenguil et les hauteurs Chogakat-Dévétache.

Les Turcs, en face du détachement de Dro, concentrèrent leurs troupes dans le rayon des villages de Douskiand, Guézal-Dara, Akhkoula et Moundjoukhli.

Mais les Turcs avaient décidé de s'emparer du chemin de fer Sardarabad-Djoulfa pour le transport de leurs troupes, et violèrent de nouveau les stipulations de l'armistice.

A 9 h. du matin du 7 Juillet, le détachement de Sardarabad fut attaqué à l'improviste et les unités avancées durent se replier en arrière. En considération de la grande supériorité des Turcs, le général Silikoff décida de concentrer toutes les troupes disponibles dans la région d'Etchmiadzine, abandonnant même la ligne de l'Arax.

Le 8 Juillet, à 9 h. du matin, l'ennemi attaqua la ligne des villages de Kerpalou-Zeiva (tatares), mais fut repoussé par le 5^e régiment arménien, auquel s'étaient ralliés de nombreux partisans.

Laissant alors devant cette ligne 3 bataillons, l'ennemi commença à s'étendre vers l'est, enveloppant ainsi le flanc gauche des troupes du général Silikoff.

Le soir du 8 Juillet les Turcs enlevèrent avec 2 bataillons le village de Khatoun-Ark, à 10 km. au sud d'Etchmiadzine.

Continuant leur mouvement en avant ils occupèrent le 9 Juillet successivement, avec leur 11^e division, les villages de Tchoban-Kiara, Nedjilou, Tasakend et Agamsalou.

De cette manière Erivan fut coupé de la ligne de chemin de fer et séparé de l'est de l'Arménie.

Ces positions furent gardées des deux côtés jusqu'à l'armistice général du 11 Novembre 1918, quand les Turcs commencèrent l'évacuation de l'Arménie.

*
* *

Arrivé au terme de cet exposé tout objectif, et avant de procéder à la relation de la défense de Bakou et du rayon de cette ville, qui constitue un chapitre à part dans le rôle des Arméniens durant la grande guerre, il est juste de relever l'importance de la lutte du Corps arménien dans la période du 24 au 26 Mai, quand ces troupes remportèrent sur l'ennemi des avantages tactiques partiels, à Karakilissa, sous le commandement du général Nazarbékoff, à Sardarabad, sous les ordres du général Silikoff, et à Bache-Abaran avec Dro comme chef.

Ces avantages tactiques eurent comme résultat un arrêt temporaire de l'offensive turque et une perte de temps.

Mais les conséquences politiques de ces succès, on peut le dire sans exagération, ont été de la plus haute importance pour le sort du peuple arménien.

Dans la période décrite ici, c'est-à-dire en été 1918, l'objet principal des opérations de l'armée turque sur le front caucasien, en accord avec les plans du commandement turec et les directives du grand quartier général allemand, était le flanc droit anglais à Mossoul et le rayon de Bakou.

L'Arménie étant située sur le chemin des opérations vers l'Azerbaïdjan persan et le rayon de Bakou, il était de toute nécessité de se rendre maître de ce pays et d'anéantir ses forces de résistance, — le Corps arménien. Les Turcs avaient déjà perdu, quand eurent lieu les combats de Karakilissa, de Bache-Abaran et de Serdarabad, cinq mois, bien précieux, comptant à partir de l'abandon du front par les troupes russes (Janvier 1918).

Ces combats avaient prouvé aux Turcs que la force de résistance du Corps arménien n'avait pas été brisée, et qu'il faudrait encore beaucoup de temps et d'efforts pour le contraindre à mettre bas les armes.

Le commandement turc se trouvait devant ce dilemme : ou bien de continuer les opérations militaires contre les forces arméniennes, remettant à un temps indéfini la solution de la tâche principale (l'Azerbaïdjan persan et Bakou), ce qui aurait été contraire au principe de l'économie des forces sur le théâtre de guerre, ou bien de poursuivre le but principal en se couvrant par un faible rideau du côté du Corps arménien, qui en ce cas se serait trouvé sur le flanc des voies de communications turques sur Djoulfa et Bakou, dans une position des plus dangereuses pour l'armée turque. Une issue de ce dilemme fut trouvée. Quelques jours seulement après les combats dont il a été question, la Turquie reconnut subitement et sans le moindre préavis l'indépendance de l'Arménie et signa avec elle, le 4 Juin, un traité de paix. De cette manière les Turcs eurent les mains déliées sur tout ce théâtre de guerre, se réservant en même temps la possibilité, simplement en ne ratifiant pas ce traité, de tourner de nouveau, dans un moment propice, les armes contre l'Arménie. La défaite des Empires Centraux contrecarra ce plan.

Isolée, comme elle l'était, du monde extérieur, ce n'est qu'à ses propres forces, qu'aux combattants de

Karakilissa, de Bache-Abaran et de Sardarabad que l'Arménie doit son salut.

Pour pouvoir apprécier à sa juste valeur l'exploit accompli, il est indispensable de comparer les forces engagées des deux côtés dans les opérations militaires.

Vers la fin du mois de mai 1918 le Corps arménien était fort de 30 bataillons, tandis qu'à la même époque les Turcs avaient, rien qu'en première ligne, 5 divisions (3^e, 5^e, 9^e, 11^e et 38^e), ou 50 bataillons, qui, au besoin, pouvaient être renforcées par les troupes échelonnées entre Sarikamiche et Alexandropol. Ainsi, rien qu'en première ligne, les Turcs avaient, en nombre de bataillons, une supériorité presque double, mais en réalité, en tenant compte des effectifs des unités des deux côtés, la supériorité des Turcs était triple. En effet, les bataillons arméniens ne comptaient en moyenne pas plus de 400 baïonnettes, tandis que chez les Turcs ce chiffre correspondait à 700 au moins. Ces 30 bataillons arméniens, dont la force totale ne dépassait pas 12.000 hommes, durent combattre 50 bataillons turcs avec 35.000 hommes.

L'historien impartial de l'avenir rendra certainement justice à la manière dont s'est comporté le Corps arménien, et jugera si l'Arménie avait eu raison de se jeter sans hésiter dans la lutte, avec toute sa force armée, ou si, au contraire, elle aurait dû, après l'effondrement du front russe, permettre aux Turcs d'occuper le pays sans coup férir.

Mais quel aurait été le sort de l'Arménie et de sa population si les Turcs, avec leur méthode de la solution de la question arménienne, eussent été, durant sept mois, installés en maîtres dans le pays?

CHAPITRE XXIV

La Lutte pour la Ville et le Rayon de Bakou.

Nous avons déjà indiqué que la Transcaucasie, ayant refusé de reconnaître le pouvoir des Soviets, avait formé vers la fin du mois de novembre 1917 un organe d'administration autonome sous la dénomination de Commissariat Transcaucasien, comprenant les représentants de tous les partis et de toutes les nationalités de ce territoire. Le pouvoir de cet organe était loin de s'exercer uniformément dans tous les districts de la Transcaucasie, et, en particulier dans la ville et le rayon de Bakou, son autorité était nulle.

Plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers travaillant dans l'industrie pétrolière du rayon de Bakou et dans les entreprises dépendantes d'elle, s'étaient laissés entraîner par la doctrine des Bolchéviks. Le Comité Exécutif des Députés des Ouvriers et Soldats, qui jusqu'à la révolution bolchéviste avait reconnu le Gouvernement Provisoire de Pétrograd, refusa de se soumettre au pouvoir transcaucasien à Bakou, et empêcha dans la suite le rayon de Bakou d'entrer dans la République Transcaucasienne.

Au début du mois de janvier 1918 des bandes de Tatares d'Azerbaïdjan, incitées par des émissaires turcs, interrompirent la communication par la voie ferrée Bakou-Tiflis, coupant ainsi Bakou de tout le reste de la Transcaucasie.

La lutte pour la possession de ce grand centre ne devait pas tarder à s'engager.

Les Bolchéviks, ayant affermi leur pouvoir à Pétrograd et à Moscou, procédaient à l'étendre sur les provinces. Bakou, avec son rayon pétrolifère et son développement industriel, était d'une importance vitale pour la Russie, isolée du monde extérieur et de ses marchés.

D'autre côté les Musulmans, qui représentaient l'énorme majorité de la population du rayon, revendiquaient leur droit au pouvoir pour des motifs de nationalité, qui avaient pris tant d'importance au cours de la révolution.

Les émissaires turcs poussaient les Musulmans vers des mesures énergiques. Déjà, profitant de l'effondrement du front caucasien russe, les Empires Centraux envisageaient la possibilité de s'emparer de Bakou avec l'aide des Turcs. A part l'avantage de pouvoir s'assurer des produits de naphte, absolument indispensables pour la continuation de la guerre, la possession de ce rayon ouvrait, à travers la mer Caspienne, les routes vers la Perse, la province Transcaspienne et le Turkestan, d'où il aurait été possible de soulever l'Afghanistan et menacer ainsi la domination anglaise aux Indes.

Dans le but de défendre les intérêts arméniens à Bakou, un Conseil National arménien y fut organisé, s'appuyant sur les unités arméniennes peu nombreuses du rayon.

Au moment de l'interruption de la communication ferroviaire Bakou-Tiflis, se trouvaient à Bakou le 2^e régiment arménien de marche (700 h.), un bataillon irrégulier de partisans formé par Amasasp (800 h.), un détachement des Dachnaks (50 h.), 2 canons à culasse et 5 mitrailleuses. En plus de ces éléments organisés, Bakou comptait quelques milliers de soldats arméniens, envoyés du front occidental russe pour compléter le Corps arménien.

Outre ces unités, Bakou avait un « Régiment International », acquis à la cause des Bolchéviks.

La ville passait par des heures d'angoisse.

La population arménienne avait toutes les raisons pour craindre l'animosité des Musulmans, qui, vu l'antagonisme national, devait inévitablement mener à un massacre des habitants paisibles. Pour parer à cette éventualité les unités arméniennes furent postées dans la ville même le long des limites qui séparaient le quartier arménien de celui des Tatares, ainsi que sur quelques points de la banlieue, à savoir Armanikend, Kichly, Ville Blanche et autres.

La situation politique était compliquée à un tel degré que le moindre incident pouvait provoquer l'explosion des passions mal contenues.

Cet incident, insignifiant en lui-même, qui donna le signal aux événements sanglants qui suivirent, eut lieu le 17 Mars 1918.

Un petit groupe de cavaliers de la division indigène caucasienne, rentrée au Caucase du front occidental, était arrivée à Bakou, sous le commandement du lieutenant Assadoullaïeff, pour rendre les honneurs funéraires à l'enterrement d'un de ses volontaires, le fils du millionnaire Taghieff. Cette cérémonie finie, ils s'embarquèrent pour se rendre à Lenkoran sur la mer Caspienne, mais furent attaqués par des Bolchéviks, qui voulaient les désarmer. Les chefs des Bolchéviks à Bakou, Chaoumian (nommé par Lénine commissaire de la Transcaucasie) et Djaparidzé, s'adressèrent au Conseil National arménien demandant son concours, mais ce dernier refusa de participer à une action qui pourrait avoir des suites fâcheuses pour la population pacifique. Les cavaliers furent donc désarmés par les forces seules des Bolchéviks.

Le matin du 18 Mars les « Moussavats » (parti fédéraliste musulman) remirent aux Bolchéviks un ulti-

matum, expirant à 6 h. du soir, exigeant la remise à eux des armes rendues par les cavaliers indigènes du Caucase, menaçant, en cas de refus, d'avoir recours à la force.

Ayant été informé de cet événement et se rendant parfaitement compte qu'une bagarre entre les Musulmans et les Bolchéviks n'épargnerait pas les Arméniens, le Conseil National arménien décida d'interdire l'accès au quartier arménien aux Moussavatistes, s'ils voulaient donner suite à leur menace.

Vers les 6 h. 1/2 du soir du 18 Mars une foule de Musulmans armés se précipita en tirant des coups de fusil sur le quartier arménien de la ville. L'attaque fut repoussée, mais des échauffourées désordonnées continuèrent toute la nuit du 18 au 19, toute la journée du 19 et partiellement même le 20 et 21 Mars. Durant les combats dans les rues, quand la haine nationale des deux côtés avait atteint son paroxysme, la population urbaine pacifique eut aussi beaucoup à souffrir. Cependant des mesures furent prises pour sa protection, et près de 14.000 musulmans trouvèrent un asile dans le théâtre des frères Maïloff et d'autres édifices publics, dans le quartier arménien.

Les unités arméniennes avaient perdu en morts et blessés 6 officiers et 60 soldats.

*
* *

Pour rendre plus efficace la défense de la population arménienne et du rayon de Bakou, le Conseil National arménien se décida à former auprès de lui un organe militaire compétent. Son choix tomba sur le général J. Bagratouni (Arménien), ancien commandant en chef du district militaire de Pétrograd, qui venait d'arriver à Bakou et qui fut chargé de la haute direction de toutes les affaires militaires.

De leur côté les chefs des Moussavatistes, après

l'insuccès de leur attaque, se rendirent à Elisabethpol pour organiser la lutte et s'emparer de Bakou.

Vers la fin du mois de mars les Musulmans commencèrent leur offensive contre Bakou du côté du Daghestan et d'Elisabethpol.

Du côté du Daghestan opérait un groupe sous le commandement d'un ancien général de l'armée russe, Talychinsky. Le 27 Mars ce groupe arriva devant la station de chemin de fer Khourdalan, mais fut dispersé par un faible détachement (700 h.) du colonel Kazaroff (Arménien). Ce détachement se porta en avant et occupa la station de Goudermesse, sur le chemin de fer de Vladikavkas.

Le 1^{er} Avril les hostilités commencèrent du côté d'Elisabethpol.

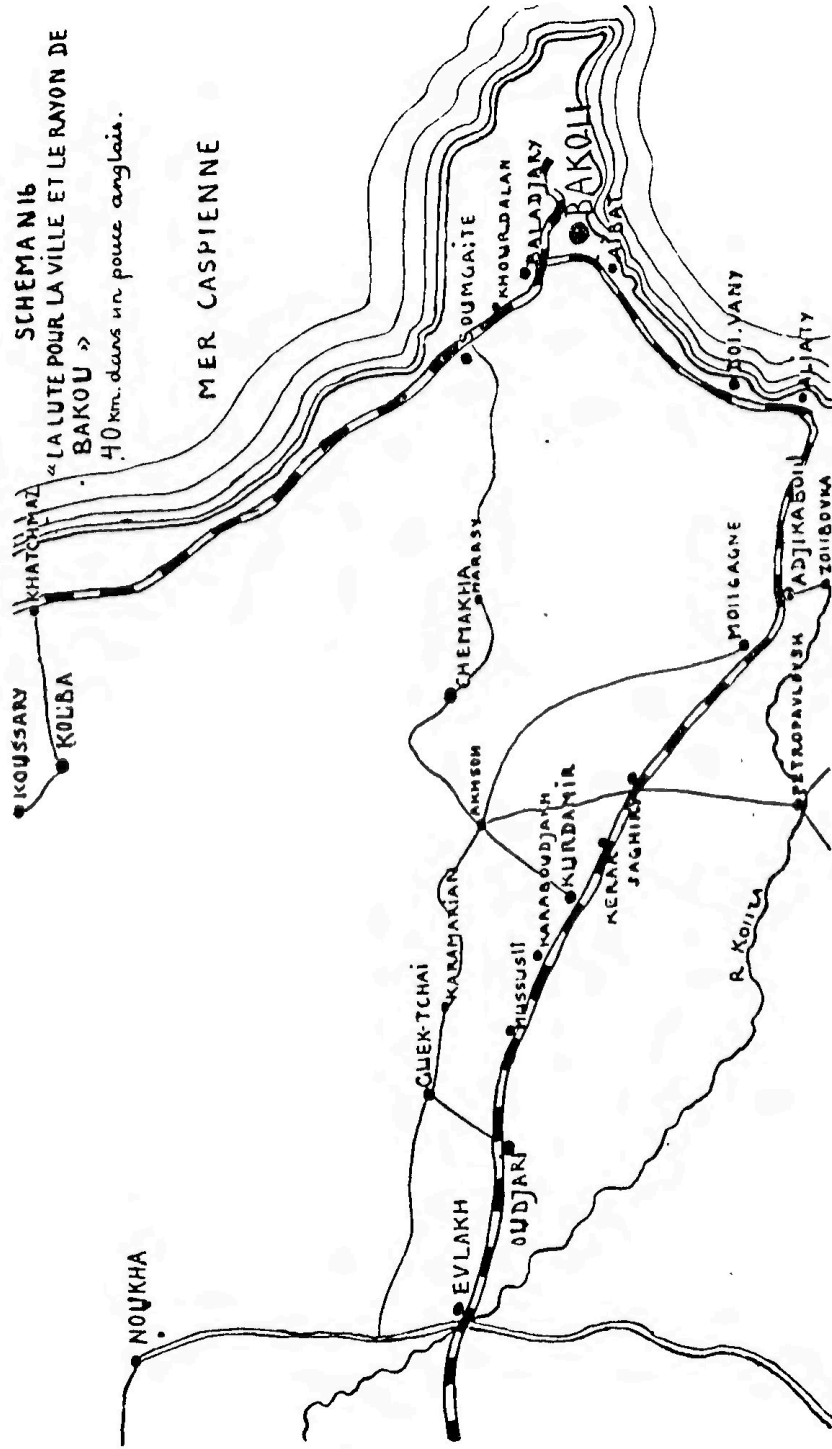
Un détachement sous les ordres du prince Magaloff, ancien colonel de l'armée russe, composé d'un régiment régulier de cavalerie tatare (rentré du front ouest) et renforcé par des bandes armées, s'était approché de la station d'Adjikaboul du chemin de fer transcaucasien.

Pour faire face à cette menace contre Bakou, il n'y avait que les volontaires d'Amasasp (500 h.) avec deux mitrailleuses et un canon, soutenus par un train blindé. Ayant débarqué de ce dernier à la station de Douvany, les volontaires se portèrent en avant et s'emparèrent de la position ennemie à Adjikaboul après un combat de huit heures. Les Tatares se retirèrent sur Elisabethpol. Une nouvelle attaque pour la possession d'Adjikaboul, déclenchée quelques jours plus tard, fut également repoussée, et les volontaires arméniens s'installèrent définitivement à Adjikaboul pour couvrir Bakou de ce côté.

Durant ces rencontres les volontaires avaient perdu 7 morts et 22 blessés, mais s'étaient emparés de quelques dizaines de locomotives et d'une centaine de wagons.

SCHEMA N° 16
 « LA LUTE POUR LA VILLE ET LE RAYON DE
 BAKOU »
 40 km. dans un pouce anglais.

MER CASPIENNE



Ces opérations, dans la direction de Khatchmaz et d'Adjikaboul, éloignés de Bakou de 100 et 160 kilomètres respectivement, écartaient de cette ville tout danger immédiat. Cette circonstance releva considérablement le prestige du Comité Exécutif bolchévik de Bakou. La flotille de la mer Caspienne passa de son côté.

Les unités militaires se trouvaient en dépendance complète du Comité Exécutif par rapport aux questions d'argent, de vivres et d'équipement. Aussi les Bolchéviks exigèrent la démission du Conseil National arménien comme organe politique, et la dissolution des unités militaires arméniennes, pour être versées dans les troupes bolchévistes dont la formation avait été décidée.

Malgré la divergence absolue des points de vue des cercles dirigeants arméniens par rapport à la politique intérieure, ils voyaient dans les Bolchéviks des alliés pour la défense de Bakou et de son territoire, d'autant plus qu'à Bakou ils avaient été très modérés dans leurs tentatives d'appliquer leurs doctrines.

Voici ce qu'a écrit à ce sujet M. P. G. La Chenais dans son livre « Les Peuples de la Transcaucasie pendant la Guerre et devant la Paix », p. 80: « Le régime soviétiste fut institué en vertu d'un compromis bizarre, mais fatal, puisqu'on ne voulait plus la domination des Russes modérés à qui s'alliaient les Arméniens, et qu'on ne pouvait accepter celle des Tatares, qui aurait signifié l'entrée de Bakou dans la République Transcaucasienne, alors en voie de formation. Chaoumian, l'Arménien bolchéviste, fut donc président du Soviet. Mais il est difficile d'imaginer une institution plus opposée, dans son essence, à la politique bolchéviste, dont le principe est de n'admettre aucun compromis dans la formation des organes du pouvoir. Le Soviet de Bakou n'était bolchéviste que de nom, puisqu'il était réellement représentatif de toutes les tendances principales de l'opinion. La tendance bolché-

viste se trouva évidemment renforcée, mais ne put pas établir un pouvoir absolu. »

Les Arméniens ne poursuivaient pas des buts d'acquisitions territoriales, mais se bornaient à la défense du rayon de Bakou, car après sa prise par les Turco-Tatares, la population arménienne pacifique aurait été vouée à une destruction inévitable. En même temps, la défense de Bakou, en attirant sur ce point une partie des forces ennemies, soulageait la situation militaire générale de l'Arménie, épuisée comme elle l'était déjà par sa lutte inégale contre les ennemis qui l'entouraient. Seuls les Bolchéviks, disposant de la flotille caspienne, ayant sa base à Astrakhan, pouvaient approvisionner les Arméniens en matière d'armements, d'équipement et de vivres, indispensables pour les unités en formation et la possibilité de prolonger la lutte.

Pour ces raisons le Conseil National arménien accepta, le 26 Avril 1918, l'ultimatum du Comité Révolutionnaire de la Défense, présidé par Chaoumian.

On procéda à la formation des unités militaires. Elle était effectuée sous le drapeau rouge, mais en réalité ces éléments étaient arméniens, car 95 0/0 de leur effectif étaient de cette nationalité. Les derniers échelons russes avaient passé Bakou déjà au mois de février, rentrant en Russie.

On avait décidé au début de former quatre brigades indépendantes, d'un effectif de quatre bataillons chacune, mais les événements obligèrent bientôt de procéder à des levées supplémentaires, et le nombre des bataillons fut porté à vingt-neuf.

L'artillerie était représentée par 54 canons de types différents, à vis culasse, de 3 pouces, de montagne et d'obusiers, formés en 9 batteries : 6 de campagne, 2 d'obusiers et 1 de montagne. Le nombre des mitrailleuses était tout à fait insuffisant. Quant à la cavalerie,

on ne réussit qu'à former 2 escadrons au lieu du régiment projeté, et pour les troupes techniques on procéda à la formation d'un bataillon de sapeurs et d'un échelon d'automobiles blindés.

Il fut décidé au mois d'août d'incorporer les brigades dans des divisions, mais les événements ne permirent pas de mener à fin cette réorganisation.

Ces unités, créées à la hâte, n'avaient pas la valeur de troupes régulières. Leur formation avait eu lieu au plus fort des passions révolutionnaires. Les soldats arméniens, rentrés du front occidental, avaient déjà été contaminés par la propagande révolutionnaire et rendaient impossible le maintien de la discipline. A défaut d'un cadre suffisant d'officiers de profession, on était obligé de nommer à leur place, en beaucoup de cas, des personnes de vocations les plus diverses, dénuées de toute préparation technique.

L'armement, l'équipement et l'habillement étaient des plus variés.

Force fut de se contenter de ce qu'on pouvait trouver sur place ou de ce que les Bolchéviks amenaient d'Astrakhan.

L'effectif d'un bataillon ne dépassait pas en moyenne 400 baïonnettes et le nombre des troupes actives n'a jamais atteint plus de 10 à 12.000 combattants.

Telles étaient les forces engagées bientôt dans la lutte contre 3 divisions turques, renforcées de plus dans la suite par d'autres troupes, régulières et irrégulières.

Le colonel Kazaroff (Arménien) fut nommé commandant des troupes du rayon de Bakou.

Nous avons cité plus haut qu'en vue de couvrir le rayon de Bakou du côté du Daghestan, un détachement avait occupé la station de Goudermesse.

Le 8 Mai, arriva la nouvelle inattendue que la garnison arménienne locale de la ville de Kouba avait été

surprise et anéantie. D'un autre côté on annonçait la présence d'assembléments ennemis près de la station de Khatchmaz.

Il fut décidé d'envoyer immédiatement vers Khatchmaz un détachement en vue de dégager le groupe de Goudermesse, qui aurait pu être coupé de Bakou après la perte de Kouba.

Le détachement était composé de 1 bat. 1^{er} 2 d'infanterie, de 2 esc. et de 2 canons.

La première rencontre avec l'ennemi eut lieu le 9 Mai à 3 km. à l'ouest de la station de Khatchmaz. L'adversaire se retira sur Kouba, mais la ville fut emportée après un combat de huit heures. Parmi les tués on reconnut à leurs uniformes deux officiers turcs.

Le 13 Mai, des attroupements de Daghestaniens attaquèrent de nouveau du côté du village de Koussary, mais ils furent rejetés et se retirèrent en désordre, vivement poursuivis par les vainqueurs, qui s'emparèrent du village de Koussary et prirent 1 canon et 2 mitrailleuses.

Après la dispersion de ces bandes, les aouls du rayon se soumirent et jusqu'à la fin des événements la ville et le territoire de Bakou ne furent plus inquiétés du côté du Daghestan.

Ayant rempli sa mission, le détachement fut rappelé à Bakou.

*
* * *

Vers le début de Juin les trois républiques de la Transcaucasie avaient été forcées à conclure la paix avec la Turquie. D'après les stipulations du traité de paix les Turcs obtenaient le droit de libre passage de leurs troupes sur tout le territoire transcaucasien, tant que durerait la guerre des Empires Centraux avec l'Entente.

Nous avons vu que le 1^{er} Juin les Turcs avaient occupé avec 2 divisions les rayons de Djélal-Ogly et de

Karaklisse, le reste de leurs forces étant groupé autour d'Alexandropol, de Kars et au sud d'Erivan.

Après la signature du traité de paix la possibilité s'ouvrit aux Turcs de pouvoir immédiatement faire avancer leurs divisions de Karaklisse et Djélal-Ogly par la chaussée menant à Dilijan et à la station d'Akstafa, et de les transporter de cette dernière par chemin de fer à Elisabethpol.

A Elisabethpol se trouvait l'état-major de « l'Armée de l'Islam », récemment formée sous le commandement de Nouri Pacha, le frère d'Enver Pacha.

A part ces divisions, qui en cas de besoin pouvaient être renforcées par des unités tirées de la 9^{me} armée, stationnée à Kars, les troupes de la république d'Azerbaïdjan devaient être versées dans cette armée.

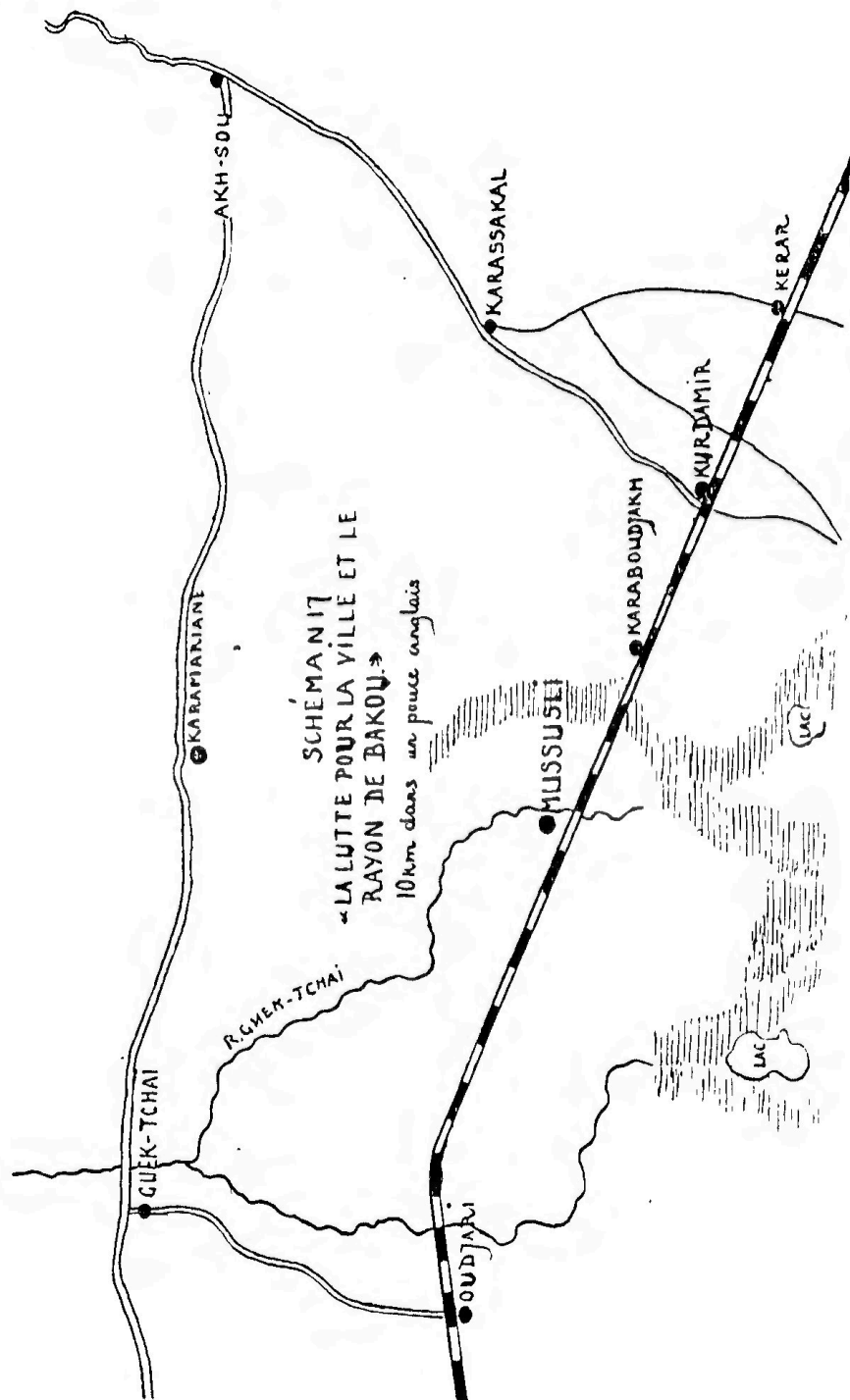
Elle avait comme objet l'occupation du rayon de Bakou, pour continuer ensuite son avance le long de la rive occidentale de la mer Caspienne jusqu'à Pétrovs'k.

Cette opération serait favorisée par le fait que l'armée était destinée à manœuvrer dans un pays de population presque exclusivement musulmane, qui voyait dans les Turcs ses libérateurs.

Le Comité Révolutionnaire de Défense de Bakou devait donc avoir affaire non plus seulement à des bandes irrégulières de Tatares d'Azerbaïdjan, mais aux troupes disciplinées de l'armée turque.

Il était indispensable d'élargir le rayon de la défense de Bakou, pour obtenir plus de liberté pour les manœuvres, ayant pour objet de remporter des succès partiels sur les détachements avancés de l'armée « d'Islam », qui se trouvait encore en état de concentration.

Conformément à ce plan il fut décidé de passer immédiatement à l'offensive contre les têtes des colonnes turques qui s'avançaient vers Adjikaboul, et après les avoir rejetés, d'occuper la ligne village Akhsou-station



Kurdamir-village Pétropavlovsk. L'occupation de l'Akhsou et de la station-Kurdamir couvrait Chémakha, d'où un chemin menait à Bakou, tournant le flanc droit du rayon de ce centre, tandis que les forces se trouvant à Pétropavlovsk couvraient le flanc gauche de la position d'Adjikaboul.

En occupant cette ligne, la défense du rayon était portée à 160 kil. en avant de la ville de Bakou.

Le 5 Juin commença le transport des échelons à Adjikaboul. Après une faible résistance, les avant-gardes turques se retirèrent sur Kurdamir.

L'attaque de Kurdamir devait être effectuée par 9 bataillons, avançant le long de la ligne du chemin de fer.

Une autre colonne (droite), composée de 4 bataillons avec 2 canons, devait débarquer à la station Neftéprovodnaïa et marcher sur Akhsou, menaçant ainsi les derrières de l'ennemi et facilitant la tâche de la colonne du centre.

Enfin une troisième colonne (gauche), composée de 4 bataillons, soutenue par la flotille fluviale, devait nettoyer les rives de la Koura et le terrain entre cette dernière et le chemin de fer.

L'adversaire n'opposa aucune résistance sérieuse et se retira le 12 Juin vers l'ouest sur Karaboudjakh.

Les colonnes reçurent en conséquence de nouvelles directives : celle de droite devait avancer le 13 Juin de Kurdamir sur Akhsou et après la prise de ce village se diriger vers l'ouest, s'emparer de Geuktchaï et se porter de là sur les derrières de l'ennemi à Mussusli, que la colonne centrale attaquerait en même temps de front.

La colonne gauche devait s'emparer des villages de Pétropavlovsk et Saliány.

Au nord de la colonne de droite devaient opérer les partisans de Amiroff (Arménien), longeant les contre-

forts du versant sud de la chaîne du Caucase pour attaquer Geuktchaï du nord.

Toute l'opération se résumait en une avance des colonnes par la droite, celle du centre étant contrainte d'attendre la marche en avant de la colonne droite sur Geuktchaï.

Pour cette raison nous commencerons notre récit par une narration des opérations de la colonne de droite.

S'étant mise en marche sur Akhsou-Karamarian-Geuktchaï le 13 Juin, la colonne se heurta à la résistance d'unités avancées ennemies et ce n'est que le 16 Juin que son avant-garde, consistant d'un bataillon et d'une sotnia, réussit à emporter le village de Karamarian. L'ennemi se retira dans la direction de Geuktchaï, abandonnant 2 mitrailleuses, qui tombèrent entre les mains du vainqueur. Ces derniers avaient perdu 4 hommes tués et 12 blessés.

Les reconnaissances avaient établi que la colonne avait eu affaire à des avant-gardes de l'ennemi, qui était supérieur en nombre et effectuait sa concentration dans le rayon de Geuktchaï.

A 7 h. du matin, le 17 Juin, l'adversaire passa à l'offensive, mais après un combat acharné qui dura toute la journée, la colonne de droite réussit non seulement à maintenir toutes ses positions, mais encore à se porter près de 2 km. en avant, à l'ouest de Karamarian, s'emparant de 2 canons de 75 mm., de 3 mitrailleuses, de munitions et de fusils. Les pertes de l'ennemi avaient été très sérieuses; celles de la colonne s'élevaient à 12 tués et 46 blessés.

La colonne ne pouvait pourtant poursuivre son succès, vu que des renforts arrivaient continuellement à l'ennemi, et elle resta sur les positions conquises jusqu'au 26 Juin.

Nous avons déjà dit que la colonne du centre

était restée à Kurdamir dans l'attente du débouché de la colonne de droite sur Geuktchaï.

Ainsi au 26 Juin les troupes, défendant le rayon de Bakou, occupaient la ligne Karamarian-Kurdamir-Zoubovka.

La colonne de gauche rencontra des forces supérieures de Tatares d'Azerbaïdjan, commandées par des officiers turcs, et ne put avancer au-delà du village de Zoubovka et occuper les villages de Pétropavlovsk et de Saliany, comme projeté d'après le plan d'opérations.

Les événements ont prouvé dans la suite, qu'il aurait valu mieux de se contenter des résultats obtenus, de s'arrêter à la ligne atteinte et de la fortifier en vue d'une résistance opiniâtre. Mais le Commandement de l'armée, ayant appris le 25 Juin qu'une division turque marchait d'Elisabethpol sur Geuktchaï et une autre sur Evlakh, et que l'état-major de l'armée de «l'Islam» devait être transféré à la station Oudjary, se décida à répéter la manœuvre qui jusqu'ici lui avait réussi, c'est-à-dire à attaquer le groupe ennemi se trouvant à la station de Mussusli et à Geuktchaï, avant que les Turcs n'aient eu le temps d'achever leur concentration.

Une opération de telle envergure, avec des troupes dont nous avons plus haut caractérisé la valeur réelle, était très risquée, d'autant plus que l'adversaire les avait déjà forcées durant dix jours à l'inactivité.

Les colonnes reçurent l'ordre d'attaquer l'ennemi, celle de droite devant s'emparer de Geuktchaï, tandis que la colonne du centre enlèverait la station de Mussusli.

Le 27 Juin, la colonne de droite attaqua l'ennemi, occupant les hauteurs à l'est de Geuktchaï. Malgré la supériorité numérique de l'adversaire, l'attaque réussit, et les combats du 27 et 28 Juin eurent comme résultat la retraite des Turcs à 6 km. de leurs positions initiales. Les pertes du côté arménien s'élevaient à 260 tués et blessés.

Le 29 Juin, l'adversaire passa à la contre-attaque.

La colonne tint ferme durant toutes les journées du 29, 30 Juin et du 1^{er} Juillet, ayant repoussé le 30 Juin onze attaques consécutives, mais vers le soir du 1^{er} Juillet, se voyant débordée des deux flancs, elle dut battre en retraite sur Karamarian, et vu l'impossibilité de se maintenir ici, elle recula le 2 Juillet jusqu'aux positions près du village d'Akhsou, où elle s'installa. Il fallait se maintenir à Akhsou à n'importe quel prix, pour couvrir l'exode de la population arménienne locale.

La valeur combative de la colonne avait considérablement baissé par suite des pertes subies, qui s'élevaient depuis le 10 Juin à 7 officiers et 265 soldats tués et 16 officiers et 534 soldats blessés, en tout 822 hommes, et par le choléra qui avait éclaté comme conséquence de l'absence d'eau potable salubre, d'une alimentation insuffisante et de la chaleur.

La colonne comptait dans ses rangs près de 1.000 malades, et son effectif, qui au commencement des opérations s'élevait à 4.400 combattants, était tombé à 2400.

Dans ces conditions la colonne n'était plus capable de résister à l'offensive des Turcs, qui avaient déjà réussi à concentrer contre elle toute une division.

A Akhsou la colonne fut renforcée par les partisans d'Amiroff, qui avaient fait la guerre de guerrillas dans les montagnes.

Après avoir maintenu ses positions contre des attaques réitérées des Turcs et couvert l'exode de la population arménienne, la colonne, voyant son flanc gauche débordé et l'ennemi menaçant de percer la ligne Akhsou-Kurdamir, commença le 4 Juillet sa retraite sur Chémakha, où elle arriva le 6.

Durant ce temps la colonne du centre avait également déclenché son offensive, le 27 Juin, par une attaque contre l'ennemi établi à la station de Mussussli, avec intention de tourner son flanc droit.

Cette attaque échoua, parce qu'elle avait été entreprise avec une partie seulement de la colonne au lieu de l'engager dès le début à fond et aussi à cause du terrain marécageux et impraticable sur le flanc droit de l'ennemi. Une nouvelle attaque, combinée avec un mouvement contournant le flanc gauche de l'adversaire, ne réussit pas mieux. De leur côté les Turcs ne profitèrent pas de leur succès et la colonne du centre put se maintenir à la station de Kurdamir sans être inquiétée. Mais la retraite de la colonne de droite du village d'Akhsou découvrait son flanc droit, et pour parer à ce danger elle détacha, le 4 Juillet, quelques unités dans cette direction qui occupèrent le village de Karassakal.

Ainsi, au 6 Juillet, les troupes de Bakou occupaient la ligne suivante : ville de Chémakha-village Karassakal-station Kurdamir.

A cette date débarqua à la station Aliaty, du chemin de fer transcaucasien, venant de la Perse avec son détachement, le colonel Bitchérakhoff, qui fut nommé immédiatement par le Comité Révolutionnaire de la Défense de Bakou commandant en chef de tout le rayon.

*
* *

Avant de continuer notre récit des événements qui allaient suivre, il est nécessaire de dire quelques mots sur l'origine du détachement du colonel Bitchérakhoff et sur la personnalité de ce chef.

Le corps expéditionnaire russe en Perse subit comme les autres troupes du front caucasien l'influence subversive de la révolution. Des unités entières commençaient à quitter le front pour rentrer en Russie.

Le colonel Bitchérakhoff (Cosaque du Terek), servant dans la 1^{re} division des Cosaques du Caucase, fit la tentative héroïque de réunir autour de lui les élé-

ments sains qui restaient encore dans le corps d'armée, pour continuer la lutte. Un nombre de Cosaques, non contaminés par la propagande, répondirent à l'appel et se groupèrent autour de lui. Bientôt il disposa d'une force de 1.200 à 1.500 partisans.

Vu son insuffisance pour une lutte individuelle et conscient de la solidarité des intérêts des alliés, Bitchérakhoff offrit ses services au commandement anglais en Perse.

Au moment de la retraite du corps expéditionnaire russe de la Perse, les Anglais s'étaient déjà solidement établis en Mésopotamie et avaient remplacé les troupes russes qui avaient abandonné Kermanschah.

Après l'effondrement du front caucasien, les Anglais étaient menacés de voir tout le nord de la Perse tomber au pouvoir des Turcs, et pour cette raison ils acceptèrent avec empressement l'offre de Bitchérakhoff, qui avait alors occupé avec ses fidèles la ville de Kazvine. Ils se chargèrent de l'entretien complet des partisans cosaques.

Le commandement anglais, se rendant bien compte de l'importance de tenir entre ses mains la Perse septentrionale, ordonna de faire appel dans toutes les unités à « des volontaires, officiers et sous-officiers, pour une mission extraordinaire et dangereuse en Orient ».

Le général Dunsterville, qui avait reçu comme tâche l'occupation de la Perse septentrionale, débarqua au mois de janvier à Bassorah. Après s'être attaché le détachement du colonel Bitchérakhoff à Kazvine, il résolut de se porter sur Enzéli, ayant en avant-garde les Cosaques qui connaissaient le terrain et étaient accoutumés aux stratagèmes de la population, travaillée par des émissaires turcs.

Après avoir forcé le défilé de Mendjil, les Cosaques nettoyèrent aisément de l'ennemi le restant du

chemin, et le 17 Février la brigade de Dunsterville, d'un faible effectif, arriva à Enzéli, port de la mer Caspienne*.

Le détachement Dunsterville, après avoir occupé Enzéli et quelques points pour assurer sa ligne de communication avec Kazvine, se borna à maintenir l'ordre dans cette région et de suivre les événements. Il resta dans cette situation jusqu'au mois d'Août 1918.

Après l'occupation d'Enzéli par les Anglais, Bitchérakhoff n'avait plus rien à faire en Perse, car tout paraissait tranquille de ce côté, tandis que les Turcs avaient commencé leur offensive contre Bakou. Bitchérakhoff décida donc à se porter au secours de cette ville.

Il réussit sans trop de peine à gagner à sa cause une canonnière, à la suite de quoi toute la flottille caspienne, intimidée d'ailleurs par la menace qu'en cas de refus le feu serait ouvert contre elle, se rallia à lui.

En même temps il refusa d'envoyer ses partisans à Bakou par petits paquets et réussit à rassembler à Enzéli un nombre suffisant d'embarcations pour pouvoir transporter d'un seul coup tout son détachement.

Pour mettre ce dernier à l'abri de l'influence néfaste de la propagande bolchéviste, il laissa de côté Bakou et débarqua à la station d'Aliaty.

Le soviet de Bakou dut faire bonne mine contre mauvaise fortune, mais se méfiant des intentions de Bitchérakhoff, il fit venir de son côté d'Astrakhan le régiment du commissaire Pétroff.

C'est ainsi qu'à la défense de Bakou, côte à côte avec les Arméniens et le détachement bolchéviste du commissaire Pétroff, prit part le détachement des Cosaques de Bitchérakhoff, qui avait combattu ces mêmes Bolchéviks avec tant d'énergie en Perse. Les circonstances

*The adventures of Dunsterforce, by Major-General L. Y. Dunsterville. London, Arnold, 1920.

s'étaient montrées plus fortes que les doctrines, et les ennemis de la veille se donnaient la main dans le but unique de la défense de Bakou contre toute tentative du côté des Turcs et des Empires Centraux.

* * *

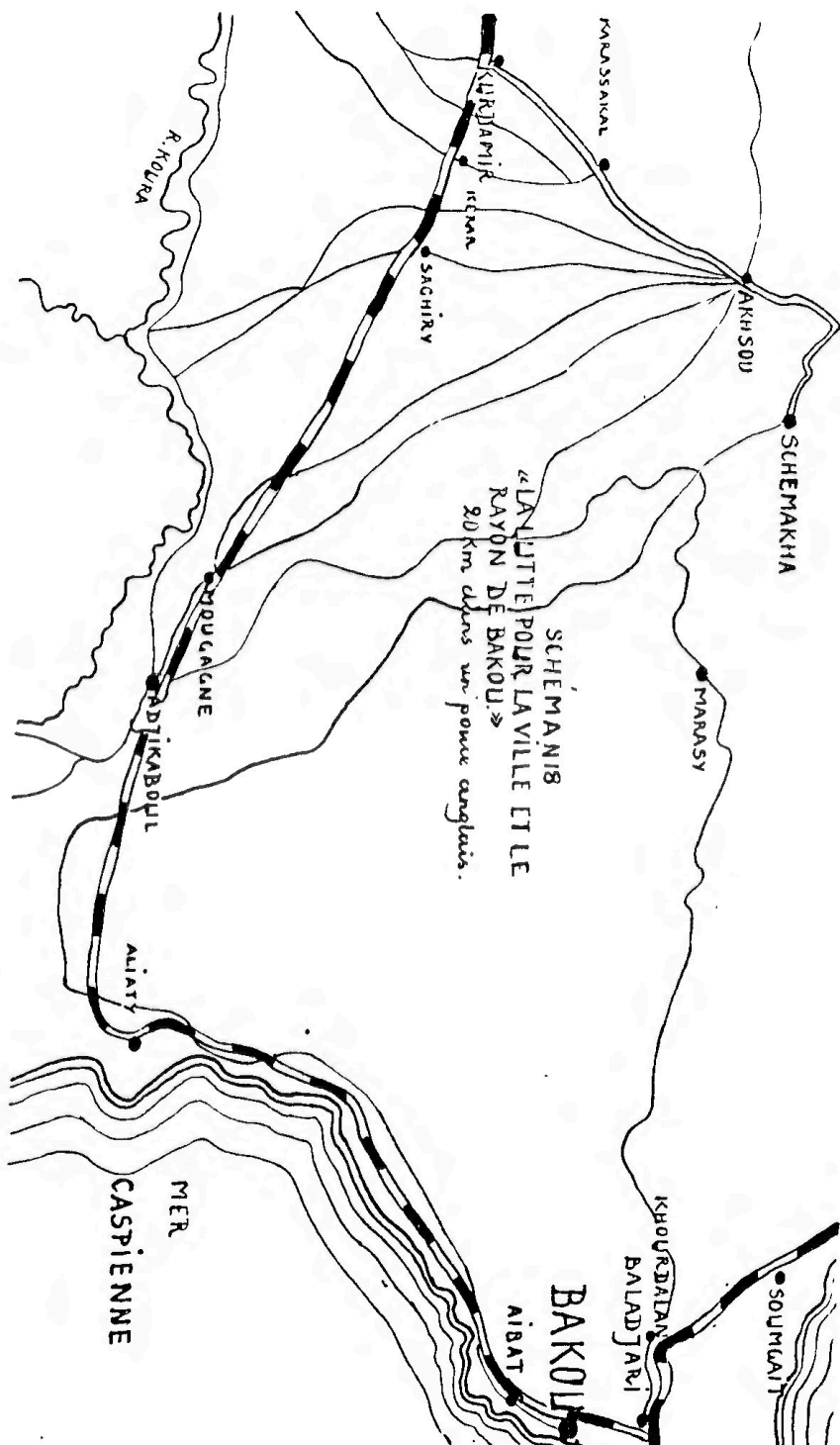
A peine nommé commandant des troupes de la défense de Bakou, le colonel Bitchérakhoff se rendit immédiatement au front. Il voulait avant tout arrêter l'avance des Turcs, pour passer à la contre-attaque à la première occasion.

Mettant à profit la circonstance que la station de Kurdamir se trouvait encore entre les mains de la colonne centrale, il ordonna le 8 Juillet à cette dernière de s'y maintenir, et à la colonne droite de défendre Chémakha, tandis que ses Cosaques devaient emporter Karassakal, Akhsou et se porter sur les derrières de la colonne turque, qui opérait dans la direction de Chémakha.

Mais des renforts continuaient à arriver aux Turcs, et l'attaque des Cosaques contre le groupe de l'ennemi dans le rayon de Karassakal-Akhsou échoua. L'ennemi passa à son tour à l'offensive de Karassakal à Kurdamir, tournant le flanc droit et menaçant les derrières de la colonne centrale.

Menacée d'encerclement, la colonne centrale et avec elle les Cosaques se retirèrent le 10 Juillet de Kurdamir à Kérar.

Pendant toute la journée du 13 Juillet les Turcs canonnèrent énergiquement la position de Kérar et déclenchèrent leur attaque le 14. Durant toute cette journée et le 15, ils ne réussirent pas à s'approcher de plus de 800-1.000 pas de la position, mais la colonne avait été très éprouvée. Toutes les réserves avaient été envoyées au feu et les hommes étaient épuisés par une lutte ininterrompue de trois jours et par la chaleur torride.



Le soir du 16 Juillet fut signalé un mouvement tournant le flanc droit de la position, auquel il ne restait rien à opposer, car les troupes étaient clouées sur place par l'offensive énergique de l'ennemi, et pas un homme ne pouvait être retiré de la ligne de combat.

Dans la nuit du 16 au 17 Juillet la colonne, avec les Cosaques de Bitchérakhoff, se retira de Kérar à une nouvelle position, située environ 10 km. vers l'est de ce village. L'ennemi ne poursuivit pas.

Nous avons vu que la colonne droite avait reçu l'ordre de se maintenir à Chémakha. Elle le fit avec succès jusqu'au 20 Juillet, mais ce même jour l'ennemi, ayant reçu des renforts, passa à l'offensive, en débordant le flanc gauche de la colonne. La supériorité des Turcs en artillerie et en cavalerie, qui effectuaient un mouvement tournant de grande profondeur, força la colonne à abandonner sa position et à battre en retraite.

Le 21 Juillet, sous la couverture d'arrière-gardes, elle se retira sur le village de Marasy, où l'ordre lui parvint de la part du colonel Bitchérakhoff de continuer sa retraite jusqu'à la station de Khourdalan. La colonne recula lentement, retenant l'ennemi par des combats d'arrière-garde ininterrompus, et arriva le 30 Juillet à Khourdalan, d'où elle passa le 31 à la station de Baladjary.

Tout le chemin du village de Marasy à la station de Baladjary, 85 km. en tout, la colonne mit 10 jours à le franchir, ne reculant pas plus de 8 km. en moyenne par jour, sous la pression constante de l'ennemi.

Nous avons laissé la colonne du centre entre les stations de Kérar et de Saghiry. Elle n'avait pas été inquiétée par l'ennemi, et le colonel Bitchérakhoff, ayant donné à la colonne de droite l'ordre de se retirer sur Baladjary, ordonna le 20 Juillet le transport par chemin de fer de la colonne du centre à la station d'Adjikaboul,

laissant en arrière-garde à la station de Moughan 2 bataillons avec de la cavalerie.

Après l'occupation par la colonne de droite de la station de Baladjary, celle du centre se retira le 30 Juillet à la station d'Aïbat, où la rallia la colonne gauche, rappelée du village de Zoubovka.

Ainsi, au 31 Juillet, les troupes de Bakou occupaient la ligne Baladjary - station Aïbat, à 5-7 km. de Bakou.

C'était le commencement de l'investissement prochain.

Les troupes furent regroupées. Les éléments de la colonne droite, en considération des lourdes pertes subies — d'un effectif de 4.400 baïonnettes il ne restait que 1.800 — furent ramenés à Bakou pour leur complètement. Baladjary aurait dû être occupé par les Cosaques de Bitchérakhoff, mais ils s'étaient avancés jusqu'à Soumgaït pour opérer sur les derrières de l'ennemi. Les unités de la colonne droite durent en conséquence de nouveau retourner au front.

La position, divisée en trois secteurs, partait de la montagne de Bouiouk-Dagh suivant la ligne de la montagne Griasny Voulkan (volcan de boue) - station Baladjary - Abattoir - mont Pataïdar, pour aboutir à la mer Caspienne.

Les cercles dirigeants du Comité Exécutif considéraient la situation de Bakou comme désespérée, et à une séance du 31 Juillet le Comité décida d'abdiquer et de rendre la ville, pour éviter une effusion de sang inutile.

Mais les représentants du parti national arménien, « Dachnaktsoutune », protestèrent contre cette décision et réussirent à rallier à leur cause les cercles des socialistes-révolutionnaires, des socialistes et des marins de la flottille Caspienne, formant avec leur concours un nouveau gouvernement, sous la dénomination de la « Dicta-

ture de Bakou », résolu, coûte que coûte, à continuer la lutte, en appelant à son aide le détachement anglais, qui, comme nous l'avons vu, s'était concentré depuis le mois de février à Enzéli, sous les ordres du général Dunsterville.

L'âme de la résistance à outrance étaient les Arméniens, qui ne pouvaient compter que sur leurs propres forces.

L'aide anglaise était très douteuse, et après la démission du Comité Exécutif présidé par Chaoumian, le détachement de Pétroff, d'un effectif de 3.000 hommes, avait quitté la position et avait été désarmé.

Comme commissaire des forces militaires et navales fut élu le général J. Bagratouni, qui de fait, sinon d'office, dirigeait déjà du temps du Comité Exécutif, nonobstant ses blessures, la défense de la ville de Bakou.

* * *

Le 2 Août les Turcs commencèrent l'attaque du secteur gauche du côté de la « Porte des Loups ». L'attaque fut arrêtée de front et prise de flanc par une sortie du côté de Baladjary, mais les Turcs réussirent néanmoins à se maintenir et à se retrancher à une distance de 500 pas de l'enceinte de la ville.

Le soir du lendemain, après un bombardement préparatoire, d'ailleurs de courte durée, les Turcs renouvelèrent leur attaque contre ce même secteur, mais sans plus de succès que la veille.

Le 4 Août l'adversaire, profitant de sa supériorité en artillerie, ouvrit un feu intense durant toute la journée contre tout le front des défenses de Bakou, et se lança à l'attaque générale à 3 h. du matin du 5 Août. La catastrophe paraissait imminente et toute la population arménienne, capable de porter les armes, fut envoyée dans les tranchées. Finalement les Turcs furent repoussés sur

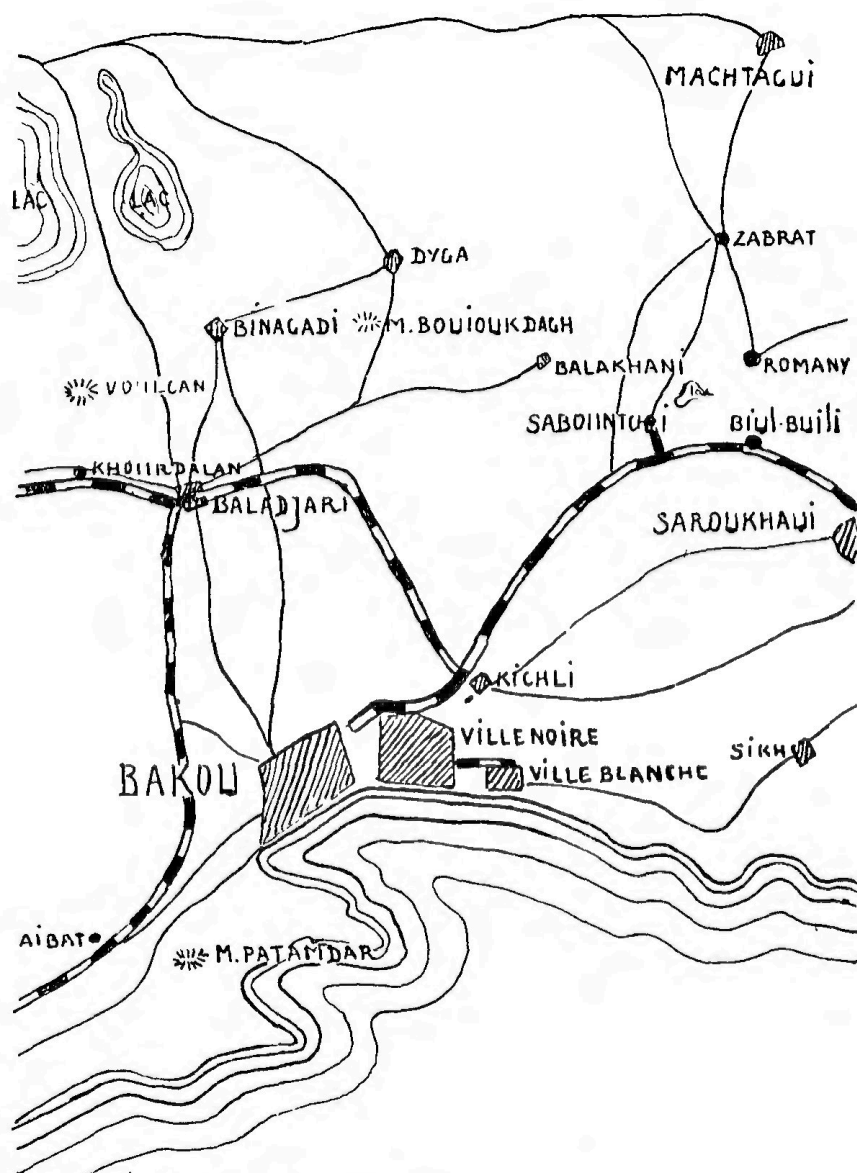


SCHÉMA N° 19
« LA LUTTE POUR LA VILLE ET
LE RAYON DE BAKOU »

5 Km dans un pouce anglais

MER CASPIENNE

tout le front et vers les 8 h. du matin les Arméniens contre-attaquèrent de leur côté. L'ennemi ne tint pas ferme et vers midi il lâcha pied, abandonnant sur le champ de bataille 16 mitrailleuses et un grand nombre de tués et de blessés.

Mais les pertes des Arméniens avaient aussi été sérieuses. Rien qu'au secteur droit elle s'élevaient à 14 officiers et 415 soldats tués ou blessés.

L'insuffisance numérique des troupes, ainsi que leur fatigue s'opposaient à une poursuite immédiate des Turcs, d'autant plus que les Cosaques du Colonel Bitchérakhoff, qui se trouvaient à Soumgaït, avaient abandonné la lutte et étaient pertis avec 20 canons et 40 mitrailleuses pour Pétrovsk.

Ainsi les seules forces arméniennes, d'un total de 8.000 hommes (le détachement Pétroff désarmé, et les Cosaques de Bitchérakhoff retirés à Pétrovsk) avaient remporté un succès tactique éclatant sur trois divisions régulières turques, sous le commandement de Moursoul Pacha. Une accalmie temporaire relative en fut la suite immédiate.

Le 5 Août le général Dokoutchaïeff (russe) fut nommé Commandant des troupes. On procéda d'urgence à l'organisation et l'équipement des troupes, ainsi qu'à la fortification de la position.

La foi dans la possibilité de pouvoir sauver Bakou grandit, surtout quand fut reçue la nouvelle de l'arrivée des Anglais, qui devaient commencer par débarquer un détachement de 4.000 hommes, déployé dans la suite en un corps expéditionnaire d'un effectif de 20.000 hommes.

*
* *

Le premier échelon anglais arriva à Bakou le 5 Août, le jour où les Arméniens avaient remporté un si beau succès sur les Turcs. Cet échelon consistait en

quelques dizaines de personnes du service de l'état-major de la brigade du général Dunsterville et de sergents-fourriers. Il a fallu pas moins de 12 jours pour le transport de cette brigade d'un faible effectif, ne dépassant pas 3.000 hommes, d'Enzéli à Bakou. Le dernier échelon arriva le 17 Août.

Il est à noter que, d'après les rôles, l'effectif de la brigade était de 3.000 hommes, mais en fait sa force combattive ne dépassait pas 1.800 hommes, le reste étant des auxiliaires, la plupart des Hindous, pour le service des transports et des derrières de la brigade.

Bien que les Anglais fussent arrivés comme alliés et poursuivaient les mêmes buts que les Arméniens : la défense du rayon de Bakou et le barrage aux Turcs de l'accès à la mer Caspienne et des chemins menant à la Perse septentrionale, il fut impossible d'établir un commandement unique sur toutes les troupes concentrées à Bakou.

Le général Dunsterville était tout à fait indépendant, et d'accord avec le général Bagratouni, sa brigade occupa un secteur indépendant au «Griasny Voulkan», au flanc droit de la ligne de défense.

On n'a pas besoin d'être spécialiste en matières militaires pour comprendre à quel point une situation pareille devait être anormale, quand des troupes, poursuivant le même but, n'étaient pas subordonnées aux ordres d'un seul chef.

Il n'est pas sans intérêt de citer ici l'opinion du général Dunsterville sur les personnes qui représentaient l'âme même de la défense de Bakou.

« Le 19 Août, écrit le général Dunsterville, je continuai mon inspection du front, et tard dans la soirée je vis les membres du Conseil National arménien, parmi lesquels se trouvaient quelques hommes de grande valeur. J'allais aussi rendre visite au ministre de la guerre, le

général Bagratouni (un Arménien), qui était encore malade, souffrant des suites de l'amputation de la jambe gauche, et je fus très favorablement impressionné par lui. » (P. 232).

Mais la situation générale était considérée par le commandant des troupes anglaises comme peu rassurante. Le même jour du 19 Août il note : « La situation à Bakou est certainement aussi mauvaise que possible, et il semble que le plus que nous puissions espérer est une défense purement passive avec probablement une défaite finale. Si un autre millier de nos soldats arrivait, tous les problèmes seraient résolus par la possibilité de faire des contre-attaques. Sans eux, notre situation est sans espoir. »

Ainsi un des hauts commandants de la défense de Bakou, avant même d'avoir engagé ses troupes, considérait la situation comme désespérée.

Cette conviction d'une défaite finale inévitable d'un des chefs de la défense ne pouvait manquer d'avoir sa répercussion sur l'issue de la lutte suprême qui allait commencer.

L'absence de données officielles, ainsi que les limites de la présente étude nous empêchent de nous occuper de la question de savoir pour quelle raison toutes les demandes du général Dunsterville, sollicitant d'urgence l'envoi de renforts, ont été ignorées. Il semble pourtant que ce ne fut qu'après la chute de Bakou que l'état-major à Bagdad et le quartier général de l'armée des Indes comprirent que ce n'était non seulement Mossoul, mais en premier lieu le Caucase qui représentait la porte aux Indes.

Le général Dunsterville fut révoqué et remplacé par le général Thomson, le commandant de la 14^e division, réorganisée en « Armée du Nord de la Perse », qui dans la suite occupa la Transcaucasie.

*
* *

Après l'assaut du 5 Août une accalmie relative

s'était établie sur le front de la défense de Bakou. Les Turcs attendaient l'arrivée de nouveaux renforts, tandis que les Arméniens, résolus à une lutte à outrance, en profitaient pour entreprendre vers le milieu du mois d'Août une série d'opérations offensives isolées, dans le but de redresser et renforcer la ligne de défense.

Cette dernière, partant de la montagne Bouioug-Dagh, passait par le Griasny Voulcan-Baladjary-Abattoir-Mont Patamdar-bord de la mer. Le territoire au nord de la montagne Bouioug-Dagh jusqu'à la mer n'avait pas été défendu à cause de l'insuffisance des forces disponibles, et des petits groupes de l'ennemi réussirent à s'infiltrer à l'est de la ville, dans la péninsule d'Apchéron, pour armer et organiser la population tatare locale. Le village de Machtaghi fut occupé par les Turcs.

Vu son importance tactique pour la sécurité de la ligne de défense, il fut résolu de les en déloger de force, mais une double tentative, entreprise avec des moyens insuffisants, échoua, et le résultat atteint se borna à l'occupation du village de Dyga, pour défendre Bakou du côté du nord.

Le matin du 29 Août les Turcs attaquèrent avec des forces considérables le volcan de boue, occupé par les Anglais. Malgré leur défense héroïque, la supériorité de l'ennemi et les lourdes pertes subies forcèrent les Anglais à évacuer une partie de leur position.

Le 1^{er} Septembre les Turcs passèrent à l'offensive contre le secteur droit, occupant la ligne village Dyga-Chantiers de Binagady-montagne Bouioug-Dagh.

L'attaque ne put être repoussée et la ligne de défense du secteur droit fut reportée à la ligne: village Baladjary - vill. Balakhany - vill. Sabountchi-vill. Bulbuli-vill. Sourakhany - vill. Zygh, occupant les villages de Zabrat et Romany comme postes avancés.

Les opérations des Turcs du 1^{er} Septembre eurent comme résultat l'investissement complet de Bakou.

Les communications avec l'extérieur ne pouvaient être maintenues que par la mer Caspienne. C'était en vain que la Dictature de Bakou fondait son espoir sur l'arrivée de renforts anglais. Le dernier échelon de Dunsterville avait débarqué le 17 Août. Le général lui-même doutait dès le début de la possibilité de défendre Bakou, et l'issue malheureuse des combats du 29 Août et 1^{er} Septembre devait évidemment l'affermir en cette opinion. Il ressort de certains renseignements qu'au commencement du mois de Septembre le général Dunsterville, considérant comme inutile la prolongation de la défense, voulait emmener ses troupes et proposa à la Dictature d'entamer des négociations avec l'ennemi ; mais le général Bagratouni s'opposa avec toute son énergie à une pareille décision et en fin de compte il fut décidé de continuer la lutte.

Vers les 10 h. du matin du 13 Septembre furent signalés en face du secteur droit sur la ligne entre les villages de Zygh et Sourakhany des rassemblements considérables de Tatares à pied et à cheval, renforcés par des Turcs, environ 3.000 hommes en tout.

Vers 11 h. le combat s'engagea et continua jusqu'à minuit, mais toutes les attaques de l'ennemi furent repoussées.

Elles n'étaient d'ailleurs que d'un caractère démonstratif, et dans la nuit du 13 au 14 Septembre les Turcs passèrent à une offensive énergique simultanément contre le secteur gauche de la ligne de défense, sur tout le front montagne Patamdar - Portes de Loups. L'ennemi engagea continuellement de nouvelles forces et s'empara le matin du 14 Septembre des Portes de Loups.

Le secteur du centre fut aussi attaqué et la supériorité écrasante de l'ennemi sur tout le front devint évidente. Les défenseurs, ayant dépensé toutes leurs réserves et dans l'impossibilité de pouvoir manœuvrer,

durent se borner à une défense passive, privés de tout moyen de contre-attaque.

Vers 5 h. de l'après-midi, les Anglais, sans prévenir personne, abandonnèrent leurs positions et rentrèrent en ville pour s'embarquer sur leur flottille de transport. C'était le signal d'une retraite générale et la ligne de défense dut être reportée à l'enceinte de la ville. Dans ces conditions la Dictature décida à renoncer à la défense de Bakou.

Tard dans la soirée du 14 Septembre les troupes commencèrent à se rassembler aux quais pour s'embarquer sur les transports.

Il ne restait que 4 bataillons en tout sur les positions de l'enceinte de la ville, contre lesquels les Turcs se bornèrent à ouvrir un feu d'artillerie vif, sans attaquer.

A l'aube du 15 on réussit à embarquer jusqu'à 8.000 défenseurs de Bakou et d'habitants civils; à 5 h. s'embarqua l'état-major du général Dokoutchaïeff et à 6 h. quittèrent les derniers, quand le pillage avait déjà commencé, le général Bagratouni et M. Rostom Zorian, l'énergique président du parti « Dachnaktsoutune ».

Bakou était tombé. Les vainqueurs livrèrent la ville au pillage de la populace. Les troupes turques n'entrèrent dans la ville qu'à 5 h. de l'après-midi du 16 Septembre, et établirent un peu d'ordre.

Durant les deux jours du 15 et 16 Septembre furent massacrées, d'après les données tirées de sources diverses, entre 15 et 30.000 personnes de la population arménienne.

* * *

Après avoir montré le rôle des Arméniens dans la défense de la ville et du rayon de Bakou, qui a presque exclusivement été à leur charge, il nous reste à signaler la répercussion de cette lutte opiniâtre sur la marche de la guerre mondiale.

Grâce à elle les Empires du Centre avaient été privés pendant longtemps des produits de l'industrie pétrolière de Bakou, dont le besoin se faisait sentir d'une manière inquiétante, et l'accès à la mer Caspienne avait été barré aux Turcs, contrecarrant ainsi leur plan d'opération en Perse septentrionale et en Transcaspienne.

On ne doit pas oublier que Bakou est le plus grand port de la mer Caspienne, d'où les Turcs auraient eu toute facilité à entrer en liaison avec les populations musulmanes habitant son littoral, dont la disposition d'esprit n'était pas douteuse. Si l'on admet l'idée d'un empire panturc, la mer Caspienne en occuperait le centre, servant de liaison entre les territoires qui en feraient partie.

Les opérations des Turcs et des Tatares transcauciens ont été pendant une période considérable paralysées par la défense de Bakou, et le temps a manqué aux Turcs pour lier entre elles la Transcaucasie et la Transcaspienne et mettre à exécution le plan allemand de soulever les populations musulmanes de l'Asie Centrale, en vue de menacer la domination des Anglais aux Indes.

Comme confirmation du rôle important que la défense prolongée de Bakou a eu par rapport à la situation stratégique générale sur le théâtre de guerre oriental, nous citons quelques passages de l'œuvre connue d'Erich Ludendorff (premier quartier-maître général des armées allemandes), *Souvenirs de Guerre* (1914-1918), Payot, Paris.

Dans le chapitre « La base de la continuation de la guerre » (p. 379, tome I) le général Ludendorff dit : « Outre le charbon, le fer et l'acier, les carburants pour les sous-marins, les automobiles et les avions, comme les huiles de graissage, étaient de la plus haute importance pour la conduite de la guerre en général. Nous étions, sur ce point, réduits à l'Autriche-Hongrie et à la

Roumanie. Comme l'Autriche ne pouvait fournir assez de pétrole et que tous les efforts entrepris en vue d'élever sa production étaient demeurés sans résultats, le pétrole de Roumanie était pour nous d'une importance décisive. Mais, même avec les livraisons de pétrole de la Roumanie, la question des carburants resta toujours très grave et nous causa les plus grandes difficultés, tant pour la conduite de la guerre, que pour la vie du pays. Les stocks du Caucase nous ouvrirent, en 1918, des perspectives favorables.»

L'impossibilité de faire face à la demande toujours croissante de produits pétroliers ne cessait d'inquiéter le dictateur allemand durant toute la guerre, en même temps que croissait son mécontentement des Turcs, qui, à son opinion, auraient dû s'emparer de Bakou beaucoup plus tôt.

Daus son ouvrage précité (p. 256, T. II), Ludendorff écrit : « Les Turcs étaient toujours autour de Tauris et tout près de Bakou.»

Il revient sur ce point (p. 276, T. II) : « Les Turcs étaient devant Bakou. Ils s'étaient établis aussi dans le nord de la Perse, sans pourtant y pousser fortement en avant.»

Finalement le grand quartier général allemand, devant l'insuccès des Turcs, se décida à les renforcer par des troupes allemandes, pour se rendre maître au plus vite et coûte que coûte du territoire pétrolifère de Bakou.

Voilà ce qu'écrit Ludendorff dans ses mémoires (p. 278 et 279, T. II) :

« Nous ne pouvions compter sur le pétrole de Bakou que si nous le prenions nous-mêmes. Je ne me souviens que trop du manque de carburants en Allemagne et de toutes les difficultés que nous avait causé notre éclairage en hiver et de ce qui s'en était suivi. Après

l'offensive de la 7^{me} armée, les réserves de l'armée en carburants étaient épuisées ; elles nous manquaient beaucoup. Les chemins de fer de l'Ukraine avaient aussi besoin de pétrole. On avait poussé d'une façon tout à fait exceptionnelle, tout en restant dans le cadre du possible, l'extraction du pétrole de Roumanie, et pourtant on ne pouvait espérer combler le déficit. Cela semblait maintenant possible en le faisant venir de la Transcaucasie, surtout de Bakou, si l'on réglait en même temps les conditions du transport.... La question décisive était naturellement comment parvenir à Bakou »....

Et plus loin : « Un coup de main, n'exigeant que peu de forces, parut possible. Le haut commandant prépara contre eux une attaque, en y faisant participer les troupes de Nouri, et envoya à Tiflis une brigade de cavalerie et quelques bataillons. Le transport des troupes n'étaient pas encore achevé, que Nouri prenait déjà possession de Bakou. »



**Documents ayant servi de matériaux
pour la composition de ce récit.**

- I. Matériaux rassemblés par la Commission sous la présidence du général Koulébiakine.
 - II. Le Journal de Campagne du Corps arménien.
 - III. Copie des télégrammes envoyés, par le télégraphe militaire de l'état-major du front du Caucase, par le gouvernement Transcaucasien au commandement turc. Télégrammes du commandement turc.
 - IV. Procès-verbaux sténographiques des séances de la Diète transcaucasienne.
 - V. Rapport du général Nazarbékoff du 14 Février 1919 au Gouvernement arménien.
 - VI. Rapport du colonel Morel, président de la délégation chargée des négociations relatives à la suspension des hostilités, au commandant de la forteresse de Kars, en date du 25 Avril 1918.
 - VII. Rapport du général Dokoutchaïeff, commandant des troupes de l'armée et de la flotte de la ville et du rayon de Bakou, le 6 Octobre 1918. Ville de Pétrovsck-Port.
 - VIII. HISTOIRE DE LA 3^{me} BRIGADE DE BAKOU, de Amazasp.
 - IX. Compte rendu du commandant de la 4^{me} brigade de Bakou sur les événements de Bakou du 17 Mars au 14 Septembre 1918.
 - X. Erich Ludendorff, premier quartier-maître général des armées allemandes. SOUVENIRS DE GUERRE 1914-1918. Payot. Paris.
 - XI. P. G. La Chasnais. LES PEUPLES DE LA TRANSCAUCASIE PENDANT LA GUERRE ET DEVANT LA PAIX. Editions Bossard. Paris, 1921.
 - XII. A. Poidebard. ROLE MILITAIRE DES ARMÉNIENS SUR LE FRONT DU CAUCASE APRÈS LA DÉFECTION DE L'ARMÉE RUSSE. Paris, 1920.
-

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Avant-Propos.	5
CHAPITRE I. Formation des légions arméniennes.	9
CHAPITRE II. La première période de la guerre. Novembre 1914-Janvier 1915.	11
CHAPITRE III. Les opérations de Van. Mai-Juillet 1915.	23
CHAPITRE IV. La réorganisation des légions.	31
CHAPITRE V. La réoccupation de la région de Van.	33
CHAPITRE VI. Les opérations de Billis. Février-Avril 1916.	37
CHAPITRE VII. L'expédition de Khisan.	46
CHAPITRE VIII. L'organisation des légions arméniennes pendant la période Octobre 1914-Avril 1916.	51
CHAPITRE IX. Les légions arméniennes réorganisées en ba- taillons de tirailleurs arméniens.	54
CHAPITRE X. Les opérations du 1 ^{er} bataillon de tirailleurs arméniens sur le front turc.	57
CHAPITRE XI. Opérations des bataillons de tirailleurs armé- niens sur le théâtre de guerre persan.	63
CHAPITRE XII. L'opération de Pendjvine.	70
CHAPITRE XIII. La réorganisation des bataillons de tirailleurs arméniens en régiments de tirailleurs armé- niens embrigadés.	74
CHAPITRE XIV. Les troupes russes quittent le front du Caucase. Formation du Corps arménien.	77
CHAPITRE XV. La situation sur le front de l'armée après la retraite des troupes russes.	86
CHAPITRE XVI. La défense de la région d'Erzindjian.	89
CHAPITRE XVII. La défense de la région d'Erzérout.	100
CHAPITRE XVIII. Sarikamiche.	114
CHAPITRE XIX. La lutte pour Kars.	122
CHAPITRE XX. La Conférence de Trébizonde et la déclara- tion de l'indépendance de la Transcaucasie.	129
CHAPITRE XXI. La chute de Kars.	137
CHAPITRE XXII. Alexandropol.	157
CHAPITRE XXIII. Les opérations dans le rayon d'Erivan.	163
CHAPITRE XXIV. La lutte pour la ville et le rayon de Bakou Documents ayant servi de matériaux.	174 209
